PIERRE MARTINET

PRIS EN OTAGE

UN AGENT DU SERVICE ACTION RACONTE

Mareuil Éditions

Pierre Martinet
En collaboration avec Marc Juniat

PRIS EN OTAGE

Un agent du Service Action raconte

MAREUIL
ÉDITIONS

À PIERRE MARZIALI
À FRED
À GEORGES
À ÉRIC

Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-3725-42852

Pour vous tenir informé des prochaines publications de Mareuil Éditions, rendez-vous sur : www.mareuil-editions.com

© Mareuil Éditions, 2022

Composition numérique réalisée par Facompo

« Tout le monde parle de paix, mais personne n'éduque à la paix. On éduque pour la compétition, et la compétition marque le début de toutes les guerres. Quand on éduquera pour la coopération et pour nous offrir les uns les autres de la solidarité, ce jour-là alors on éduquera à la paix. »

Maria Montessori

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Avant-propos

Prologue

Chapitre 1 - Souvenirs du Liban avec Pierre

Chapitre 2 - Changer de vie

Chapitre 3 - Pourquoi Pierre est-il mort à Benghazi ?

Chapitre 4 - En route vers l'enfer

Chapitre 5 - Guet-apens

Chapitre 6 - Formé pour être pris en otage

Chapitre 7 - Face aux ténèbres

Chapitre 8 - Devenir un espion

Chapitre 9 - M'évader

Chapitre 10 - « On ne te tuera pas maintenant »

Chapitre 11 - En quoi croient-ils ?

Chapitre 12 - Devenir un autre

Chapitre 13 - Créer une cellule Alpha…

Chapitre 14 - « Tu travailles pour qui en fait ? »

Chapitre 15 - Perdre un proche au combat

Chapitre 16 - Entrer à la DGSE

Chapitre 17 - Un couple au Service Action

Chapitre 18 - Missions en clandestinité

Chapitre 19 - Transmettre aux jeunes soldats

Chapitre 20 - Militaire de terrain

Chapitre 21 - Était-ce mon destin ?

Chapitre 22 - « Qu'est-ce que je ferais si j'étais moins con ? »

Chapitre 23 - Libérés ou tués

Chapitre 24 - Retour vers les miens

Chapitre 25 - Espionnage ludique…

Chapitre 26 - La voix de ma compagne

Chapitre 27 - On ne quitte pas l'enfer

Chapitre 28 - Les zones d'ombre de la mort de Pierre

Chapitre 29 - Face à l'islamisme

Épilogue

CV

Chez Mareuil Éditions

Avant-propos

J’ai été un otage, j’ai vécu des heures sombres enfermé dans les geôles d’une katiba islamiste. Je m’étais fait une promesse : si je survis, je témoignerai de ce que j’ai vécu. Une telle perspective m’a aidé à ne pas sombrer dans le désespoir ou la folie. Je suis un militaire, un homme de terrain, un ancien membre du Service Action de la DGSE. Toute ma vie, j’ai choisi le danger, les missions périlleuses, le combat. Mais rien ne peut préparer un homme à certaines afflictions. J’ai survécu mais cette épreuve m’a changé à jamais. Quand on a envisagé chaque jour comme le dernier, peut-on s’estimer sauvé d’avoir retrouvé la liberté ?

À travers cet ouvrage, je souhaite aussi rendre hommage à mon ami Pierre Marziali, assassiné en Lybie. Un frère d’armes dont la perte demeure une blessure qui ne se refermera jamais.

Prologue

11 mai 2011.

On peut dire que j'ai des réflexes. De mon parcours au sein du 3e régiment de parachutistes d'infanterie de marine, en Afrique et au Moyen-Orient, jusqu'aux missions pour la DGSE, ma formation n'a jamais vraiment pris fin. J'ai été conditionné pour la concentration, l'évaluation, les automatismes. Mais là… Allongé le nez dans ce sable sale, épaule contre épaule avec Pierre Marziali qui vient d'être touché à bout portant dans le dos par une balle de kalachnikov, je me dis que c'est la fin du voyage. Je vais mourir ici, en Libye.

Machinalement, je tente de déchiffrer les inscriptions en arabe taguées sur les pick-up afin d'identifier nos ravisseurs, comme s'il était important de savoir qui allait me tuer… Dans l'urgence de mon dernier souffle, j'essaye de me souvenir d'un truc agréable. Rien ne vient. À mon tour, j'attends la balle qui m'enverra rejoindre mon père, et Gérard, mon beau-frère, abattu en Centrafrique quelques années plus tôt. Le claquement caractéristique de l'AK-47 qui a frappé Pierre Marziali résonne encore à mon oreille, mais il n'est pas suivi d'échos. Je ne ressens pas de douleur, si ce n'est celle des coups de crosse dans mon dos et sur mes épaules. Dans le silence de Thanatos, j'attends mon heure…

Soudain, des ordres sont hurlés. On m'enserre les poignets dans le dos à l'aide d'un collier de serrage en plastique. Deux hommes sont penchés sur moi et me soulèvent. Je jette un coup d'œil à mes compagnons d'infortune qui subissent le même sort. Nos ravisseurs crient plus fort encore, estimant sans doute que tout

cela ne va pas assez vite. J'aperçois quatre hommes soulever Marziali par les poignets et les chevilles, sans égards ni ménagements. Une terrible certitude m'assaille… Il est très mal en point ! Dans la lueur des phares de l'un des monospaces, je constate que la balle de 7,62 mm qui l'a traversé a causé des dégâts irréversibles. Tripes et boyaux se répandent sur le sol. Fred et moi crions « Doctor ! Doctor ! » jusqu'à être rappelés à l'ordre d'un coup de savate.

Je ne sais pas si c'est dû au traumatisme d'une telle vision, mais, pour la première fois de ma vie, j'ai peur. Un sentiment sourd et emprisonnant, qui, je ne sais pas encore à quel point, empêche tout processus de réflexion.

Le convoi s'ébranle. Le chèche dont ils m'ont recouvert le visage n'est pas très bien mis et je peux apercevoir certains bâtiments sur notre parcours, malgré le faible éclairage des rues. Une aubaine : l'électricité n'a pas encore été coupée cette nuit. Je suis assis, encadré par deux hommes qui se mettent à me fouiller sans ménagement. Ils me dépouillent de tout ce que j'ai sur moi : téléphone, montre, portefeuille, sans oublier les 3 000 dollars dans ma *travel pocket*… La fouille corporelle va très loin, ils n'hésitent pas à glisser les mains partout, jusque dans mon intimité, me malmenant comme un pantin à la recherche de tout ce que j'aurais pu dissimuler. Par chance, nous n'avions pas d'armes sur nous.

Les miliciens du Conseil national de transition[1] (CNT) qui viennent de nous enlever ce 11 mai 2011 ont la certitude que nous sommes des agents de Kadhafi. Parmi eux, les modérés veulent nous renvoyer chez nous le plus vite possible, mais la Katiba révolutionnaire du 17 février, dirigée par de jeunes islamistes fanatiques, n'est pas de cet avis. Ce groupe rebelle est né lors de la première guerre civile libyenne, peu de temps après le début du printemps arabe de l'hiver 2010. Très vite, il est devenu la force d'opposition la plus puissante de l'est du pays. Il tient son nom de la date du 17 février 2011, qui marque la répression sanglante du régime de Kadhafi contre l'insurrection populaire à Benghazi et comptera jusqu'à 5 000 combattants armés par le Qatar, les Émirats arabes unis et la France. Face aux hommes de cette mouvance, je sais que ce qui nous attend ne sera pas une partie de plaisir. Mais je suis loin de me douter que tortures et privations ne font que commencer…

1. L’autorité politique créée en Libye lors de la révolte contre le régime de Mouammar Kadhafi pour coordonner les villes aux mains des insurgés et les combats contre le pouvoir en place.

CHAPITRE 1

Souvenirs du Liban avec Pierre

Je me souviens de la première fois où je me suis retrouvé confronté à un réel danger en zone de combat. C'était au cours de la nuit du 27 décembre 1983. Nous étions en liaison motorisée entre l'état-major et notre poste avancé dans le quartier de Ras El Nabaa, en plein cœur de Beyrouth, sur la ligne de démarcation entre l'est et l'ouest. Nous roulions à quatre dans un de ces petits camions maniables et robustes, un TP3 Renault-Saviem débâché et sans arceaux pour répondre aux exigences du mode combat véhiculé. La cabine était séparée de la plate-forme par un espace où nous avions vissé une plaque d'acier sur laquelle était clipsé le lot de parc : pelle, pioche, barre à mine. Dominique était au volant et j'occupais la place de chef de bord. Luc et Charly, notre « sorcier[1] », étaient assis derrière, sur la bâche couchée à plat au fond de la benne. Au moment de rentrer vers notre base, nous sommes tombés dans une embuscade. Sortie de nulle part, une voiture blanche bloqua le passage. Soudain, nous avons vu la gerbe lumineuse d'une roquette de RPG arriver sur l'avant gauche de notre camion. Sans la maladresse d'un tireur inexpérimenté, et le réflexe de Dominique sur son volant, nous aurions probablement explosé avec le moteur. Un peu secoués, nous avons aussitôt perçu des tirs venant des toits et des fenêtres sur notre droite et notre gauche. Impossible de visualiser l'ennemi, bien caché à l'abri de la pénombre et des habitations. Dominique a écrasé l'accélérateur, mettant en application les techniques répétées à maintes reprises à l'entraînement : riposter et dégager la zone le plus rapidement possible. Sans

ménager nos munitions, nous avons répliqué à l'aide de nos Famas et nous nous sommes frayé un passage au forceps, seul moyen de sortir de ce guêpier. Dominique, aiguillonné par l'adrénaline et l'envie de rentrer entier, réalisa un miracle en nous sortant tous vivants de ces rues assassines. En arrivant au poste, que nous avions prévenu de l'attaque par radio, le comité d'accueil était au rendez-vous. Des dizaines de frangins se tenaient debout, l'arme au pied pour contrer d'éventuels poursuivants et pour voir qui étaient ces quatre miraculés. Nous étions déjà descendus du camion et admirions les dizaines d'impacts qui décoraient le shelter quand un officier, le capitaine Yves Balavoine[2], demanda :

— Qui était assis là ?

— Moi mon capitaine, répondis-je !

— Eh bien regarde cet impact ! me dit-il en me montrant l'ogive d'une 7,62 écrasée sur la plaque d'acier du lot de parc… Deux centimètres plus haut et j'aurais dû prévenir tes parents, poursuit-il. Tu es un miraculé mon vieux. On peut dire que saint Michel veille sur toi, conclut-il d'une virile et bienveillante claque dans le dos !

Je ne le savais pas encore, mais cette sortie nocturne me valut une citation à l'ordre du régiment et l'attribution de la croix de la Valeur militaire. Depuis ce jour, je m'accroche à l'idée que saint Michel est à mes côtés. Comme l'avait dit le père Jego, aumônier du 3e bataillon du 1er RCP après la Seconde Guerre mondiale, en définissant l'archange :

— Saint Michel est celui qui dirige nos combats intérieurs et extérieurs, les luttes de notre vie d'homme.

Depuis ce jour, je crois en lui. Je dois rester invincible, reprendre le dessus, dominer l'effroi. Retrouver le sens des événements, de mes combats intérieurs, et mettre à profit mon expérience pour rester en vie. Mais cela sera-t-il suffisant ?

*

6 h, le 23 octobre 1983. Nous étions arrivés au Liban quelques jours plus tôt. Deux mille soldats français sont répartis dans différents immeubles, en plusieurs points de la ville, auxquels nous avons donné des noms d'embarcations :

Caravelle, Sampan, Boutre, Gondole, Drakkar… Je suis cantonné au poste Kayak.

Je viens de passer une nuit de veille radio. Une de ces nuits où l'on entend des rafales échangées aux quatre coins de la zone, sans vraiment savoir qui tire sur qui. La seule chose qui a de l'importance, c'est un éventuel message qui rendrait compte d'un accrochage insolite. Je venais de passer les consignes à ma relève et me dirigeais vers mon lit, une tasse de café à la main. À peine assis pour délacer mes rangers, deux explosions ébranlent toute la ville à deux minutes d'intervalle. J'accours pour rejoindre mon poste radio. Les informations tombent comme le couperet d'une guillotine : l'immeuble Drakkar est à terre, la base américaine de l'aéroport est salement touchée.

Sans perdre de temps, nous rejoignons les camions, l'arme au poing et les rangers délacées, pour nous rendre sur le lieu de l'explosion. J'y retrouve Pierre Marziali. Durant une effroyable semaine, morceau de béton après morceau de béton, nous extirpons les corps de nos 58 camarades du 1er régiment de chasseurs parachutistes ensevelis sous les décombres. Des jeunes de notre âge, issus de la ruralité française, souvent flanqués d'une ribambelle de frères et sœurs, qui n'avaient pas eu le goût ou la chance de faire des études. À l'heure du service militaire, ils avaient choisi les paras pour l'aventure plutôt que d'aller pointer à l'usine. Les paras, ça impressionne les filles ! Au retour d'un voyage à l'étranger, la solde est bonne, on peut aller en boîte de nuit raconter ses exploits et payer une tournée. Et puis on se fait des copains, des frères d'armes, des amis pour la vie, et des souvenirs que même la mort ne pourra pas effacer. Mais ce matin, la mort les a frappés en nombre. Tous volontaires pour venir dans ce pays qu'ils ne connaissaient pas. Pour mourir dans la fleur de l'âge, victimes d'un lâche attentat.

Je me souviens de nos visages, encore juvéniles, éclairés par le feu que nous avions allumé après ces jours sombres pour détruire nos treillis qui puaient la mort. En plus de nos affinités, Marziali et moi étions tous deux Varois. Pierre était de Bornes-les-Mimosas et moi de 20 kilomètres plus au nord/nord-ouest, de l'autre côté du massif des Maures, de Pignans. Nous nous étions déjà trouvé de nombreux points communs, mais ce jour-là notre amitié venait de se sceller sur

la dépouille de nos frères parachutistes. Pour Pierre, par affection, je devins « Pierrot ». Je n'ai pas le souvenir qu'il m'ait appelé autrement en trente ans.

Pierre est un grand baraqué qui en impose par sa seule présence. Il a fait du rugby à un bon niveau et aurait aisément pu devenir professionnel. Mais après le bac, il est entré à l'École d'application de l'infanterie (EAI) pour devenir sous-officier. Après avoir compris qu'il n'obtiendrait peut-être pas un poste au 3e RPIMa, son vœu le plus cher, il rompt son contrat et se présente directement au fort du 3e à Carcassonne. Ayant déjà décroché deux brevets, il devient rapidement caporal, puis caporal-chef. Nous cheminerons ainsi au sein du régiment avec le grade de sergent, fiers comme Artaban, en Opex, comme au Tchad en 1987, ou à la 11e compagnie, formant des dizaines de jeunes gens qui comme nous voulaient goûter à la vie de parachutiste.

Durant 25 ans, Pierre fera une belle carrière. Patriote jusqu'au bout des ongles, il verra ses rangers le mener aux quatre coins du monde (Liban, Tchad, Bosnie, Rwanda, Nouvelle-Calédonie…) jusqu'à ce qu'il quitte l'armée et se livre au difficile exercice de chef d'entreprise. Exercice qui l'amènera aussi à voyager un peu partout. Surtout là où ça chauffe !

En 1990 nos chemins se séparent. Apres une affectation au 5e régiment interarmes d'outre-mer à Djibouti (1990 -1991) et au Centre national d'instruction parachutiste d'Orléans (1992 -1996), j'intègre le Centre parachutiste d'entraînement spécialisé de Cercottes, en vue de devenir un agent au Service Action de la DGSE, le saint des saints. Munis de fausses identités, j'arpente les points chauds du globe, alternant les missions de « renseignement à fin d'action » (RFA), infiltrations, surveillances de cibles, repérages de sites stratégiques. Ce métier, avant d'être un mythe, est d'abord un sacerdoce. Il ne laisse pas de place à la vie de famille et impose une tension permanente. « Ta famille, c'est la cellule Action ! » dit-on aux femmes et aux hommes à qui l'on demande une force mentale hors du commun.

Pendant que je parcours le monde en me faisant appeler Florent, mon principal pseudonyme, ou Vincent, et en jouant les passe-murailles pour déjouer les caméras de surveillance, Pierre Marziali poursuit sa carrière au

3e RPIMa. Jusqu'à ce que, devenu adjudant-chef, il décide de créer sa propre société militaire privée (SMP) : la Secopex.

Dans les années 2000, ils sont peu nombreux à prendre un tel risque. Il décroche cependant quelques contrats : formations d'armées étrangères, protection de personnalité, opérations extérieures avec des mercenaires pas encore appelés « *contractors* ». Les besoins sont immenses et les compétences des soldats français sont reconnues dans bien des domaines à l'international. Mais Pierre n'obtient pas encore de contrats glorieux ni de rentrées d'argent hors normes.

1. L’infirmier.

2. Yves Balavoine était le frère de Daniel Balavoine, le chanteur à succès disparu dans un accident d’hélicoptère le 14 janvier 1986.

CHAPITRE 2

Changer de vie

Agent, c’est comme sportif de haut niveau : la carrière est courte. Même si, en vérité, on ne quitte jamais le Service Action. On est tatoué pour la vie.

Et pourtant, il me faut seulement une semaine pour passer de Cercottes au « paquebot » blanc du quai André-Citroën, l’immeuble de la chaîne Canal +. Engagé au service de sécurité pour y lutter contre le piratage. Après plusieurs milliers de sauts comme instructeur parachutiste et instructeur commando, quelques années d’espionnage, il était temps que je me calme. Je quitterai par la suite Canal +, un peu dégoûté du milieu de la télévision.

J’exerce ensuite plusieurs métiers : je fais du théâtre, je m’essaye à la peinture, j’achète même un bar à vin dans le quartier des Batignolles à Paris, rue Brochant. Le même nom que le directeur de la DGSE de l’époque, la coïncidence m’amuse encore aujourd’hui ! Et puis, en 2004, j’écris un livre : *Un agent sort de l’ombre*. Ce livre aura un certain retentissement et me fait connaître du grand public.

Après toutes ces expériences, je décide de rejoindre une entreprise : je deviens directeur technique dans une société qui vend des alarmes. Je suis engagé pour restructurer trois services. J’y resterai 4 ans et demi. La société vient d’être rachetée par un gros investisseur qui entend bien la développer. Je commence par accompagner les techniciens dans leurs tournées en clientèle. Au début, je ne dis rien, j’observe. Très vite, je remarque des points d’achoppement et je décide, avec l’assentiment de la direction, de mener mes hommes comme

un capitaine manage une compagnie de combat. Je commence par renvoyer des employés dilettantes qui géraient leur temps un peu trop à leur guise. Puis je mets en place des séminaires de motivation : sports de combat, marches de nuit, pour leur apprendre à travailler en équipe et les rendre plus performants. Et ça marche ! Les chiffres parlent d'eux-mêmes : le service technique dont j'ai la responsabilité décolle. La direction est contente. Sans nous endormir sur nos lauriers, je maintiens la pression. Mais, petit à petit, j'en viens à passer mes journées devant mon ordinateur ou en réunion devant un *paperboard*. Difficile de se motiver lorsqu'on a connu l'adrénaline des unités parachutistes et le SA, le Service Action de la DGSE. J'ai des fourmis dans les jambes. Comme Marius, le personnage de Pagnol, je ressens sérieusement l'appel du large ! Je commence donc à téléphoner à mes contacts pour trouver un job dans la sécurité internationale. De préférence dans des pays en crise. Je n'ai pas eu mon compte, je n'ai pas bu tout mon soûl. J'ai besoin de retrouver cette sensation si particulière : la montée d'adrénaline ! Depuis quelques mois, la Tunisie, la Jordanie, l'Égypte, le Yémen, la Libye et bien d'autres pays semblaient décidés à vivre un grand printemps permanent. Je me disais qu'un de ceux-là aurait besoin de moi.

Fin mars 2011, un matin, alors que je suis en réunion, un appel téléphonique que je n'espérais plus retentit. Pierre Marziali, mon frère d'armes du 3e RPIMa, développe son entreprise, la Secopex, et me propose une mission d'espionnage privée en Libye. Sans hésitation, je lui dis « oui » en toute confiance. À peine la réunion terminée, je suis allé voir ma patronne pour lui annoncer mon départ. L'après-midi même, j'étais libre.

La Secopex est une SMP[1], une société capable de fournir son expertise et ses services, dans le domaine de la sécurité et de la défense, à des gouvernements et des organisations internationales, voire à des organisations non gouvernementales ou des entreprises privées. De telles sociétés sont aujourd'hui de plus en plus utilisées sur les points chauds de la planète, notamment par des États qui souhaitent « externaliser » certaines fonctions de sécurité. Un marché qui se chiffre en centaines de milliards de dollars. J'y reviendrai plus loin.

*

Cet appel de Pierre me redonnait vie. J'allais enfin pouvoir retrouver l'adrénaline des missions risquées. J'allais enfin briser mon ennui et refaire ce que je savais faire le mieux : espionner !

D'autant que les forces françaises, britanniques et américaines bombardaient depuis plusieurs jours la Libye pour tenter de stopper l'offensive d'une colonne de blindés faisant route vers Benghazi, ville rebelle qui s'opposait au régime de Mouammar Kadhafi.

Après le début du printemps arabe, déclenché en Tunisie le 17 décembre 2010, celui-ci se poursuit en Algérie le 28, au Yémen le 29, avant que tout le Maghreb et une partie du Moyen-Orient ne s'embrase. La Libye ne fait pas exception : la contestation éclate à Benghazi le 15 février 2011, avec des manifestations, des émeutes, puis des insurrections. Alors que des protestataires sont massacrés, une population de plus en plus importante prend les armes avec le soutien d'une partie de l'armée. Le 21 février, la contestation gagne tout le pays, dont la capitale, Tripoli. L'acharnement de Kadhafi à se maintenir au pouvoir transformera le mouvement en un conflit armé qui fera des milliers de morts et poussera à l'exode des centaines de milliers de personnes.

Le 23 février, l'est du pays passe sous le contrôle des rebelles. Le 27 février marque la création du Conseil national de transition. Mais à partir du 6 mars, les forces de Kadhafi reprennent l'avantage. Le 18 mars le conseil de sécurité de l'ONU vote une zone d'exclusion aérienne. La France, les États-Unis, le Canada et le Royaume-Uni frappent les troupes loyalistes en répression à l'attaque qui avait été orchestrée sur Benghazi. Les positions resteront en partie figées jusqu'à la fin du mois d'août.

Dans ce contexte d'instabilité politique de la Lybie, il était extrêmement difficile de décrypter les événements qui se déroulaient sous nos yeux. Et pourtant, après trois semaines à Benghazi entre avril et mai 2011, nous avions déjà compris que le mouvement était noyauté par des islamistes radicalisés. Chaque matin, des haut-parleurs diffusaient sans discontinuer une propagande

religieuse dans la rue. Les femmes, qui avaient affiché une liberté retrouvée, furent petit à petit contraintes de porter le voile.

*

Ma collaboration avec l'entreprise de Pierre ne datait en réalité pas d'hier. En 2003, Pierre m'avait déjà proposé de l'aider à développer la SMP qu'il venait de créer à Carcassonne, alors qu'il exerçait encore ses fonctions d'adjudant-chef au sein du 3e RPIMa. Officieusement devenu directeur commercial, je jouais aussi au VIP dans la formation des gardes du corps. Les recrues apprenaient leur métier en m'encadrant dans tous mes déplacements : restaurants, salle de gym, boutiques, promenades…

Je devais aussi présenter la Secopex aux grandes entreprises françaises qui exploitent des bureaux et des installations, parfois sensibles, à travers le monde. Souvent dans des pays instables, comme l'Irak, le Kurdistan, la Somalie ou la Centrafrique. Même si ces sociétés nous recevaient pour écouter ce que nous avions à leur proposer, nos démarches ne furent pas couronnées d'un grand succès et nous peinions à signer des contrats. C'est pourquoi, ne pouvant pas compter seulement sur la Secopex pour vivre, j'avais très vite dû trouver d'autres activités plus rémunératrices.

De 2003 à 2011, la Secopex végète. L'entreprise paye ses charges, le salaire de son unique salariée, l'assistante de Pierre, une personne de confiance d'origine anglo-saxonne, mais la réussite qu'espérait Pierre n'est toujours pas au rendez-vous. Lui qui rêvait d'avoir de nombreux employés, n'embauche finalement que du personnel en freelance.

À partir de 2009, dans l'espoir de faire enfin décoller la Secopex, Pierre prend un nouvel associé : Robert Dulas, « Bob » pour les intimes. Un homme de réseaux, spécialiste de l'Afrique. Un homme qui devrait être mort ou bien riche à millions, comme le raconte Laurent Telo dans un article du *Monde* en 2014. Bob apportait à Pierre son expérience de la diplomatie souterraine, qui pouvait être un atout pour débloquer certaines situations, notamment les obstacles que pouvait rencontrer l'entreprise de la part de nos services de renseignement ou du ministère des Affaires étrangères.

Il faut bien dire qu'un adjudant-chef qui a l'outrecuidance de créer une SMP[2] – la première en France – et qui n'est pas du « sérail », ça dérange. La réputation de la Secopex est volontiers battue en brèche. Comme le déclarait à l'époque à l'AFP un officier français qui a tenu à conserver l'anonymat, la Secopex est accusée de « manger à tous les râteliers » et de n'avoir aucune éthique. Pierre avait pourtant tout fait pour convaincre, allant jusqu'à franchir les portes de l'Assemblée nationale pour expliquer aux parlementaires l'intérêt de développer les missions de la Secopex. Ce qui vaudra à sa veuve de recevoir après son décès nombre de messages de soutien de la part de députés et de personnalités politiques.

Pierre espère beaucoup du talent de Bob et de ses contacts pour faire tourner les choses en sa faveur. Tantôt espion au service de la France, tantôt éminence grise, et de son propre aveu, après 45 ans passés en Afrique et « pas mal de conneries » qui lui valurent le surnom de « Monsieur coup d'État », Bob a une vraie connaissance des arcanes du continent. À mi-chemin, entre Bob Denard et l'avocat Robert Bourgi, le porteur de valises de la « Françafrique ».

Bob… Robert… Un prénom prédestiné ?

Bob est un petit homme jovial qui affiche 63 printemps en 2011. Il a l'air un peu endormi et est mal habillé mais Bob est chez lui partout où il y a des Touaregs et des Africains qui parlent notre langue. Pour les services secrets français, il est, au mieux, un emmerdeur, au pire, un mercenaire, comme le rapporte un article du *Monde Afrique*[3] d'octobre 2014 dans lequel Bob le dit lui-même : « Je me fiche de l'argent. Je l'ai toujours brûlé. L'armement, je n'y comprends rien. Mais j'ai tout connu : la prospérité, le pouvoir, deux divorces, deux cancers, deux coups d'État… Et je suis encore là ! »

Dans ce même article du *Monde Afrique*, Alain Juillet, ancien directeur du renseignement à la DGSE, dit de lui : « C'est un aventurier. Au XVIII^e^ siècle, il aurait été corsaire ou aurait découvert un nouveau continent. Quand on veut faire du commerce ou de la politique en Afrique, on l'appelle. Il a un bagout extraordinaire. Vous le posez dans un bar d'hôtel, deux heures après, il connaît tout le monde. »

Laurent Telo relate dans son article qu'après une rupture familiale en France, Bob, qui est autodidacte, se retrouve très jeune en Côte d'Ivoire et décroche tout de suite un poste de directeur de société. En 1981, il est élu sur une liste RPR pour représenter les 54 000 Français de Côte d'Ivoire. Par ricochet, il intéresse le président Félix Houphouët-Boigny et devient son conseiller, le « toubab » (blanc) de confiance du père de l'indépendance ivoirienne jusqu'à sa mort en 1993. Il enquête sur certains ministres, remet des messages verbaux à Mouammar Kadhafi (déjà) ou à Omar Bongo…

Entre autres exemples de son parcours atypique, Bob travaille ensuite pour le général ivoirien Robert Gueï, qui décide en 1999 de destituer Henri Konan Bédié et fait signe à son ami de vingt ans de rester dans les parages. Bob passe quelques coups de fil à Paris et parvient à geler l'intervention des soldats français stationnés à Abidjan, lesquels étaient prêts à réinstaller Bédié sur son fauteuil présidentiel. Peu après, Gueï prendra la tête du pays. On demande alors à Bob de veiller à ce que tout se passe bien après le coup d'État, et de planifier les relations diplomatiques avec la France, les États-Unis et d'autres pays.

Concomitamment à l'arrivée de Bob, la Secopex se modernise et crée un site Internet. La plaquette commerciale et le site précisent que la Secopex est une société « d'appui stratégique et opérationnel, spécialisée dans la protection militarisée des biens et des personnes ». Elle offre du conseil militaire privé, du soutien opérationnel, de la formation dans tous les domaines de la sécurité, informatique, protection de personnalités, de sites sensibles…

Mais comme toutes les SMP qui seront enregistrées en France dans la foulée de la Secopex, leurs dirigeants ont vite compris que s'ils voulaient des contrats, mieux valait créer une succursale à Londres, voire au Luxembourg ou dans un autre pays qui laissait les sociétés armer[4] leurs employés à titre défensif. Raison pour laquelle Pierre avait fini par créer une antenne en Nouvelle-Calédonie et en Somalie.

Quelque temps après, Pierre rencontre des clients Américains. Mais avant de signer le contrat du siècle, il faut faire ses preuves. Pierre effectue pour eux tout type de missions : accompagnement de convois en zones à risques, protection rapprochée de personnalités en zones hostiles, convoyage de matériel sensible à

l’étranger, sans oublier une importante demande à laquelle il donne satisfaction : trouver un aérodrome au Sahel au milieu de nulle part !

Début 2011 enfin, Pierre décroche un contrat qui vient donner un coup de fouet à la société. Il s’agit de nombreuses prestations signées avec la Côte d’Ivoire de Laurent Gbagbo. Hélas, juste avant la défaite électorale de ce dernier ! Il lui faut donc chercher ailleurs.

Quelque temps après, la contestation du printemps arabe se répand comme une traînée de poudre dans les pays du Maghreb. Lors de l’insurrection en Libye, le client américain de Pierre lui fait une proposition qu’il ne peut refuser. Celle qu’il attendait depuis toujours : faire du renseignement pour son compte, donner des preuves que ce sont bien les islamistes qui veulent prendre le pouvoir en Libye. Autrement dit : s’infiltrer au plus près des cibles désignées par le client, recueillir des informations par tous les moyens possibles, notamment humains et électroniques. Pour ce faire, il faut convaincre les autorités que l’on est là pour raisons officielles. La Secopex et ses missions de sécurité privée seront notre couverture.

Ce client, comme me l’expliqua Pierre à notre premier briefing sans me donner son nom, était une filiale discrète d’une société américaine leader de la sécurité privée. Une société qui ne veut pas apparaître en première ligne et qui utilise des paravents comme la Secopex pour ne pas exposer des personnels américains qui auraient du mal à cacher leur origine et leur accent. Le commanditaire en bout de chaîne étant très vraisemblablement la CIA.

Pendant le printemps 2011, Pierre cherche donc des portes d’entrée en Lybie. Robert Dulas, grâce à ses réseaux touaregs, obtient un rendez-vous avec le premier cercle de Mouammar Kadhafi. Pour le client de Pierre, c’est du pain béni ! Pierre et Bob entrent clandestinement en Libye par la Tunisie. Des chauffeurs et des hommes en armes les attendent pour les conduire à Tripoli. Deux Mercédès blindées s’élancent à 200 km/h sur les routes libyennes avec eux à bord. Ils rencontrent les émissaires de Kadhafi. Il faut les convaincre de confier à la Secopex le soin de se rendre à Benghazi afin d’apporter la preuve au Raïs que ce sont bien les islamistes, armés par le Qatar, qui sont aux commandes de la rébellion. Pari osé, mais pari gagnant. La proposition est acceptée. L’objectif du

client devient l'objectif des proches de Kadhafi et Pierre obtient un sauf-conduit pour se déplacer sur le territoire libyen encore fidèle au Raïs.

La première étape du piège vient de se refermer. Car Pierre est muni d'un téléphone un peu spécial, confié par ses clients, qui vient de *happer* toutes les données numériques dans un rayon de 50 mètres, notamment celles des proches de Kadhafi : numéros de téléphone, adresses mail et les contenus des mobiles de ses interlocuteurs. Une fois revenu dans un environnement sécurisé, il pourra les envoyer en message crypté à ses clients qui sauront quoi en faire.

La Secopex peut maintenant passer à l'étape suivante : proposer le marché de la formation aux jeunes dirigeants du Conseil national de transition (CNT) à Benghazi. Car la plupart d'entre eux étaient hier encore de simples étudiants sans formation militaire. La plaquette officielle de présentation des formations proposées par la société servira de paravent idéal pour mettre un pied en Libye à visage découvert et mener à bien la mission confiée par son client américain. Pierre disait que l'Irak avait été un tremplin pour Blackwater, la célèbre société militaire privée américaine. Il espérait que la Libye serait celui de la Secopex.

Début avril, je rejoins Pierre à Carcassonne. Les retrouvailles sont chaleureuses mais nous avons du travail. Nous devons commencer à préparer la mission et entrons directement dans le vif du sujet : « Nous allons monter une opération à très haut risque, m'annonce Pierre. Du billard à trois bandes. La mission est double, le résultat de nos recherches triple : grâce au relationnel de Bob, nous avons réussi à faire croire à l'entourage du Guide que nous allions leur fournir des renseignements sur ce qui se passe à Benghazi. Même si cela est encore un mandat officieux, nous sommes en rapport avec sa garde rapprochée et, pourquoi ne pas y croire, demain peut-être avec Kadhafi lui-même, avec un possible contrat en perspective. En réalité, nous nous servons déjà de cette proximité pour espionner le pouvoir central de Tripoli pour le compte de notre client. Cerise sur le gâteau : une fois à Benghazi, nous n'aurons qu'à fournir des informations parcellaires aux services de renseignement du Raïs. Une fois installés à Benghazi, nous pourrons dans le même temps cibler des opposants radicaux à la tête du CNT, dont nous dresserons des portraits pour notre commanditaire. »

Nous passons tout au crible : analyse de carte, débriefing d'une réunion avec son client. Il nous faudra aussi une équipe pour cheminer sur le terrain. Pierre s'est adjoint la présence de deux hommes que je n'ai encore jamais rencontrés et qu'il souhaite me présenter plus tard : Vladimir Tozzi, un jeune retraité, ex-colonel de la Direction du renseignement militaire, et Marc German, un homme d'affaires qui aurait été également correspondant de la Direction centrale du renseignement intérieur[5].

Avant de partir, il faut engager des compétences et nous fabriquer des légendes au cas où nous tomberions entre de mauvaises mains. Pour être crédibles aux yeux du CNT, la Secopex doit rapidement embaucher de vrais commerciaux qui ont l'habitude de vendre des prestations de sécurité. La place est encore vide de toutes sociétés étrangères, d'habitude si promptes à envoyer des émissaires dans tous les bourbiers du monde.

Nous recrutons Éric comme directeur commercial. Il n'a aucune formation militaire, ce qui sur le moment ne parait pas si important. Il doit vendre les services *officiels* de la société, comme indiqué sur la plaquette commerciale. Il parle bien anglais ce qui nous sera utile. Fred, un ancien du 3e RPIMa comme nous, lui servira de *bodyguard*. Sportif et baroudeur accompli, il deviendra vite mon ami. Pour l'anecdote, quelques années auparavant, alors qu'il était sous contrat avec une société française, il avait formé des gardes du corps pour Kadhafi.

Nous le savons : Benghazi est un vrai bourbier. Mais ce fief de la contestation est déjà devenu un symbole. Une sorte de considération commune est née, d'une part parce que la France aide le CNT à s'armer et à s'équiper, et d'autre part parce que nous sommes le premier pays à lui reconnaître officiellement une légitimité en ces temps troublés.

À la mi-avril, nous retrouvons Pierre à Genève. On s'installe sur la terrasse chic d'un grand hôtel genevois et Pierre distribue les enveloppes. Les salaires sont versés en cash. Ses clients lui ont demandé de venir récupérer l'argent liquide directement dans les banques suisses où ils ont leurs comptes. Il est plus facile pour tout le monde de se retrouver là afin d'éviter les questions de nos propres banques sur la provenance de cet argent.

Je suis venu avec du matériel que j'ai au préalable récupéré à Carcassonne, au siège de la Secopex : plusieurs téléphones satellites et surtout un Nokia un peu particulier, le même que celui que Pierre avait utilisé lors de son rendez-vous avec les proches de Kadhafi. Muni de ce téléphone, un homme peut absorber en marchant dans la rue toutes les informations contenues dans les téléphones allumés autour de lui dans un périmètre de 40 à 50 mètres. Pour qui fait de l'espionnage, cette technologie permet de subtiliser les données personnelles du propriétaire, ses appels, son historique de navigation sur Internet ou les réseaux sociaux. Bref, tout connaître du propriétaire du combiné en quelques secondes. J'ai aussi apporté un ordinateur muni d'un logiciel qui va de pair avec ce téléphone espion, puisqu'il permet de crypter les infos recueillies par le Nokia et d'envoyer le tout sur l'ordinateur de Pierre – qui possédait le même logiciel de cryptage d'une valeur 60 000 dollars – où qu'il soit dans le monde. Un cadeau de ses clients américains, sans doute habilement truqué par une organisation qui en a les moyens.

Pierre me donne de l'argent en plus pour louer une maison sur place et subvenir à nos frais de bouche. En tout environ 60 000 dollars et 10 000 euros en liquide. Je dois aussi me doter d'une bonne trousse de premiers secours équipée pour résister à toutes sortes de petits problèmes de santé : fièvre, tourista, etc. Mais aussi de plus gros, comme des plaies ouvertes ou des blessures au couteau. Pour me familiariser avec le Nokia, on sort faire un essai en pleine rue. Le mode d'emploi dit vrai : en quelques minutes nous obtenons des dizaines de lignes téléphoniques, des conversations en direct, mais aussi les adresses mail et IP de leurs propriétaires. Pierre en profite pour me rappeler les points que les autres n'ont pas à connaître. Officiellement, on représente la Secopex en Libye. Outre les services proposés sur la plaquette commerciale, nous insisterons aussi sur la sécurisation du pipeline entre Koufra et Benghazi, un point important qui pourra intéresser les rebelles, ce dernier étant une source potentielle de revenu. Pierre m'informe que nous pourrons aussi leur proposer la mise en place d'un couloir sécurisé entre Le Caire et l'est de la Libye, à l'usage des VIP, diplomates, hommes d'affaires et journalistes, qui ne manqueront pas ce rendez-vous avec

l’histoire. Être les premiers à faire du *business* avec les nouveaux patrons de la Libye, cela ne se refuse pas…

Éric, Fred et Georges ne connaissent rien de notre mission d’espionnage. Et il est primordial que cela reste ainsi. Je comprenais d’autant plus facilement cette recommandation que c’était la leçon numéro un que j’avais apprise à la DGSE. Elle était inscrite dans mon ADN ! Moins la personne est dans la confidence, plus elle est en sécurité et préserve celle des autres. La réunion terminée, chacun rentre chez soi. Je prends ma voiture et décide d’éviter les postes-frontières suisses trop fréquentés. J’en connais un qui normalement doit être désert.

Arrivé chez moi, il est temps de mettre mes affaires en ordre, faire mes valises et augmenter le montant de mes assurances-vie. Nous devons nous retrouver le 17 avril au matin à l’aéroport Charles-de-Gaulle pour un vol Egypte-Air à destination du Caire. Nous voyagerons sous nos propres identités.

1. On rencontre aussi le terme entreprise militaire et de sécurité privée (EMSP) ou encore entreprise de services de sécurité et de défense (ESSD). En anglais, on parle de *private military company* (PMC).

2. La Secopex fut la première SMP française, selon la revue *Inflexions*, datée de 2007.

3. Laurent Telo, *Le Monde Afrique*, octobre 2014.

4. Évolution suite à la loi n° 2014-742 du 1er juillet 2014 relative aux activités privées de protection des navires – Légifrance.

5. Devenue depuis la Direction générale de la sécurité intérieure, DGSI.

CHAPITRE 3

Pourquoi Pierre est-il mort à Benghazi ?

Pierre avait 48 ans. Il est le seul mort français de la révolution libyenne, je tiens à le préciser car ce n'est pas rien. Les insurgés plaident officiellement pour une bavure lors d'un banal contrôle de police. Cette thèse a vite été reprise par le ministère français des Affaires étrangères, qui a fait mine de ne rien savoir à propos de notre présence sur place alors qu'il connaissait parfaitement l'objet et les détails de notre mission. Mais ses proches ne sont pas de cet avis, à commencer par Bob, qui, je l'apprendrai plus tard, est persuadé qu'il s'agit d'un guet-apens. Thèse qu'il reprendra dans un livre sorti en 2014 aux éditions Stock, coécrit avec les journalistes Marina Ladous et Jean-Philippe Leclaire : *Mort pour la Françafrique*. Ouvrage qui sera décliné en documentaire par la suite sous le titre « *Pierre Marziali, une affaire d'État ?* ».

Une « note d'ambiance » remise par Pierre aux plus hautes instances du pays avait été lue par les deux personnes les plus habilitées à lire ce genre de document au palais de l'Élysée, comme le lui avait assuré le haut fonctionnaire de police qui avait réceptionné le document. Il s'agissait du président Nicolas Sarkozy et son ministre de l'Intérieur Claude Guéant. Preuve, s'il en est besoin, que beaucoup d'officiels étaient informés de notre voyage à Benghazi. Aussi bien des deux précédents que du suivant.

Cette note d'ambiance, que je n'ai personnellement jamais lue mais dont Pierre m'a détaillé le contenu à maintes reprises, était aussi accompagnée d'un CD-Rom, que j'ai pu voir et dont je ne décrirais pas ici le contenu explicite, ce

dernier laissant voir des séances de tortures insoutenables, opérées par les insurgés filmant eux-mêmes leurs abominations. Je ne sais pas comment Pierre s'était procuré ce CD-Rom mais, plus tard, quand nous fréquentions les cybercafés de Benghazi, on m'a plusieurs fois proposé des films qui circulaient sous le manteau et qui montraient des images très violentes prises dans les premiers jours de l'insurrection où, de chaque côté, personne ne faisait de cadeaux. L'abjection n'est le monopole d'aucun camp.

Cette note n'était pas seulement un rapport factuel sur ce que Pierre avait vu sur place, c'était une véritable prémonition. Chaque point développé dans ce rapport précis, concis, donnait les noms des salafistes et des Frères musulmans impliqués dans la rébellion, pratiquement à la date près tout ce qui allait se passer dans les mois et les années à venir en Libye, mais aussi sur un plan plus international. Le fait que Kadhafi s'accrocherait au pouvoir, puis qu'il essaierait de fuir ou de partir en exil, qu'il serait probablement tué et que le pays deviendrait ingouvernable pour très longtemps.

Mais la note d'ambiance évoquait aussi la possibilité d'un retrait consenti de la part de Kadhafi, en accord avec le premier cercle, ce qui *in fine* reviendrait au même car en l'absence de pouvoir, des flux migratoires passeraient par la Libye pour rejoindre l'Europe. La note faisait également état d'un stock important d'armes en tous genres détenu par l'armée de Kadhafi qui changerait de main et armerait des bandes, voire une armée organisée. Ce qui constituait un moyen pour les islamistes de revendiquer un territoire – peut-être la Libye ? –, ce qu'ils n'avaient pas pu faire jusqu'à présent. La note relatait aussi que ces armes seraient, à un moment ou à un autre, utilisées contre les Occidentaux. C'est ce qui adviendra au Mali contre l'armée française.

Le rapport disait enfin que les insurgés libyens, qui étaient déjà noyautés par les islamistes et les trafiquants, profitaient depuis des années de l'aide financière et logistique du Qatar, offrant asile et formation militaire à ceux qui le voulaient…

Pierre dérangeait-il, ou en savait-il trop ? Lui qui avait été reçu plusieurs fois à l'Élysée depuis le quinquennat de Jacques Chirac. Lui qui avait remis des dossiers bien étayés formulant des propositions sécuritaires qui furent à deux

doigts d'aboutir. La dernière en date, peu avant sa mort, était un projet global de sécurisation des ambassades françaises à l'étranger, dossier pour lequel Pierre avait été reçu au palais par Cécile Fontaine, conseillère Défense de Nicolas Sarkozy.

Le Parisien, *Le Monde*, *Le Point*, *Le Nouvel Observateur* et bien d'autres journaux, de gauche comme de droite, ont usé de nombreux superlatifs pour qualifier Bernard-Henri Lévy et le rôle qu'il a joué dans le déclenchement de la guerre en Libye : « Lawrence d'Arabie[1] », « ministre bis[2] », « diplomate de perron[3] », « dandy national[4] »… Le jeudi 14 avril, le chef de l'État reçoit le philosophe et trois émissaires du CNT à l'Élysée. À ses côtés se tiennent son conseiller diplomatique (déjà persuadé qu'il ne faut pas y aller) et Henri Guaino. Sarkozy annonce aux Libyens ce qu'il a concocté dans la nuit : la reconnaissance du CNT comme seul représentant légitime de la Libye, l'envoi d'un ambassadeur de France à Benghazi, des frappes ciblées sur les aéroports militaires du pays, une aide logistique. Et le tout, pardonnez du peu, avec la bénédiction de la Ligue arabe, déjà au courant.

Sans doute enhardi par cette nouvelle, le délégué du CNT donne à Nicolas Sarkozy sa « liste de courses[5] » : une centaine de 4x4 blindés équipés de mitrailleuses lourdes, du matériel de transmission dont une centaine de talkies-walkies, une centaine de pick-up, 700 lance-roquettes RPG, un millier de kalachnikovs, cinq missiles Milan. D'après Robert Dulas[6], nombre de personnels des services français auraient participé à l'acheminement par bateau ou par parachutage de ces armes.

La prémonition de Pierre se réalisera. Trois ans plus tard, en décembre 2014, Daesh profitera du chaos pour installer 5 000 combattants dans le golfe de Syrte, région qui recèle 70 % des réserves de pétrole du pays.

Certes, cette guerre aura débarrassé la Libye et le monde d'un dictateur sanguinaire, mais, comme souvent, sans anticiper l'avenir… Une décennie plus tard, le chaos règne en Libye et l'islam radical y fait des ravages.

Nous avons échangé à plusieurs reprises avec Pierre sur le chaos de la situation en Libye. Même si nos analyses étaient parfois différentes, elles convergeaient vers une conclusion qui ne laissait rien présager de bon : comme

en Iran en 1979, la voix du peuple allait être confisquée par les religieux et le fanatisme exacerbé des salafistes, malgré la volonté affichée de certains pays occidentaux d’aider les populations à s’émanciper.

1. Léa Scherer, *L'Obs/Rue89*, 21 novembre 2016.
2. Renaud Girard, *Le Figaro*, 18 mars 2011.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Robert Dulas, *Mort pour la Françafrique*, Éditions Stock, 2014.
6. *Ibid.*

CHAPITRE 4

En route vers l’enfer

18 avril 2011.

Vol sans encombre de Paris vers Le Caire. Nous sommes accueillis sur place par un contact qui facilite notre passage à la douane, prend nos visas, règle les démarches administratives et gère la réception de nos bagages. Quand nous sortons du terminal, deux Mercédès, une berline et un gros SUV ML nous attendent. Notre contact m’indique celle dans laquelle je dois m’installer. Elle a les vitres teintées. Je monte à la place du passager et je suis rassuré par la voix bienveillante de Pierre :

— Alors Pierrot, t’avais pas tout ça à la Dège[1] hein ?

Tout sourire, Pierre est assis derrière au côté de Bob, toujours jovial.

Après une bonne demi-heure de route, nous arrivons au Grand Hyatt du Caire, à la pointe nord de l’île de Manial, en plein centre-ville, sur le Nil. Il est déjà tard. Pierre nous invite à prendre une douche, puis nous emmène dîner sur le *Marquise Boat*, une énorme péniche restaurant amarrée devant l’hôtel. Nous y festoyons d’un savoureux mezzé, mélange de plats traditionnels égyptiens et de nourriture européenne standardisée, tout en buvant de la bière… sans alcool pour fêter mon anniversaire. Il est minuit passé, nous sommes le 18 avril, j’ai 47 ans.

Après une courte nuit, nous nous retrouvons sur le parking de l'hôtel. Nous chargeons les derniers bagages dans le 4x4 ML Mercedes rempli à ras bord. Éric et Fred s'installent derrière et je prends la place de chef de bord à côté de notre chauffeur. Direction la frontière libyenne. Nous emportons beaucoup d'eau et des sandwichs que le cuisinier de l'hôtel a bien voulu nous préparer. Pierre et Bob nous disent au revoir : rendez-vous à Benghazi dans un peu plus de trois semaines. En aparté, Pierre m'annonce qu'il part dans quelques jours pour les États-Unis, à la rencontre de son client. Bob me rappelle les consignes pour joindre son correspondant touareg à la frontière. C'est lui qui nous récupérera avec un autre véhicule pour nous emmener jusqu'à Benghazi. Notre chauffeur repartira dans l'autre sens. Nous n'avons aucune autorisation officielle pour passer la frontière.

Nous voilà partis pour un peu moins de sept cents kilomètres sur les autoroutes égyptiennes. Neuf heures de route en comptant les pauses. Nous quittons Le Caire plein ouest par l'A75 jusqu'à El-Alamein, pour rejoindre ensuite l'A40 – l'*international coastal road* –, une autoroute côtière qui mène en Libye en longeant le nord de l'Égypte. El-Alamein… Pour le soldat que j'étais, comment ne pas frissonner à l'évocation de cette bataille qui, entre juillet et novembre 1942, a vu la victoire des Britanniques sur les forces de l'Axe en les empêchant d'entrer en Égypte. Cette bataille, décisive pour la victoire des Alliés à la frontière de l'Afrique du Nord et de l'Asie, fit entrer Montgomery au panthéon des généraux.

À partir de cette ville légendaire, le paysage est aussi beau que contrasté. Mélange de vues sur la Méditerranée. Passages par des villes côtières qui alternent modernisme et maisons anciennes, voire très anciennes. Même si le soleil est là, la température est loin d'être accablante, l'air est agréable. Je ne peux m'empêcher de repenser à mes nombreuses lectures. Ces routes que nous arpentons, aujourd'hui transformées en voies express, furent chevauchées des milliers de fois par des armées en ordre de conquête. La civilisation carthaginoise, l'Empire romain, l'Empire byzantin, l'Empire ottoman, les troupes de Rommel…

Nous passons par Massari. Beaucoup de ces villes ont conservé de vieilles portes en pierre ouvragées en forme d'arches hautes, par lesquelles on entre et on ressort. Amway et ses dizaines de complexes hôteliers sur la plage immense. El-Dabaa et son projet de centrale nucléaire. Puis quasiment plus rien jusqu'à Fuka. Zawya Haroun. Jaz Almaza. Encore une ville balnéaire dont les quartiers portent des noms surprenant pour ce pays : Miami Islands, Santa Monica, Maryland, Crystal Bay… Nous quittons provisoirement la côte pour nous enfoncer dans les terres. Sans les vents du large, la chaleur monte un peu. Heureusement notre 4x4 est climatisé. El Negaila, que l'autoroute prend soin d'éviter… Sheikh El Bisri. Un panneau nous apprend que l'autoroute se nomme aussi Marsa-Matrouh El Salloum Road. À Sidi Barrani, nous renouons enfin avec la route côtière et la vue sur l'étendue bleu lapis-lazuli de la mer. Sollum, dernière ville avant le poste-frontière. Nous en profitons pour soulager nos vessies, détendre nos muscles, effectuer un petit ravitaillement en eau et grignoter. Le moment est idéal pour joindre le correspondant touareg de Bob. Je compose son numéro sur mon téléphone satellite : pas de réponse. J'appelle à nouveau. Toujours rien. Je sais que parfois les lignes, même satellitaires, sont capricieuses. Cela devrait aller mieux en nous rapprochant de la frontière. Je ne lâche pas mon téléphone, essayant de nouveau toutes les deux ou trois minutes. Aucune réponse, ça sonne dans le vide… Nous ne sommes pas seuls. Une longue procession de camions de transports passe elle aussi la frontière dans les deux sens. Je continue à faire régulièrement bis sur mon clavier… Nous arrivons enfin au poste. Pendant plusieurs minutes, je scrute du regard pour tenter d'apercevoir notre guide touareg. Il faut se rendre à l'évidence : celui que nous attendions pour cheminer en territoire libyen n'est pas là. Nous garons le ML. J'appelle Pierre.

— Pas de contact et personne en vue. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu as tous les papiers légaux pour entrer en Libye. C'est toi qui vois. Je te laisse juge. Si tu ne le sens pas, vous faites demi-tour…

Sur le moment, je me dis que Pierre savait peut-être que personne ne serait là pour nous accueillir, qu'il s'agit d'un test pour voir comment je vais m'en sortir…

Je réunis l'équipe et mets la question au vote. Fred me répond qu'il est là pour me suivre. Éric pense qu'il serait dommage de rebrousser chemin maintenant qu'on est là. Nous sommes donc tous d'accord pour continuer, mais comment ?

Nous nous mettons en quête d'un moyen de transport. Camionneurs, transporteurs… Un homme qui fait le taxi avec un antique combi Volkswagen accepte de nous emmener jusqu'à Benghazi, mais il ne veut pas rouler de nuit. Il connaît la zone. Elle est dangereuse. Nous devrons passer la nuit à Tobrouk… Un taxi pour Tobrouk ! Elle est bien bonne celle-là. Je ne peux m'empêcher de repenser au film de Denys de la Patellière et à sa prestigieuse distribution. J'espère seulement que l'issue ne sera pas la même[2]…

Après négociation du prix, on décharge le ML pour tout ranger dans le combi. Au passage de la frontière, les gardes sont suspicieux : nous sommes blancs, que venons-nous faire dans un pays où règne une guerre civile ? Nous leur expliquons que nous sommes Français et que nous venons pour aider le CNT. « Sésame ouvre-toi » aurait été moins efficace. Les visages de ces hommes burinés par le soleil s'égaient d'un large sourire. C'est tout juste s'ils ne tirent pas en l'air pour exprimer leur joie de nous laisser passer en proclamant « Sarkouzi, Sarkouzi » avec un accent bien local. On en rit et on s'installe pour reprendre la route.

Nous voilà repartis pour deux bonnes heures de routes côtières. Notre chauffeur nous dépose à l'hôtel Al-Masira, sur le port. Il viendra nous rechercher le lendemain matin après la prière. Je ne doute pas de sa présence compte tenu de la rémunération qu'il a su négocier et du faible acompte que je lui ai donné.

Nous prenons trois chambres et sautons sous la douche. Je remarque que l'hôtel possède une piscine olympique. S'il n'était pas si tard et s'il ne faisait pas si froid, je me ferais une joie d'aller y faire quelques longueurs. Mais la différence de température entre le jour et la nuit est saisissante. Tant pis.

Après un frugal repas, pris dans le restaurant vide de l'hôtel, nous y rencontrons les membres d'une délégation de l'Union européenne qui rentrent précisément de Benghazi. Ils sont encadrés par leur propre service de sécurité, pour la plupart des *retraités* de l'armée française. Fred reconnait l'un d'eux, un

ancien légionnaire croisé jadis en opération extérieure. Nous lui offrons une bière sans alcool, la conversation s'engage. Nous voulons des infos sur le climat qui règne à Benghazi. Pour lui, tout est *safe* ! « Les fidèles de Kadhafi ont fui depuis longtemps et le CNT contrôle la ville. Il y a de nombreux check-points pour arriver jusque là-bas, mais rien de nerveux si on a les bons laissez-passer. » Il nous conseille néanmoins de longer la route côtière. Celle située plus au sud est plus rapide, mais les pompes à essence n'y sont pas approvisionnées et on ne sait pas très bien qui fait la loi dans la région. Ce qui confirme ce que notre chauffeur nous avait laissé entendre. Par discrétion, il ne nous demande pas ce que nous faisons là. Il a compris que nous sommes une société de sécurité privée.

Nous regagnons nos chambres. Demain, il nous faudra encore six à sept heures de route. Je m'endors épuisé.

*

19 avril 2011.

Après un solide petit déjeuner aux aurores, notre chauffeur est là, souriant à la pensée de sa rémunération prochaine. Nous chargeons le combi et sortons de la ville. Nord-ouest jusqu'à At Tamimi, puis nord direction Umm Ar Rizam. Cette partie du trajet est une route au milieu d'un sol sec et aride. Un des endroits les plus chauds du monde. Arrêt carburant. Nous remplissons les jerricans au maximum et achetons de l'eau en quantité. Les bouteilles d'eau minérale sont devenues des extensions de nos bras, on en boit une par heure. Sur notre droite, nous apercevons la tour de contrôle de la base militaire de Bombat.

— Plus d'avions, nous dit notre chauffeur, tous partis.

— Où ? Je demande.

Il l'ignore…

— Il y avait beaucoup d'avions ?

— Beaucoup ! répond-il, mais il ne connaît pas le nombre.

« Des réponses de Normand » me dis-je en souriant intérieurement.

Un peu avant Martuba, nous passons par notre quatrième check-point. Comme pour les précédents, un petit billet et la promesse que nous venons les aider conduisent immanquablement à l'acclamation de notre cher président. « Sarkouzi, Sarkouzi », scandent-ils comme s'il était venu la veille tel le Messie pour sauver le pays.

Nous passons devant la cimenterie Fattah-Tuber, immense mécano de réservoirs oblongs, de passerelles. Tout a la même couleur sable sur une superficie de trois arrondissements parisiens. Le paysage change, plus de cultures, des grandes fermes sur des dizaines de kilomètres jusqu'à Derna. Davantage de reliefs, un peu de vert. La proximité du bord de mer nous soulage de l'effroyable chaleur… Puis, à nouveau, plus rien…

La route se fait sinueuse, monte et descend. L'Abrq road suit une vallée entre deux reliefs plantés avec des paysages « vert pelouse », jusqu'à la ville de Gubba. Pause obligatoire au check-point. Dix minutes de palabre, puis, à nouveau, une ambiance de liesse. Les nouveaux libérateurs arrivent, vive la France !

Plein ouest. L'aéroport de Shatat et sa piste de deux kilomètres qui longe la route. Des chasseurs, des hélicos, des avions civils. Ils ont l'air plantés là dans l'attente de pilotes, de carburant, de maintenance… Sans gardes.

Toujours du vert, de longues villes à traverser. Des check-points toujours aussi nombreux et le même engouement à nous laisser passer. À croire que tous ces gardes, qui étaient il n'y a pas si longtemps sous la tutelle du régime de Kadhafi, se sont ralliés comme un seul homme aux nouveaux maîtres.

Nous traversons Baracca, j'essaye d'y voir un signe. Un panneau indique « Benghazi 48 miles ». Notre chauffeur annonce qu'il reste encore une heure et quinze minutes de route.

Le dernier check-point à la sortie de Kuwayfiyah est plus appuyé, les gardes sont plus nombreux. Appel radio vers une autorité décisionnaire, puis arrive enfin la décision de nous laisser passer. Arrivés à Benghazi, nous prenons congé de notre chauffeur devant l'hôtel Tibesti, sur le port. Nous habiterons là le temps

de trouver une maison sûre. Le chauffeur est heureux de nous avoir aidés. On décide de rester en contact, au cas où.

Nous prenons trois chambres. L'hôtel est composé de deux grands bâtiments en L de 14 étages qui offrent une vue imprenable sur la ville et sur la Méditerranée.

De ma chambre, à l'étage le plus élevé, mon téléphone satellite s'avère un appareil très utile. Après m'être installé, j'appelle immédiatement Pierre pour « pousser un CRI », un compte rendu d'infiltration. Il est satisfait que j'aie réussi à mener la troupe à bon port. J'ai sa confiance et il peut compter sur moi.

Plus tard, nous embauchons Hicham, notre *fixer*, qui arrive avec sa kalachnikov en bandoulière, une sorte de guide et de chauffeur. Très débrouillard, il connaît la ville et ses us et coutumes comme sa poche. À l'appel du CNT, de nombreux jeunes issus de l'Europe entière ont débarqué à Benghazi pour donner un « coup de main ». Pour rejoindre les rangs des rebelles, ou flairant les opportunités d'un pays en guerre, ils ont profité de leur nationalité d'origine et de la langue apprise ailleurs pour venir faire quelques affaires. Hicham est de ceux-là. Il a laissé sa femme à Briançon, où ils vivaient depuis plusieurs années, pour venir offrir ses services *free-lance* aux plus offrants, de préférence aux équipes de journalistes ou aux membres d'ONG qui parlent français.

Notre mission commence enfin. Nous n'avons plus le temps de faire du tourisme. Ou alors on peut parler de « tourisme ciblé ». Nous travaillons d'arrache-pied. Le reste de l'équipe pour présenter la Secopex et ses compétences, et moi pour identifier directement des points GPS. Quand je les entendais discuter stratégie, avec de savants éléments de langage marketing, je ne pouvais m'empêcher de sourire intérieurement, surtout quand ils me prenaient à témoin pour obtenir mon approbation et que j'acquiesçais de façon laconique. J'essayais de jouer à fond mon rôle de chef de mission, alors que j'étais en train de capter lignes téléphoniques, mails et adresses IP pour les crypter et les envoyer via l'ordinateur sécurisé vers le Red Cloud.

Je leur répétais ce qu'ils devaient dire lors de nos entretiens : les visées commerciales de la Secopex nous poussent à envisager d'ouvrir un bureau à

Benghazi et nous y implanter durablement, alors que ma mission première était de découvrir ce qui se cachait derrière le CNT, c'est-à-dire trouver des preuves qu'il était aux mains des islamistes et que la charia était probablement au bout des intentions de ce printemps arabe local.

*

27 avril 2011.

Nous dénichons enfin notre *safe house*[3] et y aménageons tout de suite. Elle coûte 2 000 dollars par mois. Pas donné, et pas un palace de luxe non plus. Mais meilleur marché malgré tout que quatre chambres à l'hôtel Tibesti.

La maison est assez grande pour y dormir à huit ou neuf personnes. Elle possède une vaste cour et des escaliers que nous allons pouvoir pratiquer en montée ou en descente pour effectuer notre sport quotidien. Le quartier regorge d'épiceries et de boutiques d'alimentation. Nous prenons chaque matin un solide petit déjeuner et nous cuisinons chacun notre tour pour les repas. Le rôle de cette maison n'est pas seulement pour nous d'y vivre, mais aussi de pouvoir y accueillir des émissaires de notre client qui viendraient ici, missionnés pour des objectifs précis, dont bien sûr nous ne connaîtrions rien.

Je commence à organiser un quadrillage de la ville. Mais pas n'importe comment. Je fais cela en utilisant les rendez-vous légitimes qu'Éric a décrochés pour nous déplacer avec notre matériel d'espionnage.

Benghazi est une grande ville moderne, avec un centre-ville grouillant, bruyant, où tout est ouvert. On pourrait se croire à Marseille. À part les stigmates de la guerre que nous avons constatés à la périphérie de la ville, il n'y a aucun bâtiment éventré, effondré. Parfois, une queue importante se forme devant une banque pour y retirer de l'argent liquide. Par endroits, on peut voir une façade grêlée d'une rafale d'arme automatique. À d'autres endroits stratégiques, on peut

cependant observer des carcasses de blindés de l'armée régulière libyenne, qui deviennent très vite des aires de jeu pour les enfants.

Après chaque journée de labeur, nous prenons l'habitude d'aller dîner dans une pizzeria située à 10 minutes à pied de la maison, où nous avons notre table. Les pizzas mesurent cinquante centimètres de diamètre et nous avons parfois du mal à les finir. Hicham nous emmène quelquefois dans un restaurant en bord de mer qui grille devant nous des poissons fraîchement pêchés. Sommes-nous insuffisamment vigilants ? Trop confiants ? Je ne le crois pas ! Je reste fidèle à ma maxime. Vert à l'extérieur, rouge à l'intérieur : même si je me promène en ayant l'air décontracté, je reste aux aguets, c'est dans ma nature. Ce n'est pas de la paranoïa, juste de la concentration. Tout le monde espère la chute de Kadhafi. Je dirais même qu'elle est imminente. Et c'est précisément ce que les services secrets américains craignent : voir émerger de ce chaos des leaders islamiques radicaux.

Pierre a déjà imaginé trois scénarios possibles. Soit Kadhafi reste. Soit il meurt. Soit il prend une retraite honorable pour laisser les rênes à son fils Saïf. Quel que soit le dénouement, le problème à traiter reste le même pour nous. Il existe tellement de groupes différents qui veulent s'emparer du pouvoir et prendre le leadership que la Libye risque de devenir un tremplin pour islamistes et une porte d'entrée pour migrants.

Pierre a déjà fait remonter cette information dans la note d'ambiance remise à l'Élysée. Les réseaux de son associé Bob, aidés depuis des années par les tribus touarègues de cette vaste région qui ont toujours refusé d'être inféodées aux pouvoirs centraux de leurs États respectifs et encore plus aux islamistes, savent que quatre hommes sur dix qui composent le CNT sont des fondamentalistes. Quatre autres sont d'anciens membres des officines de Kadhafi ou des bandits de grand chemin, des contrebandiers, la mafia locale. Seulement deux sur dix sont de véritables démocrates, laïcs et sincères… Malheureusement manipulés et mis sur le devant de la scène pour passer sur les chaînes d'info occidentales. Cette donnée est visiblement évidente pour les Américains à cette époque, mais pas pour les Européens.

1. Contraction de DGSE.

2. Dans le film, qui se déroule en 1942, cinq soldats français fuient avec un véhicule allemand en plein désert. Un seul en réchappera.

3. *Safe house* ou maison sûre, est un refuge, un endroit où se cacher ou se replier selon les besoins.

CHAPITRE 5

Guet-apens

2 mai 2011.

Nous regardons France 24 sur notre téléviseur. L'image est de qualité, l'antenne qui est sur le toit offre une bonne réception satellite. Nous sommes ravis d'avoir accès à des informations en français. Barack Obama apparaît à l'écran et annonce la mort de Ben Laden. Nous sommes tout sourire. Nous saluons le travail des forces spéciales américaines, qui ont enfin eu ce terroriste responsable de nombreux attentats. Pour nous c'est l'occasion de faire la fête. Si nous avions eu du champagne, nous aurions volontiers sabré quelques bouteilles. Mais pour Hicham, qui est parmi nous avec un de ses amis, cette mort signifie la perte d'un héros transnational. Un guide, presque un ami… Lui ne rigole pas du tout et nous regarde de travers. Son ami ne parle pas un mot de français, mais Hicham n'hésite pas à nous dire ce qu'il a sur le cœur.

— Ce n'est pas lui le terroriste, c'est Obama et Netanyahou, c'est eux qu'on devrait tuer.

Je renchéris :

— Moi j'espère qu'on continuera à tuer tous les terroristes qui assassinent au nom de l'islam.

Hicham, qui était de toute façon sur le départ, quitte la maison en maugréant.

*

11 mai 2011.

Nous dînons dans notre pizzeria préférée de Benghazi, avec Fred, Georges, Éric et Pierre Marziali, que je suis allé chercher en voiture à la frontière quelques heures plus tôt. L'atmosphère est à la fois pesante et détendue. Nous entendons de temps à autre les échos du conflit libyen loin de la ville, par le biais de tirs sporadiques d'armes automatiques de petits calibres. Pourquoi aurions-nous été inquiets ? Pierre rentrait tout juste d'un voyage aux États-Unis au cours duquel l'ambiance avait été quasi amicale, voire familiale. Ses clients ne lui trouvaient que des qualités. Nous avions rendez-vous le lendemain avec le CNT de manière officielle pour finaliser ce qui devait être, pour Pierre, la concrétisation d'une mission réussie et un beau contrat à la clé. Nous avions atteint les objectifs du contrat passé avec le client, à savoir infiltrer l'entourage de Kadhafi et du CNT pour les espionner l'un et l'autre. En plus, grâce au travail de notre commercial, la Secopex allait également signer un contrat de formation rémunérée avec le CNT.

Ce moment était en fait une agréable soirée entre amis au bord de la mer au cours de laquelle chacun se réjouissait des perspectives d'avenir. Seuls Pierre et moi savions de quoi il retournait.

Vers 23 h 15 nous sommes sortis du restaurant et je suis resté un peu en arrière pour téléphoner à ma compagne, Twiggy, comme je le faisais chaque jour. Je suis resté sous l'auvent du restaurant, à la lumière, parce que la liaison satellite était meilleure à cet endroit. Les autres ont commencé à marcher vers la maison. Puis j'ai appelé Bob en France pour lui dire que Pierre était bien arrivé, que nous venions de manger une bonne pizza et que tout allait bien. J'ai raccroché et je suis parti en petites foulées les rejoindre. Est-ce l'effet de mon sixième sens, la rue m'a immédiatement paru bizarre. Beaucoup de poussière qui

faisait des tourbillons, beaucoup de gens qui parlaient fort. Une ambiance que je n'aimais pas.

Nous sommes arrivés à un carrefour, quelques centaines de mètres avant notre *safe house*. Je venais de rejoindre le groupe. Tout est allé très vite. Deux monospaces Ford Galaxy et un pick-up surmonté d'une mitrailleuse bitube Vladimirov de 14,5 mm nous ont encerclés. Une vingtaine d'hommes cagoulés et armés en sont sortis et se sont mis à hurler en libyen et en anglais de nous coucher sur le sol avec les mains sur la tête. Estimant sans doute que nous n'étions pas assez rapides, ils ont agrémenté leurs propos de coups de crosse de kalachnikov dans nos reins, nos cuisses et nos épaules, jusqu'à ce que plus personne ne bouge. Nous étions plaqués le nez dans le sable qui jonchait la rue. Pierre fit un geste en direction de sa poche gauche. Était-ce pour atteindre son téléphone ? Ce geste malheureux fut son dernier. Dans le claquement sec si particulier d'un AK-47, un milicien anti-Kadhafi venait de l'exécuter à bout portant d'une balle de 7,62 mm dans le dos. En lisant la souffrance sur le visage de Pierre, à trente centimètres du mien, je me suis dit : ça y est, c'est là aussi que ma vie s'arrête…

CHAPITRE 6

Formé pour être pris en otage

J’avais mémorisé le nombre de virages. J’avais estimé les distances parcourues en fonction de notre vitesse. Je n’avais pas perdu la notion de notre azimut. Une série de coups de klaxon, un coup de volant à gauche, un freinage brutal… Du coin de l’œil, je reconnais l’endroit : une ancienne caserne de l’armée régulière du régime de Kadhafi. Une vaste étendue de bâtiments de plain-pied. Nous étions venus ici quelques jours auparavant pour un rendez-vous commercial afin de présenter la Secopex et distribuer catalogues, flyers et cartes de visite…

Dès notre arrivé à Benghazi en avril, plusieurs visites avaient en effet été organisées avec le CNT, notamment avec leur porte-parole, Abdelhafid Ghoga, qui nous avait reçus au QG du mouvement. Le seul endroit en ville où le Wi-Fi était fiable… Un endroit plein de vie où grouillaient des secrétaires, des assistantes, des universitaires, dont beaucoup de jeunes femmes vêtues à l’européenne. Tout le monde travaillait sur des ordinateurs, pendu au téléphone, traversant les bureaux avec des piles de dossiers. On sentait l’effervescence d’un QG en campagne électorale, quand tout est possible, quand votre candidat est en tête des sondages. Abdelhafid Ghoga était un homme très sympathique. Un politique modéré déjà en désaccord avec la frange plus militaire du CNT. Il prônait la laïcité, le dialogue, la liberté, la démocratie… Mais les jeunes cadres du CNT, avec lesquels j’ai aussi eu des conversations, souvent des universitaires éduqués qui manifestaient une certaine curiosité intellectuelle, avaient quant à

eux une tout autre vision de leur avenir politique. Dans leurs conversations, ils remerciaient souvent la France de les aider à faire tomber Kadhafi, de leur fournir de l'aide logistique et de l'armement, mais ils trouvaient inadmissible la manière dont on traitait les musulmans en France. À leurs yeux, il était inconcevable qu'on empêche les femmes de se voiler ou d'interdire aux musulmans de pratiquer leur religion comme ils l'entendent… Je leur ai parlé du Code civil, du Code du travail, du Code de procédure pénale, qui régissent la société française. À chaque fois, ils me renvoyaient à leur code, le seul, l'unique, celui qui régit tout, tout le temps et pour tous : le Coran. Devant eux je m'efforçais de garder le cap. Je représentais la Secopex et ne prenais pas en compte leurs considérations politiques, mais je sentais bien que le vent était en train de tourner.

*

Une fois la grille franchie, des cris de joie et de victoire des combattants de garde saluent notre arrivée à l'intérieur de l'enceinte. On nous sort des Ford Galaxy et nous sommes conduits à travers un dédale de couloirs, puis nous sommes plaqués au mur. Derrière nous, ça parle, ça s'invective. Cela dure une bonne demi-heure. Si seulement je pouvais me libérer de mes liens et vous montrer ce dont je suis capable, la rage aux poings… Cela me rappelle une bagarre dans la cour de mon école. J'étais en sixième, je devais avoir douze ans, et un élève de quatrième plus grand que moi m'avait cherché querelle alors que je sortais de la cantine en finissant ma pomme. Sans doute ma tête ne lui revenait pas. Je ne voulais pas me battre, mais j'avais déjà un solide passé de sportif derrière moi. Je faisais du vélo en compétition, de la natation, de la voile, du footing, de la boxe. Après les insultes et les invectives, il avait fini par poser sa main sur mon épaule pour me contraindre à je ne sais quoi et montrer à toute la cour qui était le chef. Comme je ne savais pas quoi faire de mon trognon de pomme, je le lui enfonçai dans la bouche. Après un rapide balayage de son genou gauche, ma droite fit le reste. C'était fini. À terre, il ne se releva que péniblement. Il était la risée des camarades. Peu de temps après, je sentis la main du surveillant général me saisir par le col…

*

Une autre main, celle de ce jeune rebelle qui, j'imagine, représentait l'autorité, me prend par le cou sans prévenir, et me jette vers les deux gardes. Je m'attendais à descendre dans un sous-sol, à me retrouver dans une cave, mais nous traversons la cour et entrons dans une annexe à l'autre bout de la caserne. Du peu que j'en vois, j'imagine qu'il doit s'agir d'anciens dortoirs ou de chambres de gradés. Nous entrons dans un corridor après une porte battante. La lumière se fait rare. Les fenêtres ont été obstruées pour opacifier l'endroit. Une odeur de sueur mêlée d'urine, d'excréments et de vomi empeste le couloir glissant. Je sens aussi l'odeur ferrugineuse du sang. Des cris me parviennent à peine voilés. Une des pièces doit servir de salle de torture. Je tourne imperceptiblement la tête pour mieux entendre, pour évaluer d'où vient le son. Mes gardes prennent ce mouvement pour un moment de panique et s'en amusent. Peut-être n'ont-ils pas tort ? On m'arrête devant une porte métallique sur laquelle les grandes clés jouent une partition dissonante, accompagnée du grincement macabre des charnières sur des gonds rouillés. On m'enlève mon chèche et une lame sectionne net le Serflex qui commençait à me bloquer la circulation. Un ultime coup de pied m'invite à entrer dans une pièce, dans laquelle je ne distingue tout d'abord rien, si ce n'est que j'y devine la présence d'une personne. Plusieurs même. Ça bouge, ça renifle. Lentement, mes yeux s'habituent à mon nouvel environnement. Mes mains sont froides. Je les ouvre et les referme rapidement pendant une bonne minute pour faire circuler le sang et les réchauffer. Je fais quelques mouvements avec mes bras. Je monte et descends plusieurs fois sur mes jambes, j'agite ma tête… Le petit check-up rapide que je viens de faire confirme mon diagnostic. Jusqu'ici rien de grave. Même les ecchymoses dus aux coups de crosse sont superficielles. À quoi attribuer ce traitement de faveur ? Peut-être n'ont-ils pas eu encore le temps de s'occuper de moi. Quelle heure est-il ? Une heure après minuit, à vue de nez. Une voix me parle en arabe. Je ne comprends pas, je le dis en français et en anglais. En anglais une autre voix me répond, d'un ton très étonné.

— Tu es français ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Je ne sais pas à qui j'ai à faire. Je ne vais pas tomber dans le piège du codétenu à qui on se confie dans les premières heures de détention, complètement désemparé. Cela reviendrait à signer mon arrêt de mort. C'est un grand classique de la formation que nous avions reçue. Nous connaissions tous des histoires sur le stagiaire qui se fait avoir. Rappelez-vous le début du film d'Éric Rochant, *Les Patriotes*. Le héros est envoyé devant la demeure d'un dignitaire à Tel-Aviv pour mettre sa voiture en panne et son binôme se fait piéger par un simple contrôle de police en avouant qu'il agit sur ordre du Mossad au sein duquel il fait un stage.

Une anecdote à ce sujet circule à Cercottes[1], sans que l'on sache si quelqu'un l'a vraiment vécue : un stagiaire est envoyé en train à l'autre bout de la France pour lui laisser le temps d'entrer en contact avec un homme qui doit se rendre à Lyon. Mais peu après son départ de la gare à Paris, une jolie femme le drague au bar du TGV. Elle se fait passer pour une commerciale qui part à Marseille pour le travail et lui avoue son côté libertin. Elle a loué une chambre dans un palace et le lit est bien trop grand pour elle…

— Et toi tu fais quoi dans la vie ?

— Je suis au service de la France, je travaille pour la DGSE, mais chut !

Patatras, le piège se referme sur le stagiaire, dont l'égo vient de mettre un terme à sa carrière.

Cela me rappelle ma première démarche administrative, quand il a fallu que j'aille ouvrir un compte dans une banque. J'avais 34 ans, une nouvelle identité sous légende, donc sans passé bancaire. Je suis arrivé devant une femme charmante et je me suis dit que j'allais en profiter. Quand elle m'a demandé pourquoi je n'avais jamais eu de compte en banque, j'ai répondu que j'avais vécu comme un gigolo depuis mes vingt ans au crochet d'une vielle baronne qui résidait dans le 15e arrondissement de Paris et prenait soin de moi comme je prenais soin d'elle… Elle venait de mourir et son fils m'avait mis à la porte. Je venais juste de trouver un job et un appartement. La banquière a rougi et baissé la tête, avalant toute mon histoire. Elle m'a ouvert un compte dans son agence sans poser de question.

1. Centre d’entraînement de la DGSE.

CHAPITRE 7

Face aux ténèbres

Face à cette voix qui m'interroge, je n'ai pas envie de parler.

— Je ne sais pas, je ne comprends pas. Il doit s'agir d'une erreur, dis-je pour clore la discussion !

J'ai soif, très soif. Je demande un peu d'eau, pas de réponse… Je tente de faire le tour du propriétaire à tâtons. La lueur d'un lointain réverbère, qui passe par l'interstice au-dessus de la plaque d'acier soudé à la fenêtre, finit par me montrer le chemin de ce qui ressemble à une alcôve. Un rideau a remplacé la porte. Sans doute un ancien point d'eau, dans cette « chambre » sans lit, sans matelas, sans table, sans chaise, sans rien… Puis mon pied bute contre le rebord de toilettes à la turque. À l'odeur, j'aurais dû reconnaitre immédiatement ce lieu d'aisance. Plus de lavabo le long du mur, rien d'autre que le trou des toilettes, tout a été arraché. Finalement mes yeux se sont acclimatés ; la fenêtre de ce « cabinet de toilette » est moins obstruée que celle de la chambre. Je trouve un robinet finissant pas un morceau de tuyau en caoutchouc, qui laisse s'écouler un minuscule filet d'eau. Impossible de voir sa couleur. Elle n'a pas d'odeur. Est-elle potable ? Dans le doute, je demande.

— Ne bois pas ça ! me hurle l'un de mes codétenus.

Puis l'un d'eux me tend un fond de bouteille en plastique. J'avale deux gorgées d'une eau tiède. C'est mieux que rien. Je dis merci en arabe. L'un des rares mots que je connaisse dans cette langue. « Choukran. »

La pièce ne fait pas plus de 15 mètres carrés. Je m'assois en tailleur, adossé dans un angle sur ce qui semble être du carton. Je pense à ma compagne. Durant ces heures sombres, je m'inquiète davantage pour elle que pour moi. À chaque fois que j'imagine que mes geôliers vont me tuer, je m'accroche à une idée : si je m'en sors vivant, j'épouse Twiggy. M'imaginer lui demander sa main permet à mon esprit de s'évader quelques instants. Mais la réalité reprend vite ses droits.

La nuit va être longue… Ou pas. Je ne sais pas ce que je redoute le plus. Peut-être vont-ils nous exécuter à l'aube, comme dans les films, juste après la prière. Contre un mur. Entreverrai-je le soleil pour la dernière fois, s'il est assez haut ? Et s'ils voulaient d'abord m'interroger ? Ils devront me garder en vie deux ou trois jours avant de mettre en scène mon exécution sur les réseaux sociaux. Deux ou trois jours… Cela laissera peut-être le temps à la diplomatie française de nous retrouver. Tout le monde sait que nous sommes là. Surtout Vladimir et Marc, qui nous ont quittés au dernier moment. Pourquoi d'ailleurs ?

Et puis je repense à Denis Allex, agent du Service Action enlevé en Somalie environ 22 mois plus tôt et qui doit pourrir je ne sais où dans une geôle peut-être similaire à celle-ci. Notre captivité va-t-elle durer aussi longtemps ? Combien parmi nous pourront la supporter ? Fred et moi sommes formés pour ça, mais Éric et Georges sont des civils. Je n'ai jamais rencontré Denis, mais sa légende parle pour lui. Entre agents on se racontait ses exploits et ses opérations clandestines les plus périlleuses, grâce à des recoupements et des déductions puisque les informations sur ce genre d'opérations sont cloisonnées. Le besoin de savoir, toujours…

Je me souviens d'avoir eu un ancien collègue au téléphone le 15 juillet 2009. Tout le monde au CPIS[1] voulait en découdre et aller en Somalie pour libérer Denis sans attendre. Mais une opération ne s'improvise pas. Il faut souvent des mois de préparation pour sérieusement l'envisager. La carrière militaire de Denis était exemplaire, nous connaissions tous son mental à toute épreuve qui lui avait permis d'obtenir le brevet de nageur de combat au centre parachutiste d'entraînement aux opérations maritimes (CPEOM). Quand on sait que c'est une des formations militaires les plus dures au monde, on ne peut avoir que respect et admiration. Par la suite, il avait servi une vingtaine d'années dans les forces

spéciales du Service Action au centre parachutiste d'instruction spécialisée (CPIS) jusqu'à obtenir le grade d'adjudant. En 2005, il fut décoré de la Médaille militaire, puis en novembre 2009, quatre mois après son enlèvement, il fut élevé au rang de chevalier de l'ordre national du Mérite.

Denis était en Somalie avec l'officier Marc Aubrière. Ils se faisaient passer pour des reporters. Ils venaient de s'installer une nuit à l'hôtel Sahafi de Mogadiscio, avant de rejoindre une zone sûre le lendemain, quand une dizaine d'hommes armés avaient surgi dans l'établissement et les avaient capturés dans leur chambre. Si Marc Aubrière s'échappa une quarantaine de jours plus tard des griffes d'Hizbul Islam, Denis, retenu par les miliciens du Harakat al-Chabab al-Moudjahidin – appelés les shebabs –, n'a pas eu cette chance. Les Shebabs sont des terroristes somaliens d'idéologie salafiste djihadiste, considérés comme les plus durs de l'Union des tribunaux islamiques. Ils ont pour objectif l'instauration de la charia. Ce qui ne présage jamais rien de bon…

1. Le centre parachutiste d’instruction spécialisé est un centre d’entraînement de la DGSE basé à Perpignan.

CHAPITRE 8

Devenir un espion

Depuis ma cellule, je remarque un arbre juste devant la fenêtre dont je ne reconnais pas l'essence. Je dois garder en mémoire tout ce que je pourrai observer. Il n'est pas question que je croupisse dans ce trou à rats. Je me souviens que le premier devoir d'un prisonnier est de s'évader ! Mais aurais-je le temps de monter un plan d'évasion ? En principe, il faut des mois pour faire le tour de toutes les options et préparer un plan qui tienne la route. Pas la peine d'en monter un si c'est pour se faire prendre, ou pire se faire tuer. En plus, si je dois m'enfuir et traverser le pays pour trouver des appuis, il me faut de l'argent. Pas de cavale sans moyens financiers. Il faudra que je repasse par la maison pour y prendre les 60 000 dollars que j'y ai cachés. Y sont-ils seulement encore ? S'ils fouillent les maisons aussi soigneusement que les gens, ma cachette est déjà éventée.

Combien d'hommes ai-je vus en arrivant ? 30 ? 40 ? Visiblement ils ne sont pas tous là en même temps. Quand ils partent en patrouille, ils sont moins nombreux. Ils étaient environ 20 hier soir pour nous tendre une embuscade. Cela veut-il dire qu'ils sont seulement une dizaine d'hommes à rester sur place ? Moins ceux qui dorment. J'en ai vu deux devant le portail et deux autres à l'intérieur. Si trois d'entre eux montent la garde et font des rondes la nuit…

Il faut que je retienne tout ce que je verrai et que je reste déterminé. Après tout, savoir neutraliser une sentinelle fait partie des enseignements que j'ai reçus lors de ma formation au Service Action… Mais avant d'en arriver là, je vais

m’efforcer de mentir. Je vais jouer avec eux et surtout les mettre face à leurs propres contradictions. Je vais leur donner du fil à retordre en me souvenant de ce que j’ai appris au SA.

Des mois avant mon entrée à Cercottes, j’avais dévoré beaucoup de livres sur tous les sujets pour améliorer ma culture générale. Je mettais un point d’honneur à être bon, à me cultiver encore. Étendre ma curiosité à des sujets très différents. Je ne voulais pas que les instructeurs puissent penser que mon entrée au service était le fruit du hasard ou un coup de chance. Donc j’étais un peu nerveux, je n’arrêtais pas de me demander si j’allais être à la hauteur. D’autant que les premières semaines allaient surtout être rythmées par des tests d’aptitude intellectuelle. Sur le plan physique, je n’avais aucun doute sur ma capacité à réussir.

Lundi 4 août 1997, je gare ma voiture sur le parking visiteur de Cercottes dans le Loiret. J’ai reçu quelques mois auparavant mon ordre de mutation venant confirmer que j’étais pris pour commencer le cycle long qui matérialise le métier d’agent au Service Action. Un agent en civil nous attendait pour nous orienter. Il s’agissait en fait d’un ancien chuteur opérationnel du 17e RGP qui allait devenir notre instructeur transmissions, chiffrement, codage et morse.

Une fois tous arrivés, nous avons repris nos voitures à sa demande et longé le camp jusqu’à des cubes en préfabriqué devant lesquels nous avons arrêté nos véhicules. C’était spartiate, mais le service avait quand même prévu une chambre pour les filles et des chambres par deux pour les garçons.

Nous sommes entrés dans le cube aménagé en salle de cours, puis, après que les dix nouveaux venus se sont présentés par leur grade, personne ne disait plus rien. C’était une sorte de round d’observation. Nous étions impatients de connaître les *réjouissances*. Un de nos instructeurs nous a alors dévoilé le programme :

— Voici les grandes lignes de votre formation pour les neufs prochains mois. Vous aurez quelques jours de repos à Noël, pour le reste vous n’aurez même pas le temps de penser aux vacances. Après deux semaines d’intégration ici au camp Est[1], vous partirez quatre semaines pour le stage guérilla. Un tronc commun avec les agents des autres centres. Puis quatre autres semaines pour le

stage opérations aériennes clandestines, deux semaines pour apprendre les bases de la prise de vue photo et vidéo, et des cours d'informatique. Suivront deux semaines en stage effraction : ouvrir une valise, une mallette, une chambre d'hôtel, reconnaître les modèles de serrures… Tout ça n'aura plus de secret pour vous. Viendront ensuite deux semaines de cours intensifs de karaté, tir et conduite. Bien sûr, du tir et des sports de combat, vous en ferez pendant les neuf mois de la formation. Vous pourrez même vous y entraîner à loisir, ainsi qu'au morse ou à l'anglais. Nous enchaînerons avec trois semaines sur les techniques clandestines en zone urbaine. Filature, rendez-vous sécurisés, boîte aux lettres mortes, quadrillage d'une ville, rapports à votre officier traitant, vos séjours dans un hôtel… et une première synthèse d'une semaine viendra sanctionner tout ce que vous aurez appris à mi-parcours. Ensuite retour ici à Cercottes pour entrer dans le détail du métier d'agent en zone action. Conduite offensive, filature grandeur nature en équipe, mise en place d'une surveillance de plusieurs jours, enregistrement… Tout ce que vous aurez appris devra être restitué. Mais surtout, vous devrez apprendre à mentir avec de plus en plus d'aisance et de naturel. Vous en profiterez pour choisir votre identité fictive et peaufiner la légende qui va avec. Où est-ce que vous êtes né ? Quel est votre métier ? Vous ouvrirez un compte en banque à ce nom. Louerez un appartement à Paris, payerez vos factures d'eau, de gaz et d'électricité. Votre concierge ne devra avoir aucun doute sur tout ce que vous lui direz… Pour finir, vous serez évalué par des agents aguerris pour la synthèse finale. Et normalement, fin avril, chacun d'entre vous rejoindra son groupe d'affectation. Comme vous n'avez pas de questions, dit-il avant de tourner les talons, je vous laisse faire connaissance avec vos instructeurs.

Ces derniers se sont présentés chacun à leur tour. Notamment Éric, un grand brun aux cheveux longs qui allait être notre chef de stage. À l'époque, son bureau ressemblait à une régie TV avec plusieurs écrans allumés sur les informations du monde entier. Pour couronner le tout, il apprenait le russe.

Même si je connaissais un peu la boutique grâce aux nombreuses conversations que j'avais eues avec ma femme de l'époque qui travaillait à Cercottes, il y a toujours un monde entre la théorie et la pratique.

Pendant deux jours, personne ne la ramenait. On attendait de passer aux actes. De commencer à se confronter aux cours grandeur réelle. Et puis, le 31 août 1997, nous apprenions la mort de Lady Di.

Il a fallu que l'un de nous lâche :

— C'est un coup du MI6…

Même si cela n'avait rien de drôle, cette phrase avait détendu l'atmosphère.

C'est à ce moment-là que nous avons réellement commencé à faire connaissance. Nous ne nous sommes jamais regardés comme des concurrents parce que nous savions que l'écrémage avait déjà été fait et que nous étions là pour aller ensemble jusqu'au bout de la formation qui allait durer un an.

Très vite Maverick allait devenir mon pote. Il était comme moi sergent-chef, moniteur para, instructeur commando, issu du 13e RDP. J'ai évoqué la mort de mon camarade et beau-frère Gérard ; Maverick m'a dit plus tard qu'il était sur place pendant les événements, il travaillait au 2e bureau à Bangui. Il avait des photos de la voiture qui s'était fait mitrailler et dans laquelle Gérard et son capitaine étaient morts. J'en parlerai plus tard au cours de ce récit. « Bien sûr cela ne les ramènerait pas, m'avait-il dit, mais une vraie enquête de terrain avait été diligentée après coup. » Le soir même, une section était allée sur place pour tenter d'arrêter les responsables de l'attaque. Ils ne s'étaient pas laisser faire. Peu d'entre eux avaient finalement pu être arrêtés sains et sauf.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons été présentés au chef de corps, Patrick, un Saint-Cyrien plutôt sympa avec ses agents, ni ambitieux ni carriériste. Il ne vivait que pour l'aventure. Patrick n'hésitait pas à venir rigoler avec nous quand on organisait des pots. Il a été longtemps *security manager* d'un gros groupe français après le CPES[2]. Le hasard nous a permis de nous retrouver dans les embouteillages du périphérique quelques années plus tard. Chacun dans notre véhicule, en abaissant nos vitres, nous avions pu échanger sur nos vies pendant quelques instants.

*

Une fois, Éric, le chef de stage, me convoque dans son bureau. Je me demandais bien ce que j'avais pu faire. Nous avons discuté de tout et de rien

pendant un bon moment. Il m'a posé des questions sur l'actualité internationale pour voir si je me tenais informé. Puis il m'a invité à le suivre dans une autre salle.

Il m'a demandé de lui décrire tout ce que j'avais vu dans son bureau. Cela faisait partie des tests de mémoire que nous subissions sans cesse. Ces tests avaient un but bien précis : nous rendre capables de restituer un environnement en toute objectivité. Sans travestir la vérité, ni l'enjoliver. Être factuel. Ni émotion, ni interprétation. Cette restitution peut être une question de vie ou de mort pour un agent. D'ailleurs c'était devenu un jeu avec la mère de ma femme de l'époque. Quand j'allais chez elle, elle s'amusait à déplacer des objets chez elle et me demandait ce qui avait changé de place. J'ai toujours eu 20/20 aux tests de mémoire. Que ce soit chez ma belle-mère ou à Cercottes !

Cette première semaine au camp Est a été basée sur l'apprentissage de la restitution factuelle de ce que nous avions vu. Puis ont suivi des tests de culture générale et de géographie. Il s'agissait par exemple de replacer le plus rapidement possible les noms des pays africains sur une carte muette. Enfin sont venus les fameux tests physiques que j'attendais, notamment les tests TAP des troupes aéroportées et une marche commando de 8 km avec un sac de 11 kg. Inutile de dire que j'étais bien plus à l'aise dans ces exercices qu'à ceux de géographie. La solidarité dont nous avons fait preuve les uns envers les autres est peut-être ce qui comptait le plus. Ce ciment est tellement solide que le groupe de dix qui s'est constitué alors est encore aujourd'hui en contact. Même si, il faut bien se l'avouer, petites moqueries et bons mots volaient aussi vite que les cartouches que nous brûlions aux séances de tir.

Un samedi, on nous a demandé de traverser le camp en voiture et de rejoindre les nouveaux bâtiments. Grand luxe, on prenait nos quartiers dans des chambres individuelles, avec un coin bureau et un cabinet de toilette. Nous étions admis dans le saint des saints, l'armée clandestine, l'armée des ombres. Le Graal ! J'avais enfin atteint le but que je m'étais fixé depuis mon entrée dans l'armée. Ma volonté avait payé.

Un de mes souvenirs les plus marquants, qui avait déjà testé ma détermination, reste l'exercice final du stage moniteur commando à Mont-Louis.

Une sorte de « coxage », maison destinée à simuler au plus près du réel ce qui pourrait arriver si on était capturé par l'ennemi. Notre sous-officier, Franck, très grand avec de longs bras et de longues jambes, nous avait fait attendre toute la nuit debout dans les douves de la forteresse, avec les mains attachées.

La citadelle de Mont-Louis, dessinée par Vauban au XVII^e^ siècle pour défendre le passage vers le Roussillon, n'est pas l'endroit où on pourrait spontanément avoir envie de camper. Ceinte d'épais remparts de pierres de douze mètres de haut, elle est édifiée au pied d'une montagne pyrénéenne recouverte de névés persistants ; le vent s'engouffre dans les moindres interstices de la muraille. Nous étions entassés à plusieurs les pieds dans la boue, trempés jusqu'aux os, en ce début de printemps où les températures étaient encore bien fraîches. Au petit matin, nous pensions que nous allions subir la synthèse du combat corps à corps que nous avions appris pendant le stage.

Franck arrive :

— Martinet avec moi ! lance-t-il.

Je me suis dit : « C'est moi le premier, j'en aurais fini plus vite. » Après un échauffement qui a duré de 15 à 20 minutes, comprenant des pompes, des rampés dans la boue, des montées et descente d'escaliers en courant, il me dit de retourner avec les autres. Je ne comprenais pas pourquoi, mais je me suis dit que cela faisait partie de l'exercice. Une dizaine de mes collègues passe et il revient me chercher. Rebelote : il m'époumone littéralement et me dit de rejoindre les autres. À nouveau, une dizaine de personnes est appelée puis il me demande encore de faire des exercices. Trois fois comme ça. Finalement, j'étais le dernier à rester encore dans les douves quand il se décida à m'expliquer enfin pourquoi j'avais eu droit à un traitement de faveur. Il avait un petit compte à régler avec moi. *En toute camaraderie…*

Cela remontait à plusieurs semaines en arrière, après un exercice d'escalade. Un exercice plus pédagogique et technique que difficile, mais après lequel il nous avait fallu rentrer à pied. Nous étions à six ou sept kilomètres de nos quartiers. Franck avait donné les consignes et allait profiter d'un camion pour le retour. J'avais suggéré à trois copains de profiter de ce « taxi » pour rentrer plus vite et éviter les kilomètres superflus. Nous voici donc planqués dans le talweg[3],

avant de nous élancer au passage du camion qui roule doucement dans une côte. Sauf qu'au moment où je monte, Franck jette un œil dans le rétroviseur et me voit escalader la ridelle. Je le vois aussi, mais j'espère que je me suis trompé et qu'il ne m'a pas vraiment vu. Le camion se dirige bien vers notre base et nous sautons un kilomètre avant d'arriver, profitant d'une côte qui le ralentit. Comme nous dormions très peu, et jamais dans notre lit mais plutôt en pleine nature, on a pu profiter un peu du moelleux d'un matelas en arrivant plus tôt que prévu. Je ne le savais pas encore mais j'allais le payer très cher. J'avais presque oublié cette petite escapade, mais visiblement pas Franck.

— Maintenant que tu sais pourquoi tu es le dernier à passer, on va s'amuser un peu, me lança-t-il.

Et le calvaire a commencé. Je suis arrivé au pas de course vers les plastrons[4] qui m'attendaient et avec lesquels je devais simuler un combat. J'en croise plusieurs et je me prends une vraie correction. Ils ne retiennent pas leurs coups. Puis je dois à nouveau ramper dans les douves nauséabondes et boueuses de la citadelle, passer les obstacles du parcours du combattant, enchaîner les épreuves au corps à corps, etc. Je suis à la peine physiquement, mais incroyablement motivé.

Enfin, il m'intime l'ordre de me diriger vers les dortoirs, en rampant… Il me fait monter les escaliers jusqu'à la porte de ma chambre, allongé au sol. Je laisse de la boue et de la vase puante dans mon sillage, j'imagine déjà la corvée quand il va falloir que je nettoie derrière moi. J'arrive enfin jusqu'à la porte de ma chambre sous les rires de mes deux pensionnaires de chambrée, deux paras du 17e RGP.

Franck me tape dans la main, je suis allongé sur le dos. Il me faudra plusieurs minutes pour reprendre mon souffle. Il savait que je ne lâcherais jamais. Il m'a poussé dans mes retranchements mais j'ai tenu bon. Il m'a donné une leçon que je n'ai jamais oubliée. J'obtiendrai la meilleure note de l'épreuve. Je n'ai pas pris la peine de laver mon treillis. Il est allé tout droit à la poubelle.

Quelque temps après, Franck est entré à l'École militaire interarmes pour devenir officier. Il a ensuite commandé une section d'instruction de la Légion étrangère, à Castelnaudary. Ils n'ont pas dû rigoler tous les jours avec lui.

1. La partie est de Cercottes abrite les nouveaux venus et les bâtiments dédiés à la formation.

2. Le centre parachutiste d'entraînement spécialisé (CPES), stationné à Cercottes dans le Loiret, instruit les agents destinés à opérer dans les pays en paix. Alliés ou ennemis.
Le centre parachutiste d'instruction spécialisée (CPIS), stationné à Perpignan dans les Pyrénées-Orientales, forme les agents destinés à opérer en zones de conflits/guerres/crises.
Le centre parachutiste d'entraînement aux opérations maritimes (CPEOM), basé à Quélern dans le Finistère, enseigne les techniques sous-marines aux nageurs de combat.
Le centre d'instruction des réservistes parachutistes (CIRP) est l'état-major qui commande ces trois unités.

3. Le point le plus bas d'une vallée.

4. Personnes faisant office d'ennemi dans un exercice de combat.

CHAPITRE 9

M’évader

Chaque hypothèse, chaque piste pour m’évader me ramenaient vers la plaque de ce cabinet de toilette qui n’était pas bien fixée à la fenêtre. Mais je ne savais pas ce qu’il y avait derrière. Qu’est-ce que j’allais trouver si je passais par là ? La seule chose visible à travers le faible espace offert au regard entre la plaque et la fenêtre était un eucalyptus, que je devinais derrière à deux ou trois mètres. Imaginons que j’arrive à repasser à la villa pour récupérer l’argent, où pourrais-je trouver un moyen de transport pour fuir rapidement la ville ? Voler une voiture ? Une moto ? Grimper incognito dans un bus ? Nager le long de la côte au milieu des requins de la Méditerranée ? Comment me procurer de la nourriture discrètement ? Il était évident que mon signalement serait diffusé rapidement. Le garde qui venait nous apporter les sandwichs au thon n’était pas armé. Quoi de plus facile que de le maîtriser ? Mais ensuite, comment sortir de la caserne ? Dans l’hypothèse où je réussirais, qu’adviendrait-il de Fred, Éric et Georges ? Les laisser derrière moi, n’était-ce pas la pire des lâchetés et les condamner à une mort certaine ?

Finalement, s’ils nous gardaient longtemps, peut-être aurions-nous l’occasion de repérer les lieux ensemble et de coordonner une évasion ? Il fallait donc que je sois patient, en espérant que nos conditions de captivité s’améliorent. Il était important que je me tienne prêt à saisir la moindre opportunité. Je me devais donc de maintenir ma forme physique. Je faisais chaque jour plusieurs heures de musculation : pompes, abdos, squats. J’ai même

enrôlé l'un de mes codétenus comme *sparring-partner* pour travailler mon close-combat. Je l'avais choisi parce qu'il était dans les forces de maintien de l'ordre de Kadhafi avant la rébellion. Un peu comme les unités de CRS chez nous. J'avoue qu'il a pris quelques coups avant de renoncer à me donner la réplique. S'il lit un jour ces lignes, je lui présente mes excuses. Me tenir au mieux de mes capacités physiques et intellectuelles était pour moi primordial. Je me devais de rester prêt à toutes éventualités. Exactement comme pendant ma formation.

Je me souviens qu'après quelques semaines à Cercottes, nous étions toujours en régime internat avec interdiction de sortir de la base et de communiquer avec l'extérieur. Si les téléphones étaient tolérés, nous devions impérativement les éteindre pendant les exercices.

Un dimanche matin, sans que nous en ayons été avisés, un rassemblement sur la place du rapport est organisé. Chose étonnante, tous les stagiaires sont là, sans exception. Les commandos du CPIS de Perpignan, les nageurs de Quélern, sans oublier les nageurs brevetés, ceux qui ressemblent à des surfeurs, bronzés, cheveux longs, allures décontractées, lunettes de soleil…

Le directeur de stage nous annonce le programme. Lundi : stage guérilla, ce qui implique un départ pour Perpignan et une introduction en zone de guérilla par un saut en parachute. Nous devons passer au magasin de vêtements clandestins de Cercottes pour recevoir notre trousseau, c'est-à-dire chaussures, duvet, vêtements civils, le tout évidemment sans marques… On nous attribue des numéros. Je m'appelle N° 10. Une façon d'être encore moins celui que j'étais avant.

Nous faisons connaissance avec l'agent « Billy Born to flight ». Un homme remarquable, qui était champion du monde de parachutisme et qui savait piloter pratiquement tout ce qui pouvait voler. Comme la plupart des agents présents à Cercottes, Billy était un homme ordinaire faisant des choses extraordinaires. Le point commun à toutes ces femmes et à tous ces hommes, c'est qu'ils avaient la passion de leur métier chevillé au corps. À leur contact, je prenais d'ailleurs de plus en plus conscience de mon propre engagement. Parmi eux, je me dois de citer notre moniteur de tir, Edgard, dit Jumbo à cause de la taille de ses oreilles. Il connaissait les armes du monde entier et était incollable sur la

balistique, les munitions, le montage et le démontage. Quand nous étions en séance de tir, il venait tout près de nous et vidait le chargeur de son Colt 45 pour nous déstabiliser.

Le soir même nous avons pris place dans un car qui nous a déposés sur la base d'Orléans-Bricy où nous attendait un avion Transall, tranche arrière baissée, dans lequel il restait 28 sièges pour nous assoir. Pour les anciens paras présents, c'était surréaliste : nous étions en jeans, sweat-shirt, chaussures de trek de la marque Meindl, casquette à l'envers pour certains. Pour Maverick et moi c'était une formalité. Mais parmi les stagiaires qui n'avaient que le brevet para, soit six sauts dont un de nuit, beaucoup commençaient à psychoter en comprenant que l'avion ne se poserait pas pour nous faire descendre et que nous allions devoir sauter dans le noir en mode automatique, au-dessus d'une région que personne ne connaissait. Coup de chance, la zone de saut, je la connaissais comme ma poche. Il s'agissait de Saint-Laurent-de-la-Salanque.

Je me souviens que l'un des stagiaires, Aziz, était particulièrement inquiet. Pour se rassurer, il avait besoin que je lui explique les différentes étapes du saut, ce que je fis avec beaucoup de pédagogie.

Une petite parenthèse sur Aziz : nous l'appelions comme ça parce qu'il était originaire de Pondichéry ; il ressemblait à un taliban dès qu'il se laissait pousser la barbe. Un homme vraiment génial qui parlait plusieurs langues, à la fois bon en informatique, et bon en sport. C'était celui d'entre nous qui se prenait le moins au sérieux et aussi celui qui était le plus fait pour ce métier. Il quittera quelque temps après cependant le Service Action pour être transféré à la centrale de la DGSE boulevard Mortier à Paris, ce qui était à mon sens une erreur d'aiguillage.

Après quelques heures de vol, nous voilà la main en l'air tenant nos mousquetons. Lumière verte, on avance collés-serrés et hop ! Tension dans les épaules, ma corolle est bien ouverte, j'atterris comme à la parade et j'entends Aziz, au sol, gémir de douleur. Je le rejoins. Il est blanc comme un linge. Il a fait une mauvaise chute sur le coccyx et souffre le martyre, mais pas question d'abandonner.

Nous rejoignons la zone de rassemblement et on nous achemine dans le plus grand silence au cul d'un semi-remorque bâché dans lequel nous devons nous entasser. Personne ne dit rien à part Aziz, qui gémit. Nous sommes conduits à la citadelle en plein centre-ville, 22 km plus loin. Nous sommes descendus du camion pour entrer dans un bâtiment dont les fenêtres étaient occultées par des journaux. Plusieurs personnes armées, cagoulées, portant des treillis étrangers, nous ont accueillis. On nous a réuni en binômes, puis ordonné de choisir un lit picot dans la pièce où nous allions tous rester. Les gardes nous ont fait faire le tour du propriétaire. Sanitaire, cuisine… Les trois filles avaient une pièce à part et des douches rien que pour elles. C'est la seule différence avec les garçons. Je dois dire que durant toute la formation, elles n'ont jamais bénéficié d'un régime de faveur dans aucun domaine. Puis « Bud » est arrivé. Patron du stage guérilla. Look à l'américaine. Costaud, baraqué. Son maître mot : *low profil* !

La guérilla n'est pourtant pas le cœur de métier des agents de Cercottes, contrairement à ceux formé à Perpignan. Nous sommes restés enfermés dans ce bâtiment pendant une semaine, sans voir le jour. Les seuls moments où nous sortions, nous devions rester allongés dans de petits véhicules urbains de livraison, les yeux bandés, parfois simplement pour nous rendre au pas de tir dans les montagnes environnantes ou dans les douves de la citadelle. Ces mesures de sécurité étaient identiques à des méthodes de transport que nous aurions à vivre lors de déplacements clandestins dans un autre pays. Afin de ne pas reconnaître le visage du partisan qui nous aiderait, ni pouvoir indiquer le chemin de sa planque, en cas d'arrestation.

C'est à l'occasion de l'une de ces séances de tir que j'ai découvert le HK MP5 à visée laser, avec réducteur de son. Une de mes armes de prédilection. À Cercottes, le budget « tir » n'était pas le même qu'en régiment. Nos instructeurs ouvraient des caisses entières de munitions. On grillait nos trois chargeurs, on tirait, puis on recommençait sans limite de temps.

Le service nous apprenait la guérilla pour deux raisons. D'abord pour savoir comment en intégrer une en cas de besoin lors d'une mission à l'étranger. Mais aussi pour que nous soyons capables d'en enseigner les bases à notre tour aux partisans auxquels nous viendrions en aide. Nous apprenions aussi à mettre en

place une « filière ». Autrement dit développer la logistique pour exfiltrer les combattants d'une guérilla, de leur propre pays ou d'un autre, en toute sécurité. Les faire circuler et les mettre à l'abri en somme.

Pour l'exemple, pendant la guerre du Kosovo à la fin des années 1990, la France, selon les intérêts qui étaient les siens à l'époque et qu'il ne m'appartient pas de juger, a exfiltré des combattants de l'UÇK[1] pour les acheminer dans un camp d'entraînement en France afin de les former à la guérilla, avant de les réintroduire dans leur pays pour qu'ils luttent contre le pouvoir en place. Tous les services de renseignement du monde font la même chose. Ainsi, les démocraties espèrent obtenir la reconnaissance de ceux qu'ils aident, une fois que ceux-ci sont au pouvoir.

Lors de ce stage, on nous a appris à confectionner une charge creuse pour percer des trous, à faire des explosifs indétectables. On nous a enseigné aussi à fabriquer des engins pour couper une voie de chemin de fer ou à élaborer une mine anti-personnel avec une assiette et des clous. Tout ça fait partie du combat clandestin.

Nous avions très vite compris comment nous servir d'un AK-47 – l'arme la plus répandue dans le monde que nous avions reçue en dotation pour le stage et que nous devions garder sur nous en permanence. Nous devions toujours avoir une cartouche en chambre. Ainsi familiarisé, même quand nous dormions, avec une arme approvisionnée, nous étions à même de réagir très vite face à un ennemi.

Ce temps passé enfermé ensemble a été révélateur des caractères de chacun. Je ne regardais jamais ma montre. J'avais fait une croix sur tout ce qui aurait pu constituer des marqueurs temporels. Mais, pour certains, se sentir enfermés était une véritable épreuve pour les nerfs. Quelques-uns de mes compagnons, parmi les plus exubérants, changeaient de caractère, devenant nerveux ou colériques. À l'inverse, d'autres, plus discrets, se révélaient en prenant des initiatives.

Puis est venu la semaine de la synthèse. Nous étions lâchés sans papiers et sans argent en pleine nature. Nous n'avions en tout et pour tout qu'une pochette plastique thermo-soudée à n'ouvrir qu'en cas de nécessité absolue. Elle contenait, entre autres choses, 1 franc pour téléphoner !

Dans le cadre de cet exercice, je devais rencontrer un « partisan » dont le rôle était joué par l'un de nos aînés. Ce partisan était toujours cagoulé. Une fois le contact établi, il devait me cacher dans une camionnette à double fond et me véhiculer du point de rendez-vous jusqu'à une *safe house* où je devais rester jusqu'au jour suivant. C'est ainsi que nous faisons pour franchir une frontière ou passer un barrage routier en relative sécurité.

Ce partisan m'apportait mon repas, mais je ne devais jamais voir son visage. Le grand luxe, pour une fois, c'est que j'avais pour dormir quelque chose qui ressemblait à un lit…

Puis, la nuit venue, il me confia une mission en me déposant en pleine nature : installer une charge explosive sur une centrale électrique. Je devais retrouver d'autres agents car cette mission nécessitait que nous soyons plusieurs. En fait de centrale, il s'agissait plutôt d'un relai d'électricité comme on en croise parfois dans la campagne française. Une centaine de mètres carrés entourés d'une clôture non sécurisée ou quelques structures en acier supportant de gros câbles qui alimentent divers villages alentour. Pas de gardien, pas de danger apparent. Mais souvent flanqué le long d'une route sur laquelle circulent des voitures. Une fois la tâche accomplie, chacun devait repartir de son côté vers un point d'exfiltration.

Quelque temps après, dans un train, alors que nous rentrions à notre base après la fin d'un exercice, et alors que je n'avais rien avalé depuis 36 heures, je me suis fait passer pour un homme dans le besoin. Tôt le matin, j'ai abordé une dame, qui mangeait des petits gâteaux.

— Excusez-moi madame, mais ils sont bons vos gâteaux ?

— Oui pourquoi ?

— Et bien cela fait trois jours que je n'ai rien mangé et je vous regarde les déguster et je meurs d'envie d'en avaler un !

Elle m'a donné la boîte, que j'ai finie avec délectation.

Dans ce train, que tous les stagiaires avaient pris, d'autres m'ont vu quémander ces gâteaux. Je voyais bien que certains salivaient, et jalousaient mon bagout. Au cours de cette même journée, je me revoie aussi faire la manche dans

la gare de Toulouse pour trouver quelques francs afin d'acheter un café et un sandwich.

Deux jours plus tard j'avais un rendez-vous avec un partisan à la gare de Lunel vers 23 h. C'était au mois de septembre et il faisait une chaleur insupportable. Il m'a donné une grande enveloppe avec mes instructions. La première était de me rendre au rendez-vous suivant à pied, 35 km plus loin. Et d'y être pour 6 h du matin. Autrement-dit, je n'avais pas de temps à perdre sur des routes de campagnes. Pour nos instructeurs, il était important de savoir si nous étions capables d'effectuer de longues marches dans un temps donné. Parfois, en mission, il faut se rendre d'un point à un autre sans prendre de transports en commun. Sans demander de l'aide à un automobiliste. Sans *emprunter* un véhicule. Simplement pour ne pas se faire remarquer et traverser une zone urbaine et campagnarde comme un agent invisible.

Tout en marchant, pour accompagner une petite boîte de thon, je mangeais des maïs que je cueillais dans les champs. Il ne me restait qu'une petite conserve de maquereaux à l'escabèche pour finir le trajet. À mi-chemin, j'ai rencontré un Polonais qui faisait la route. Arrivé en France à pied, il était là depuis quelques années. On a commencé à discuter, il parlait un français approximatif. Je me suis demandé si ce n'était pas un test de plus.

— Ça fait longtemps que tu marches ?

— Oui j'ai décidé de partir sur les routes pour faire le point avec moi-même.

Il commence à me donner pleins de conseils. Où je dois aller pour travailler comme saisonnier pour faire la cueillette ou les vendanges, où dormir chez l'habitant, comment m'habiller pour plus de confort. Il avait trouvé une place plus ou moins sédentaire dans la région. Il m'a accompagné jusqu'au village suivant puis il est parti de son côté. Ce n'était pas un test. Juste une rencontre sur le bord d'une route.

Sans savoir que cette marche est la dernière, après avoir rencontré nombre de partisans et effectué quelques opérations chacun de notre côté, nous avons la surprise de nous retrouver tous, les dix de Cercottes, dans le même champ de maïs. Tout le monde est là. Personne n'a abandonné.

C’est rare mais, parfois, une ou deux personnes partent d’elles-mêmes avant la fin de la formation. Souvent, et c’est tout à leur honneur, parce qu’elles s’aperçoivent qu’elles ne sont pas faites pour cette vie-là. Trop d’inconfort. Trop de mensonges, surtout aux proches. Trop d’investissement personnel sans vie privée.

Ce qui est bien, c’est qu’ils peuvent rejoindre leur régiment d’origine, ou un autre, sans que leur carrière soit impactée par leur démission du Service Action. On demande aux futurs agents avant tout de l’honnêteté intellectuelle.

Un hélicoptère Cougar vient nous chercher. Nous montons dans la cabine avec nos sacs. C’est la délivrance. On se dit que nous allons pouvoir récupérer un peu, et surtout dormir jusqu’à ce qu’on arrive. Mais non. Le Cougar est en vol tactique. Nous sommes ballottés comme des culbutos au gré du relief.

La seule petite anecdote amusante est le refueling que nous effectuons à Brive-la-Gaillarde. Nous sautons de l’hélico pour prendre un café au bar de l’aérodrome. Peu de monde, mais nous sommes sales comme des peignes, hirsutes, dépenaillés. Tout le monde se demande qui sont ces hurluberlus qui sortent d’un hélico sans aucune immatriculation et qui viennent prendre une consommation au bar de l’escadrille ? Nous ne nous en rendons même pas compte mais nous sommes à faire peur. Pour ma part, j’ai perdu 11 kilos pendant le stage. Mon jean tient avec une ficelle. C’est ainsi que se termine le stage guérilla.

1. L’UÇK (armée de libération du Kosovo) était une organisation paramilitaire luttant pour l’indépendance du Kosovo.

CHAPITRE 10

« On ne te tuera pas maintenant »

Un café, j'en boirai bien un. Depuis ma geôle, ce café je le vois. Je m'en souviens comme si c'était hier. Un café avec Pierre, avec qui j'aimais le prendre le matin au mess… En guise de remontant, j'entends des pas dans le couloir, le gros trousseau de clés qui s'agite comme dans un mauvais rêve, et la porte s'ouvre. Les deux gardes qui m'ont accompagné reviennent. Ils me crient en arabe :

— Toi ! Viens avec nous !

Pas besoin de traducteur pour comprendre l'injonction et pas besoin de ressort pour me lever. Je bondis, ils ne bougent pas et m'attendent au seuil de la porte. Ils m'enserrent les mains dans le dos et me passent une cagoule puante, tachée de sang, de salive et de vomi, qui sert probablement à chaque détenu qu'ils transfèrent de couloirs en cellules. J'ose :

— Où m'emmenez-vous ?

Pour seule réponse, je reçois une grande claque derrière la tête.

Pour conjurer le pire, je préfère repenser aux discussions que nous avions Pierre et moi pendant le long trajet en voiture que nous avions fait entre la frontière égypto-lybienne et Benghazi. D'autant que mes accompagnateurs viennent de me recoller le nez contre un mur, histoire de me mettre en condition j'imagine.

J'entends des coups de feu dans la cour mais pas de rafales. Plutôt plusieurs armes qui tirent une seule cartouche en même temps. Sont-ils en train de tuer

leurs prisonniers ? S'agit-il d'Éric, de Fred, de Gorges ? Mon heure est-elle bientôt venue ?

Pourquoi avions-nous été capturés ? J'avais du mal à trouver une explication satisfaisante à cette question, pourtant simple. Était-ce le fait des islamistes déjà à l'œuvre en Lybie ? Je me demandais si les pays occidentaux mesuraient les conséquences de leur soutien à certains régimes. Le grand califat voulu par les islamistes étaient-ils en train de se réaliser ? Si je devais mourir ici et maintenant, je voulais en connaître la raison. Un soldat accepte d'autant mieux sa mort quand il sait contre qui et contre quoi il se bat.

J'entends du bruit derrière moi, des hommes arrivent en aboyant des ordres. Ils m'attrapent sous les aisselles et m'obligent à m'assoir sans ménagement sur une chaise. Puis ils m'attachent au dossier avec un collier de serrage. Je commence à peine à percevoir la lumière de la pièce à travers la cagoule que, subitement, on me la retire. Je suis au fond d'un couloir dans une sorte de pièce ouverte, assez longue et mal éclairée. Devant moi se dresse un visage barbu, cagoulé et enturbanné, sur une silhouette corpulente. Il me regarde de haut avec cette arrogance qu'a le vainqueur sur le vaincu. Parce que cet homme sait que je le crains, il tente dès le départ de prendre l'ascendant. Il parle un français courant. Je le découvre quand il entame l'interrogatoire.

— Alors monsieur l'espion de Kadhafi…

Ça commençait mal ! Je me suis dit que j'étais dans de beaux draps…

À ma gauche se tenait un petit homme chétif et barbu que j'ai immédiatement baptisé Maigrelet. Il portait à la ceinture un pistolet Browning qui semblait plus gros que sa tête. Pour l'instant, il ne parlait pas. Il jouait avec un gros briquet bon marché qu'on trouvait dans n'importe quelle échoppe. J'ai aussitôt trouvé cela bizarre. En principe, les musulmans purs et durs ne fument pas.

— On sait tout de toi.

Pas difficile, déjà à l'époque, de taper mon nom dans un moteur de recherche et de trouver mon CV, d'autant que j'ai aussi écrit un livre dont de multiples occurrences se trouvent sur Internet. – On veut tes contacts et savoir

qui tu es venu voir ici. Qui t'envoie ? Où sont les armes et pour qui tu espionnes ?

Pour qui se prend-il ? Les informations qu'il espère obtenir, il va devoir venir les chercher en utilisant un niveau de violence au moins aussi élevé que l'intelligence qui lui fait défaut.

Tout d'un coup, j'ai compris ce que faisait Maigrelet à ma gauche avec son briquet, qu'il tenait fermement retourné dans son poing. Il s'en servait comme une arme. À chaque question, il me frappait le haut du crâne. La molette du briquet entaillait mon cuir chevelu, qui n'était pas très garni, c'est le moins que l'on puisse dire. Au bout de quelques minutes, je sentis couler des filets de sang chaud le long de mon crâne. Ce violent interrogatoire allait durer une partie de la nuit. Je ne savais pas à ce stade si mes amis étaient encore en vie, ce qui augmentait mon désarroi.

Je me suis alors souvenu des diverses formations que j'avais reçues. En cas de capture et de torture, on nous avait enseigné qu'il fallait montrer à son ravisseur un mélange de soumission et, paradoxalement, une certaine force afin de gagner du temps.

— On sait que tu es un espion français de la DGSE, que tu travailles pour Kadhafi. On veut les noms de tes contacts à Benghazi et leur téléphone, savoir où sont les armes, on veut connaître ton réseau libyen, tes contacts à Tripoli. On veut tout savoir.

Puis arrive une nouvelle pluie de coups sur la tête. Ils sont très rapides, comme la cadence d'un tir de kalash…

Je feins l'étonnement.

— Kadhafi, je l'ai combattu au Tchad en 1984 et en 1987, je ne peux donc pas travailler pour lui aujourd'hui. Vous faites erreur, je suis venu vous aider.

Le haut de mon crâne commençait sérieusement à me faire souffrir. J'avais beau leur dire que Kadhafi était un salaud, qu'il fallait le tuer, que je pensais comme eux et que ce serait mieux quand il serait parti, leur réaction était toujours la même :

— Tu mens !

Et pan, un autre coup de briquet sur la tête ! Du sang coulait maintenant par-dessus celui qui avait eu déjà le temps de sécher. Nous menions un véritable dialogue de sourds. Chaque question posée par mes ravisseurs recevait de ma part les mêmes réponses, qui ne convenaient jamais. Pendant ce temps-là, le briquet creusait un peu plus ses sillons… Jusqu'au moment où j'en ai eu assez et où j'ai commencé à me rebeller.

— Écoute je ne sais rien de tout ce que tu me demandes. Encore une fois, je te le répète : je suis ici pour aider.

On n'avançait pas et le temps passait. J'étais très énervé, et prêt à mourir. C'était la bête qui sommeille en moi qui me dirigeait. Je l'ai regardé dans les yeux avec une vraie rage. Le regard le plus féroce qui soit. Ce n'était plus du bluff.

— Ça peut durer toute la nuit, toute la semaine comme ça. Je ne dirai rien puisque je ne sais rien. Tu peux me mettre une balle dans la tête tout de suite ! Tue-moi, tue-moi, vas-y tue moi !

Nos regards se sont affrontés pendant plusieurs secondes… puis il a baissé les yeux. J'avais gagné une manche.

— On ne te tuera pas maintenant. Tu vas retourner dans ta cellule pour réfléchir et on viendra te chercher dans une heure. Tu nous donneras les réponses qu'on attend.

Je pensais qu'il disait la vérité, qu'ils reviendraient me chercher rapidement, que j'avais juste gagné quelques minutes, au mieux quelques heures.

Après avoir regagné ma cellule, l'un de mes codétenus m'a donné un peu d'eau pour me désaltérer. Je n'osais pas toucher mes blessures avec mes mains qui étaient très sales. Il ne fallait pas que cela s'infecte, ce qui m'aurait donné de la fièvre. J'ai seulement tenté du bout des ongles de décoller le sang qui avait coagulé à la surface de mon crâne. Je devais ressembler à… Je ne sais pas à quoi d'ailleurs. Heureusement qu'il n'y avait pas de miroir dans la pièce !

Le temps est passé sans que personne ne revienne. Un avion est passé loin au-dessus de nous, sans doute un avion de ligne… Ce son de réacteur m'a replongé immédiatement dans le stage opérations aériennes clandestines, environ deux mois après notre arrivée à Cercottes.

Nous devions repérer un terrain de largage ou une piste pour un posé court et trouver le moyen de baliser avec des lampes ou d'autres objets lumineux. Après on devait progresser dans la nuit avec notre « invité », le plastron qui allait jouer la personne qui devait être exfiltrée par les airs, et le faire évacuer par hélitreuillage. Chacun notre tour, nous prenions le rôle de chef d'équipe pour une mission.

Cette nuit-là, nous étions un groupe de trois : notre chef Moby, qui était là pour nous évaluer, un ancien nageur qui avait failli y rester suite à un grave accident de plongée et qui s'était fait muter à Cercottes, Henri, un Saint-Cyrien ex du 1er RPIMa, guerrier intello, mais pas débrouillard, qui prenait le lead pour la nuit, et moi-même. Henri me dit : « Je nage dans la choucroute. » Il n'arrivait pas à établir un sens entre sa carte et sa boussole parce qu'il avait du mal à repérer les formes alentour dans la nuit. Définir une ligne droite entre les arbres et les routes pour tracer une piste de fortune pour qu'un avion se pose devenait le souci de la soirée. Je lui ai donc donné un coup de main jusqu'à ce que Moby me dise que si je continuais il me mettrait une très mauvaise note à l'évaluation.

— Ok chef j'arrête.

Un peu plus discrètement, j'ai continué à aiguiller Henri jusqu'à ce qu'il réalise un sans-faute. Je ne suis pas dupe, Moby a dû le voir, mais comme je le disais plus haut, l'esprit d'équipe est aussi un critère d'évaluation.

On avait appris à évaluer le vent avec un mouchoir. À l'instar d'une manche à air, un simple mouchoir tenu à la main dans le vent vous aide à déterminer sa direction et sa force. Deux choses importantes pour un pilote qui arrive de nuit sur un terrain inconnu. Il était donc primordial de pouvoir évaluer ces deux éléments lors de l'approche finale. Si le vent n'était pas trop fort, le largage pouvait avoir lieu. S'il y avait trop de vent, il ne pouvait pas y avoir de balisage, ni de largage.

Toutes les coordonnées du terrain d'arrivée et du terrain de départ, ainsi que la forme lumineuse du signal, en L, en T, en flèche, devaient être envoyées d'une manière très précise. Après avoir donc fait tout ce qu'il faut – repérages, essais de balisage – nous rentrons au gîte dans lequel nous avions loué des chambres pour envoyer le message sur la fréquence. Je ne sais pas si c'est une volonté de

nos chefs ou simplement le hasard, mais notre radio ne fonctionnait pas. L’adaptation s’impose. Le gîte était pourvu d’un minitel, c’est donc par ce biais que nous avons envoyé les coordonnées cartographiques de la mission. L’avion est bien arrivé là où il devait. Et notre « invité » est bien reparti de l’endroit prévu. Mission accomplie !

CHAPITRE 11

En quoi croient-ils ?

12 mai 2011.

Le muezzin appelle à la prière du matin. Je peux donc deviner qu'il est aux alentours de 6 h du matin, peut-être même 5 h 45. Nous sommes sortis du restaurant vers 23 h 30. Un quart d'heure plus tard, Pierre était touché. Vingt à vingt-cinq minutes après, nous entrions dans cette caserne. Je suis resté une bonne demi-heure au piquet, puis deux heures dans cette pièce poisseuse avant qu'ils viennent me chercher. Enfin probablement entre deux et trois heures à me faire torturer avec ce foutu briquet. Cela fait à peine un quart d'heure que je suis revenu. Je ne sais pas combien de temps je vais rester emprisonné. Il faut que je trouve un moyen de compter les jours. Deux de mes codétenus prennent position pour faire leur prière vers La Mecque, alors que le troisième, un jeune homme avec des bonnes manières, se déplace au centre de la pièce où je remarque enfin qu'une petite plaque de cuisson est reliée à un câble électrique qui passe sous la porte. Il prépare le chaï, le thé, qu'il va faire fort et très sucré, et dont nous pourrons profiter toute la journée. Je lui demande :

— Tu es musulman ?

— Oui, mais je ne crois plus à tout ça.

— Pourquoi ?

— Avant j’étais informaticien. On pouvait voyager. Je connais Paris tu sais, j’y suis allé une fois. J’ai adoré la vie qui grouille, les femmes qu’on peut regarder. J’ai même bu un verre de vin en terrasse sur une place avec des arbres. C’était bien. Je ne crois plus en Dieu parce que le CNT est comme Kadhafi. Même pire. Ils torturent, ils veulent mettre en place la charia qui n’a rien à voir avec la liberté que les jeunes voulaient. Il est hors de question que j’adhère à cet islam-là. Eux, dit-il en désignant les deux autres, ils sont à fond dans la religion. Le premier était dans les forces de maintien de l’ordre de Kadhafi. Un peu comme les CRS chez vous. Et l’autre dans les services de contre-espionnage. Ils ont commis eux aussi des exactions. Mais ils croient et ils vivent le Coran.

— Explique-moi ce qu’ils font.

— C’est le Sobh, la prière du matin. On s’incline en signe d’humilité, de soumission à Dieu. Les signes que l’on fait forment le nom d’Allah le très miséricordieux. On se prosterne pour se rappeler qu’Adam a demandé à Dieu de lui pardonner sa désobéissance. Puis on recommence pour remercier Dieu d’avoir accordé son pardon.

Pendant qu’il me parle, je me rends compte qu’il fait plus clair dans la pièce. Les premiers rayons du soleil illumine son visage, je distingue mieux ses traits. Mon regard se porte sur cette lumière qui me réchauffe sans me toucher. Qui me rassure, qui m’apaise.

Le soleil doit aussi se lever à Notre-Dame-des-Anges, au-dessus de chez moi. Adolescent, j’aimais m’y rendre tôt le matin en vélo et voir le jour se lever dix-huit kilomètres plus bas à vol d’oiseau sur la Méditerranée. Le Lavandou, La Londe-les-Maures…

Je passe machinalement ma main sur mon crâne et la réalité de mes blessures me rattrape. D’après des rapports dont j’avais eu connaissance, je savais que la torture existait bel et bien en Libye. D’ailleurs, dès sa prise de pouvoir, Kadhafi en avait fait son arme de dissuasion. Pendaison en public et séances de mutilation retransmises à la télévision étaient mises en place par le régime pour contrer la moindre tentative d’insurrection ou anéantir toute envie de rébellion.

En 1980, Kadhafi fit arrêter des milliers de musulmans soupçonnés de complot. L'été 1996 fut le théâtre de véritables assassinats de masse à la prison d'Abou Salim. On rapporte[1] qu'un millier de prisonniers y furent tués en deux jours.

Même à Benghazi, la population libyenne avait découvert que certaines casernes abritaient des salles de tortures souterraines. Des geôles secrètes, d'où ne réapparaissaient jamais les opposants politiques. Celle-ci en faisait-elle partie ?

Je n'ai pratiquement pas parlé de la journée. Assis dans un coin, j'ai mangé en silence, et presque avec plaisir je dois dire, le sandwich au thon que mes ravisseurs nous ont distribué pour le déjeuner. La conversation avec mon codétenu ne m'avait pas laissé indifférent. Tout en mangeant, je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger sur l'islam politique et la place qu'il occupait dans ce début de révolution. Nous avions digressé à plusieurs reprises avec Pierre sur l'origine de ce printemps arabe. Tentant de rassembler ce qui restait de nos lectures et de notre curiosité, nous nous demandions si les guerres médiques[2] n'étaient pas à l'origine de la fracture entre l'Orient et l'Occident. À l'origine de la haine de l'islam envers les chrétiens ? Tout ça près de 1 000 ans avant le prophète Mahomet.

*

Au coucher du soleil, je redoutais une nouvelle nuit de torture. Avec mes compagnons d'infortune, on s'est mis à parler. Nous n'avions pas vraiment envie de dormir sur ce sol dur et il y avait beaucoup de bruits à l'extérieur, dans la caserne. L'informaticien, celui qui connaissait Paris, avait déjà été torturé plusieurs fois à l'électricité. On lui avait attaché des fils électriques aux chevilles et aux poignets puis ils avaient envoyé le jus… Malgré la faible lumière en fin de journée j'avais pu nettement distinguer l'état de ses membres. Ce n'était pas beau à voir. Sur le coup, j'avais voulu lui demander ce qu'on ressentait quand la douleur de la décharge vous étreignait. Mais finalement je m'étais abstenu. Je préférais ne pas me faire d'idée. Je verrais bien quand cela arriverait. Je lui ai

demandé s’il avait été interrogé par les mêmes tortionnaires que moi. Il me répondit par l’affirmative et embraya :

— Si tu rentres à Paris, dénonce ce qu’ils font ici, mais ne donne pas mon nom. J’ai peur des représailles.

— Toi pourquoi tu es là ?

— Mon cousin était colonel de l’armée régulière à Tripoli et ils m’ont arrêté avec un téléphone satellite, alors ils en ont déduit que je renseignais mon oncle en lui racontant ce qu’il se passe ici. Mais je n’ai rien fait de tout ça. Ils inventent des choses que j’aurais dites au fur à mesure des interrogatoires. Mais je n’ai rien fait, dit-il en pleurant. Si tu es libéré, dis aux médias ce qui se passe réellement ici. Dis que ce sont les islamistes qui vont prendre le pouvoir ici.

Le pauvre bougre, je ne sais pas ce qu’il est devenu. Peut-être a-t-il été tué ?

*

Quand je suis arrivé à Benghazi fin avril, j’ai bien vu les colonnes de chars de l’armée régulière qui avaient été stoppées à l’entrée de la ville, détruits par les missiles de l’ONU. Après cela, se sentant sans doute investi d’une légitimité, le CNT s’est radicalisé. Les islamistes en ont immédiatement pris les rênes, imposant un peu plus chaque jour la charia.

Quand je suis arrivé, hommes et femmes faisaient encore leur prière en même temps sur la place de la liberté, puis j’ai vu se construire un enclos en contreplaqué opaque, avec une porte, des chaînes et un garde muni d’un fusil AK pour y parquer les femmes à l’heure de la prière, afin qu’elles soient bien séparées des hommes et voilées…

Ce que la France voyait comme le renouveau de la démocratie était en fait une émanation de l’islam politique. Un monstre qui allait devenir incontrôlable.

Les jeunes femmes du CNT qui espéraient la fin de la dictature de Kadhafi, et obtenir plus de liberté, ont vite déchanté quand le niqab leur a été imposé. Tout ça est arrivé en quelques semaines, entre le 19 avril et le 22 mai. Des messages ont commencé à être diffusés par les haut-parleurs des minarets : Dieu est grand et il n’y a de Dieu qu’Allah. J’avais demandé à une journaliste

algérienne, qui parlait l'arabe, la signification de ces messages. C'est elle qui m'avait expliqué qu'ils chantaient les louanges d'Allah.

Elle me disait que c'était de cette manière que les islamistes allaient asservir la population pour la soumettre à la charia et que leurs vies dès lors ne devaient être tournées qu'à la gloire de Dieu. Je notais minutieusement tout ce qui se passait dans les rapports quotidiens, que j'envoyais cryptés à Pierre grâce à mon ordinateur prévu à cet effet. Ces rapports prouvaient que la liberté promise par les pseudo-révolutionnaires cachait en fait un coup d'État politique et religieux, rien d'autre que cela.

J'espérais que mes comptes rendus pourraient attirer l'attention sur la réalité de ce qui était en train d'arriver, avec la complicité et le soutien avéré du Qatar, comme l'expliqueront des centaines d'articles de presse publiés à travers le monde après la prise de pouvoir du CNT à Benghazi. J'ai observé de nombreux camions qataris arriver en ville soigneusement bâchés. Bien que je n'aie personnellement jamais pu voir ce qu'il y avait à l'intérieur, la population parlait de ravitaillement de toutes sortes. Vivres, médicaments, produits de première nécessité, mais aussi certainement des armes et du matériel. Ces livraisons, selon moi, ne pouvaient pas arriver jusqu'à Benghazi sans que les Occidentaux en soient informés.

Je continuais à beaucoup discuter religion avec mes codétenus. Les deux policiers de ma cellule avaient des positions très tranchées pour ne pas dire choquantes :

— On tolère les chrétiens mais pas les juifs. Il faut détruire Israël et les juifs.

Ces propos extrémistes, on les retrouvait en Lybie chez certains musulmans radicaux. Sur un mur à Benghazi, j'avais vu une caricature de Kadhafi qui mettait sur le même plan l'étoile de David et la croix gammée. J'ai trouvé cela si choquant que je l'ai prise en photo. Quelle méconnaissance de l'histoire que d'associer les juifs à la croix gammée. Quand je leur demandais pourquoi, selon eux, il fallait exterminer les juifs, ils répondaient que les juifs avaient détourné l'islam… J'avais beau leur rappeler que le judaïsme était plus ancien que l'islam de Mahomet, né aux environs de 570 sur le calendrier chrétien, ils ne voulaient rien entendre :

— Non, tu as tout faux, l'islam est la première religion et les autres descendent de l'islam.

Le policier était pourtant un universitaire, il avait donc fait des études. Comment expliquer qu'il n'accepte pas cette évidence, communément admise par l'histoire ?

Fred, notre collègue, avait un bracelet qui lui avait été offert pas une amie. Il avait la particularité d'être décoré des trois symboles des religions monothéistes : une croix, un petit croissant et une étoile de David. Avant d'être emmené dans sa cellule, il avait eu le temps de décrocher l'étoile de David car il savait qu'on pouvait lui reprocher ce symbole. Une fois enfermé, il avait caché son bracelet. Quand les gardiens ont retrouvé l'étoile de David, je ne vous raconte pas le branle-bas de combat. Ils voulaient absolument savoir qui parmi les prisonniers était juif… Ils nous ont même menacés de nous tuer à plusieurs reprises.

La religion était le sujet de conversation principal avec mes codétenus, puisque tout y était lié. Je leur demandais souvent s'ils avaient le droit de faire telle ou telle chose… La réponse que j'ai le plus entendue, peut-être même le mot que j'ai le plus entendu de leur part est « *haram* », qui signifie « illégal, interdit ».

Nous avons abordé plusieurs fois la question de l'islam dans le monde, et notamment en Europe. Mes codétenus me disaient qu'un musulman qui habitait dans un pays européen ne pouvait pas être un vrai musulman. Il est en effet impensable qu'un vrai musulman puisse vivre dans un pays démocratique qui n'est pas régi par le Coran. Ils le disaient sans haine : un musulman doit vivre en terre d'islam. Par ailleurs, il leur était inconcevable de devoir partager avec des non-musulmans le temps de la prière, le ramadan et d'autres pratiques, si ces derniers ne cessaient pas toute activité pour faire la même chose qu'eux. Je leur disais qu'ils avaient quitté la dictature de Kadhafi pour une autre dictature, celle de l'islamisme. Je pensais ainsi les faire réfléchir. Mais il n'en était rien. « Un bon musulman doit vivre selon les règles du Coran, la règle est la règle », me suis-je entendu répondre.

Avant d'arriver à Benghazi, je n'avais jamais pris conscience de ce raz de marrée islamiste qui submergeait le monde… Je vous laisse juge de ce qu'une telle doctrine, que certains interprètent au pied de la lettre, peut faire comme dommages collatéraux. Nous la voyons hélas trop souvent incarnée sous la forme d'un djihadisme local, national, voire international, à travers l'action de gens qui vont prendre un couteau pour tuer un passant dans la rue, un camion pour entrer en force dans une fête populaire, des armes pour pénétrer dans la rédaction d'un hebdomadaire satirique, comme *Charlie Hebdo*, ou dans une salle de concert, comme au Bataclan… Ces fanatiques n'ont qu'un seul but : tuer ceux qui ne pensent pas comme eux ! Ils ont trouvé une nouvelle façon de porter le fer, d'imposer l'islam par la violence. Attentats structurés et non structurés sont tout aussi efficaces sur le plan de la psychose et du bilan.

De même que je ne suis pas d'accord avec la réaction des politiciens qui essayent souvent, en réponse à des attentats, de séparer la religion de l'acte. Je ne suis pas d'accord avec la notion de loup solitaire, d'actes isolés. Même si ces terroristes agissent parfois seuls, ils répondent à une philosophie, ils adhérent à une idéologie, à un projet élaboré par d'autres… Il existe donc bien une structure. Une organisation, un plan, des individus qui ordonnent et d'autres qui exécutent, comme dans n'importe quelle structure organisée.

Avec mes camarades de cellule, on parlait aussi de ce que je faisais en Libye. Ils ne comprenaient pas bien. Alors je leur expliquais que ma société était là pour aider les gens à améliorer les choses, qu'il était possible, sans Kadhafi, de se faire une vie meilleure, avec moins de contraintes, moins de religion. La révolution pouvait apporter la démocratie…

— Tu es un mercenaire ?

— Non je n'ai pas d'armes, on espérait avoir le CNT comme client, mais visiblement ils ne veulent pas.

1. Sarah Diffalah, *L'Obs*, 29 août 2011.

2. Les guerres médiques opposent, de 559 à 479 (avant J.-C.), les rois de l'empire Perse aux cités grecques unifiées. Certains historiens y voient déjà les prémisses de l'affrontement civilisationnel entre un Orient despotique et la démocratie naissante en Occident.

CHAPITRE 12

Devenir un autre

13 mai 2011.

J’avais fini par me dire qu’ils m’avaient oublié et j’avais sombré dans un sommeil profond. En me réveillant, les jambes allongées, la tête contre le mur, je réfléchissais à ma situation guère brillante. Comment pouvais-je m’en sortir ? Quand on est pris en otage et qu’on est torturé, on finit toujours par parler. Personne ne peut résister longtemps à la torture, mais on peut gagner du temps. Aussi me disais-je qu’il ne fallait surtout pas que je leur avoue les véritables raisons de ma présence en Lybie. Je devais continuer à mentir comme on me l’avait appris à la DGSE.

Je me suis repassé mentalement l’enchaînement de ma synthèse de fin de formation. Tout ce qu’on m’avait appris depuis neuf mois devait être restitué sous forme d’exercices grandeur nature, évalués par des suiveurs. Il s’agissait de voir si nous étions aptes à être envoyés à l’étranger pour exercer le métier d’agent de renseignement.

Chacun d’entre nous se voit attribuer une grande ville pour y exercer sa synthèse. J’apprends que je serai envoyé à Bordeaux pour la mienne, ville que je ne connais pas. Je décide de m’y rendre en repérage et d’y passer un week-end deux semaines avant pour mieux m’imprégner de l’ambiance de la ville. Je demande à une amie, agent elle aussi, de bien vouloir m’y accompagner. Mais en

fait de repérage, je me souviens qu'on a surtout fait la fête en buvant des vodka-martini, à la manière de 007. Je ne suis donc pas très avancé.

Deux semaines passent et le jour J arrive. Premier exercice comptant pour la synthèse : faire diversion. Je dois aider un agent à accomplir une tâche au milieu d'une foule sans qu'il se fasse remarquer. Cet agent c'est mon collègue, Ted, qui doit, à l'aide d'une pâte spéciale, prendre les empreintes de trois serrures de boîtes aux lettres « poste restante » à l'intérieur d'une agence bancaire. Le genre de chose qui ne peut pas passer inaperçu.

Je suis mis au courant de la mission trois jours avant. Je n'en dors pas. Quelle situation puis-je inventer pour faire diversion dans une banque sans prendre le risque de me faire arrêter pour suspicion de hold-up ?

Simuler un évanouissement ferait se déplacer les pompiers qui chercheraient mon identité, et comme je ne suis pas censé en avoir… cela ne peut pas marcher. Autre possibilité : entrer en conflit avec un client de la banque, mais ce stratagème nécessite de trouver un prétexte qui ne fasse pas long feu. Idem.

J'imagine un autre scénario : le joueur de loto qui découvre en lisant le journal qu'il a gagné le gros lot. Mais je déchante vite car ce scénario est pour le moins très peu probable. En flânant dans une librairie à la recherche de l'inspiration, je tombe sur un livre qui raconte l'histoire de l'apôtre saint Paul. Voilà ma solution ! Je vais me faire passer pour un illuminé, une sorte de mystique qui répand la bonne parole. Pour ce faire, je décide de m'habiller tout en noir avec un long manteau, des bottes, un pull, un bonnet, des lunettes épaisses… Arrive le moment attendu. Je sors de ma chambre d'hôtel en faisant attention de ne pas oublier de documents sur mon identité ou ma mission. Je dispose ma valise de telle façon que je puisse immédiatement repérer si quelqu'un a tenté de l'ouvrir. Depuis deux jours, j'ai répété des dizaines de fois mon numéro. J'arrive dans un bar en face de la banque. Je dois rencontrer un autre agent qui effectue lui aussi sa synthèse pour devenir chef d'équipe. Nous nous retrouvons sur le mode *rencontre fortuite avec une personne inconnue.* Je dois effectuer un certain signal – dans ce cas précis présenter un journal plié en quatre sous le bras gauche – pour signifier à la personne que tout va bien, que je n'ai pas été filé, qu'elle peut en toute quiétude entrer en contact avec moi. De la

même façon, le contact doit venir vers moi en me demandant du feu, par exemple – à l'époque on fumait encore dans les bars et les restaurants –, en me précisant que son briquet bleu est vide, ce qui veut dire que tout va bien. S'il avait dit rouge, cela signifiait un problème. Tout comme, pour moi, si j'étais arrivé au rendez-vous avec un journal sous le bras droit. En cas de problème, on met en place un tourniquet : la personne passe dans le champ de vision de l'autre, mais ne s'identifie pas. Puis elle repasse un peu plus tard. Cela permet à l'observateur de voir qui la suit et, éventuellement, permet de déjouer la filature. En ce cas précis, pas de problème. Mon contact me donne les dernières consignes. C'est Patrick, un ami de longue date qui était avec moi au 3e RPIMa.

Après trois petits verres de rhum, je me sens prêt. J'entre dans la banque pour constater que le chef de corps du CPES est là aussi, dans la file d'attente. Ted m'emboîte le pas. Mon suiveur, Tony, est lui aussi dans la queue. Je repère un autre agent, une véritable figure du service qui avait participé à l'opération Satanic (*Rainbow Warrior*). En présence de tous ces hommes, inutile de dire que la pression est au maximum. Il faut y aller. Je n'avais pas le droit de faire un repérage de l'agence au préalable. Le but de l'exercice est aussi de s'adapter à son environnement. En entrant, je repère une petite table basse. Je monde dessus, sors mon livre sur saint Paul et je commence un prêche sans queue ni tête.

— Écoutez-moi, il est important de connaître l'avis de Paul à propos de l'argent et de la religion…

En deux temps trois mouvements, le vigile est devant moi et me demande de sortir. Comme mon binôme prend juste position devant les boîtes aux lettres, je continue. Après une trentaine de secondes à haranguer les clients qui me prennent tous pour un fou, j'accepte de descendre de mon piédestal et de prendre la porte. Je ne vois pas si Ted a réussi à mener à bien son action. J'espère seulement qu'il aura eu le temps de prendre les empreintes. Je croise les regards de Tony et de mon chef de corps, qui serrent les dents de toute leur force pour ne pas éclater de rire.

Je fais quelques centaines de mètres dans la rue et je me désilhouette pour rentrer tranquillement à l'hôtel. Vient le débrief. N'ayant prévenu personne de mon scénario, tous ceux présents dans l'agence ont été surpris. En éclatant de

rire, ils auraient pu faire échouer la mission. Mais tous sont unanimes et saluent ma prestation, qu'ils présenteront plus tard comme un modèle du genre aux autres stagiaires. Seul bémol : j'aurais dû me montrer plus attentif à Ted afin de m'assurer de son succès.

Un autre jour, je suis chargé d'obtenir un rendez-vous avec le patron d'une société pour lui vendre un produit quelconque. C'est un *prétexte* pour l'approcher, soit en tant qu'individu soit en tant que chef d'une entreprise qui intéresse le service. Évidemment, je ne connais pas le produit et il faut que je fasse des recherches pour être incollable pendant l'entretien. Je choisis avec soin un costume qui fera de moi un parfait VRP et je peaufine ma légende : études, formation technique, hobbys, la région où j'habite et la société pour laquelle je travaille.

L'entretien dure une heure et mon correspondant me laisse d'abord faire mon speech puis aborde des questions plus personnelles pour détendre l'atmosphère. Il est affable, courtois, très professionnel. Je ne dois pas perdre de vue que ce n'est pas un ami, que je dois me faire connaître sans poser à mon tour de questions trop personnelles, mais l'amener à se livrer de son propre chef en choisissant des sujets qui peuvent l'intéresser et le pousser à la confidence. L'entretien se passe à merveille et nous nous séparons d'une poignée de main :

— Je passe votre plaquette à mes services techniques, c'est eux qui reprendront contact avec vous.

On débriefe. J'apprends que mon interlocuteur était en réalité un honorable correspondant[1] de la DGSE et qu'il a déjà rendu un rapport sur notre entretien. Il paraît que je suis assez convainquant. Heureux de l'apprendre ! En retour j'ai droit à un autre exercice : je dois réaliser un dessin de son bureau et décrire par le détail tout ce que j'y ai vu. Je dois aussi répondre à des questions plus personnelles concernant mon interlocuteur. Comment il était habillé, quels étaient selon moi ses points faibles et comment nous pourrions en faire une *source* en cas de besoin ? Parmi ses points faibles, j'avais décelé une photo de ses enfants mais pas de sa femme, de plus il ne portait pas d'alliance. Était-il consommateur de sites de rencontre ? Le poker aussi semblait l'intéresser.

Jouait-il ? Était-il endetté ? Sa société avait-elle des soucis de trésorerie ? Autant de pistes possibles…

Après tous ces exercices, commençait à poindre une certitude : je n'étais pas le plus mauvais pour m'inventer des rôles. Aussi la RFA, la recherche à fin d'action, me correspondait-elle vraiment, en tout cas pour l'instant. Peut-être plus que la cellule opérations aériennes clandestines, pour laquelle j'étais naturellement prédestiné mais au sein de laquelle j'aurais fait encore du parachutisme. Pour moi, le vrai métier d'agent est de jouer des rôles. C'est d'autant plus gratifiant que nous bénéficiions d'une totale liberté sur les scénarios que nous voulions monter. C'est sans doute pour cette raison que les agents de la cellule Xi[2] s'épanouissaient autant. Ils interprétaient des rôles sur mesure.

Je me confie à Tony, qui faisait partie de la cellule Xi, spécialisée dans la RFA, sur mon intention de rejoindre son groupe. Il me dit d'abord de finir ma synthèse en obtenant les meilleurs résultats possibles. En attendant, on me demande de réaliser un autre exercice : prendre une photo d'un homme à la sortie d'une église après la messe. Je me dis que pour passer inaperçu, cette fois, c'est mieux de jouer quelqu'un qu'on ne remarque pas. J'observe alors pendant quelques jours ceux qui font la manche dans la rue. Je constate qu'il existe deux types de sans domicile fixe : le SDF qui a l'air un peu miséreux mais qui fait tout pour se tenir propre, et son contraire, le clochard débraillé et un peu alcoolique. Je décide donc de jouer le rôle d'un SDF qui fait la manche à la sortie de l'église pour prendre le cliché de l'homme-cible. Pour ce faire, j'achète des habits usagés chez un fripier. Je déchire mon jean et abîme mes affaires en les traînant par terre. Je fais exprès de ne pas me raser et de ne pas me coiffer. J'arbore une pancarte sur laquelle est écrit : « J'ai 35 ans, je dors dans la rue, je n'ai plus de travail, merci de m'aider à garder ma dignité. »

En arrivant un peu avant la sortie de la messe, je remarque tout de suite que je ne suis pas seul. Le clochard que je dérange, visiblement un habitué, n'est pas très content de voir arriver de la concurrence. Je lui explique que je ne suis pas là pour prendre sa place et que je ne serai présent qu'aujourd'hui. Les portes de l'église s'ouvrent et les fidèles sortent enfin. Je suis nouveau et personne ne met

la moindre pièce dans mon écuelle. Ce qui amuse beaucoup Tony, qui le moment venu me désigne la personne à prendre en photo.

Peu après, je dois développer la pellicule dans la salle de bain de l'hôtel.

— Les photos sont bonnes me dit-il. Le personnage est clairement cadré et identifiable. Tu as joué ton rôle de clochard paumé à la perfection, mais tu as oublié une chose : les gens regardent en premier les chaussures. Et toi tu avais au pied des Paraboot neuves à 1 500 francs. C'est ton erreur Florent !

*

Peu de temps après, je suis confronté à l'exercice « Alibi », qui consiste à se faire remarquer dans un lieu très fréquenté en notant le maximum de renseignements dans un rapport circonstancié, qui sera appris par cœur par un autre agent se trouvant en mission. Il pourra ainsi donner un maximum de détails sur sa présence dans un lieu où il n'était pas. Ce rapport est destiné à lui donner un alibi en cas de besoin face à des enquêteurs.

Je dois donc passer une soirée dans un endroit public prisé du centre-ville d'une ville de province que je ne nommerai pas, sans limite de temps. Je choisi un bar au décor américain, surtout fréquenté par des trentenaires. J'arrive avec une casquette rouge, de fausses lunettes de vue et un sweat-shirt d'une équipe de football américain au logo en forme de casque avec des cornes de bélier. Je m'installe au bar et je commence à discuter avec la serveuse. Elle est plutôt mignonne et je la drague gentiment. Puis je défie au billard le joueur qui gagne toutes les parties. Je pose mon verre sur le rebord de la table. Maladroitement, je le renverse avec ma queue. Je joue le rôle du client un peu ivre. Le but est qu'il puisse se souvenir de mes habits, de mon allure, de mes bêtises. Je me confonds en excuses, puis je paye une tournée à quelques joueurs. Je retourne ensuite au bar où je finis par obtenir le numéro de la serveuse.

— Je finis dans deux heures, si tu veux on peut se retrouver quelque part…

1. Personne dont les activités permettent de récolter des informations transmises bénévolement à un service de renseignement.

2. Xi était ma cellule au sein de Cercottes. Spécialisée dans le « renseignement à fin d'action ». Chaque groupe était à l'époque dénommé par une lettre grecque. Omicron était le nom des opérations aériennes clandestines. Kappa celui de la cellule tir, karaté, explosif. Le groupe informatique, effraction, vidéo, photo, c'était Pi.

CHAPITRE 13

Créer une cellule Alpha…

J’étais en train de repenser à elle quand un bruit de clés résonne dans la serrure de ma cellule et provoque la panique de mes codétenus. Malgré l’obscurité, j’ai immédiatement senti mes compagnons se tendre. La pièce a même changé d’odeur. Comme si la peur en avait une et que les phéromones s’étaient répandues dans l’espace crasseux. Ils viennent pour moi. Je commence à mon tour à avoir peur. Quel sort vont-ils me réserver ? L’électricité, la baignoire, le briquet de nouveau, d’autres sévices ? Il faut très vite que je remette mon cerveau en mode combat.

Une fois debout, au lieu de la cagoule, ils m’entourent les yeux avec un chèche, puis ils m’attachent fermement les mains dans le dos. Pourquoi me bander les yeux de cette manière, me suis-je dit ? J’ai tout de suite pensé que j’allais être conduit vers un lieu d’exécution. S’ils pensent que je vais me laisser faire comme un mouton va à l’abattoir, ils sont mal renseignés !

— Je ne bougerai pas d’ici…

Joignant le geste à la parole, je me suis laissé tomber à l’intérieur de ma cellule, les obligeant à me sortir de force.

— On va où ?

— Ta gueule tu verras…

*

À ce stade, il me faut revenir sur une conversation qui, selon moi, a son importance et que j'avais eue avec Pierre quand je l'avais retrouvé en fin de matinée à la frontière égypto-lybienne. Après nous être assurés que notre chauffeur ne comprenait pas le français, Pierre et moi avions échangé sur nos vies. Sans jamais en avoir parlé avant, nous nous sommes avoué que, si c'était à refaire, nous nous engagerions au 1er RPIMa, le fer de lance des régiments de forces spéciales. L'un des trois dont dispose l'armée de terre, avec le 13e régiment de dragons parachutistes et le 4e régiment d'hélicoptère des forces spéciales. Jamais en réalité nous n'aurions pu imaginer une autre carrière que celle d'être militaire… Perte de temps ! Pierre m'avait confié que sa famille comptait plus que tout et qu'il souhaitait la mettre à l'abri du besoin. Je me souviens qu'il disait qu'il ne serait pas éternel. Prémonition ? Côté professionnel, il était assez confiant, d'autant qu'il rentrait d'un séjour aux États-Unis où il avait pu rencontrer ses principaux clients. Ceux-ci étaient particulièrement contents de ses services et comptaient sur lui pour une mission importante. Il faut dire qu'ils avaient pris le temps d'établir la confiance en lui confiant diverses tâches depuis plusieurs mois, comme celle de leur trouver un aérodrome avec des caractéristiques précises, bien situé et discret, qu'ils pourraient acheter, comme nous l'avons vu plus haut, ou comme celle de devenir propriétaire d'une compagnie de taxis au Caire, laquelle se devait de véhiculer des personnalités VIP de passage ou des clients voulant se faire discrets. Le ML que nous avions utilisé pour gagner la frontière quelques semaines auparavant, et qui l'avait déposé lui-même ce jour-là, faisait partie de cette flotte.

Je sentais que Pierre avait quelque chose de plus important à me dire. Je ne m'attendais pas à la proposition qui allait suivre, mais je dois dire que j'en fus honoré. Il m'a exposé les besoins de son commanditaire et m'a demandé si je pouvais diriger la RFA, le renseignement à fin d'action, d'une entité chargée de « traiter » des cibles islamistes à hautes valeurs désignées par ses clients. Ni plus ni moins qu'une cellule Alpha, comme celle qui existe en France, chargée des opérations Arma, pour sabotage, ou Homo, pour homicide. Cela signifie une équipe de gens triés sur le volet capables de neutraliser des personnes jugées dangereuses pour la sécurité d'un État ou l'intérêt général. Je savais

pertinemment que tous les pays, tous les États, toutes les dictatures possédaient des services de ce genre. Nous en avons longuement parlé. Pierre voulait que je monte une cellule de ce type en Lybie, en me précisant que l'argent ne serait pas un problème. Dans cette optique, je voulais absolument recruter des spécialistes qui avaient déjà rempli ce genre de mission. Des professionnels équilibrés et déjà formés. Pour être sûr de réussir, il fallait constituer des équipes de cinq à sept personnes, y compris des gens du cru, pour observer et disséquer les habitudes d'une cible désignée, puis élaborer différents scénarios pouvant conduire à sa neutralisation. Il était nécessaire de disposer aussi de moyens de communication ultramodernes, sans oublier des véhicules, des planques, des faux papiers, des complicités locales qu'il faudrait recruter pour « rendre des services ». Pierre m'écoutait avec attention. Il prenait mentalement des notes qui lui serviraient à faire son rapport à ses clients.

J'ai proposé à Pierre d'appeler cette cellule Adès.

J'avais parfaitement compris qu'il s'agirait de neutraliser des responsables islamistes en Europe, en Afrique ou au Moyen-Orient. Par quels moyens ? Un accident ou une charge explosive avec du matériel clandestin. L'objectif est d'éliminer un individu sans que l'on puisse remonter au commanditaire initial. Cela signifiait que des décisions devraient être prises sur le plan juridique, car pareille cellule est parfaitement illégale dans le droit européen. Nous aurions dû nous délocaliser dans un autre pays. M'impliquer dans ce projet m'intéressait mais celui-ci ne verra jamais le jour, en raison du décès de Pierre.

CHAPITRE 14

« Tu travailles pour qui en fait ? »

Il faisait encore jour et le soleil m’a instantanément réchauffé le corps quand nous sommes sortis du couloir. J’ai remarqué tout de suite que nous n’allions pas au même endroit que la veille au soir. Nous allions donc dehors, sans doute contre un mur. Il est plus facile de remuer le sable pour effacer des traces une fois qu’il a absorbé le sang des suppliciés. Je ne verrai même pas le soleil une dernière fois !

J’entendais tirer pas loin de la caserne, des cris me parvenaient aussi aux oreilles. Puis, contre toute attente, nous sommes entrés dans un autre bâtiment. Comme j’avais les yeux débandés à ce moment-là, j’ai vu, en plus des deux tortionnaires de la veille, un autre homme. J’ai immédiatement compris qu’un nouvel interrogatoire allait avoir lieu. Comme ce dernier avait des faux airs d’Omar Sharif, j’ai décidé de le surnommer ainsi. Parlant lui aussi un français impeccable, il avait un gros dossier devant lui, comme si mes ravisseurs avaient eu le temps de rassembler autant de documents sur moi en à peine 2 jours…

— Vous êtes accusé d’espionnage, c’est très grave. Si vous nous donnez maintenant les noms de vos complices et les informations que nous voulons, ce sera bon pour votre dossier, dit-il en tapotant l’épaisse chemise en carton. Vous aurez notre clémence. Sinon, dans moins de 48 heures, vous serez exécuté. En tuant votre chef, on a coupé la tête du serpent, on sait que c’est vous maintenant le chef. Si vous ne nous dites rien, nous couperons à nouveau la tête du serpent.

Je pensais que le magnétophone à côté de lui servirait à enregistrer l'interrogatoire, mais il ne fonctionnait pas. Manifestement celui-ci allait être, cette fois-ci, plus psychologique. Il fallait que je joue ma partie. Je devais à la fois entrer dans leur jeu, lui dire certaines choses qu'il voulait entendre, et le menacer des foudres de la France s'ils nous faisaient du mal.

— En fait je travaille pour les Américains. Ils m'ont missionné pour obtenir des informations sur Kadhafi et savoir si la révolution était un succès. Ils m'ont aussi chargé de savoir si vous étiez en capacité de le tuer.

— Menteur, tu travailles pour Kadhafi. Pourquoi tu as loué une grande villa ?

— Ce sont les Américains qui nous ont demandé de la louer. Ils l'ont vue par satellite et ils l'ont trouvé conforme à leurs attentes alors… On comptait se servir de la maison comme centre de formation pour recevoir les gens du CNT et leur apprendre la sécurité…

— Menteur ! Je vais te faire écouter quelque chose.

Il appuie sur la touche *play* de son magnéto ; après quelques secondes, la voix de Pierre retentit. Très vite, j'ai identifié l'enregistrement. Il s'agissait d'une interview que Pierre avait donnée à une radio locale de Carcassonne quelques semaines plus tôt. Rien d'intéressant en somme, il parlait surtout de l'économie locale de la région, objet de l'entretien, mais une phrase avait attiré l'attention de mon tortionnaire. Pierre disait qu'il avait plusieurs projets en cours, dont un en Libye, et il précisait d'ailleurs qu'il venait de rentrer de Tripoli.

Je trouvais que Pierre n'avait pas été très discret sur le sujet, mais le mal était fait. Comment imaginer que le CNT allait exhumer une vieille interview radiophonique ? Puis le soi-disant procureur sort une enveloppe d'où il extirpe une lettre. C'est une belle feuille de correspondance dans une enveloppe à l'avenant, comme on en trouve dans les palaces. Il la pose devant moi avant de la remettre prestement dans son dossier. J'ai eu le temps de reconnaître l'écriture de Pierre. J'imagine qu'il avait utilisé ce papier pour y prendre des notes lors de son séjour à Tripoli. J'ai pu lire vite fait « Turaya 1, 2, 3. Réseau Tripoli ». Je

comprends qu'il s'était sans doute servi de son téléphone satellite pendant son voyage pour mémoriser des contacts locaux.

— Je ne sais rien de ce document, Pierre ne m'en a jamais parlé… Oui Marziali est peut-être venu à Tripoli, ce qui est normal puisqu'il espionnait pour les Américains. On est venus pour vous aider et c'est comme ça que vous nous traitez ? Sarkozy ne va pas être content de savoir que vous nous torturez. Passez-moi un téléphone, je vais l'appeler et lui dire ce qui se passe ici, il sait qu'on est là. Vous allez voir comment il va réagir ! Vous verrez s'il envoie encore des armes et du matériel si vous tuez ses compatriotes…

— Alors tu travailles pour qui en fait ? La France ou les Américains ?

Je sentais bien qu'ils étaient sceptiques. Pour me rassurer, je me disais que s'ils avaient voulu nous tuer, ce serait déjà fait. Puis, il s'est mis à me poser des questions détaillées sur mon emploi du temps depuis que nous étions arrivés à Benghazi. Dans un premier temps, je me suis dit qu'il ne lui avait pas été difficile de trouver les renseignements qui lui permettaient d'être aussi précis dans ses questions. J'ai commencé à avoir des doutes. Les réminiscences du service sans doute… Peut-être avait-il réussi à ouvrir mon ordinateur ? Il y aurait trouvé notre agenda avec les rendez-vous, et après ? Comment pouvait-il être aussi précis et savoir ce que nous achetions à manger et où nous déjeunions ? Auraient-ils arrêté Hicham ? Il est le seul capable de donner autant d'informations sur notre emploi du temps. Heureusement, il ne sait pas grand-chose.

Je répondais du mieux que je pouvais mais sans doute pas assez bien. Omar Sharif fit un petit geste d'agacement. Aussitôt, Maigrelet se sentit investi de la mission qu'il attendait depuis le début, m'allumer, si je puis dire, une fois de plus avec le briquet. Coups de briquet, mais aussi coups de poing et gifles : il enchaînait comme un vrai petit boxeur ! J'essayais de rentrer la tête dans mes épaules et de serrer les dents mais il savait où et comment frapper. Je suppose qu'il devait avoir de l'entraînement…

Pour autant, je continuais à leur dire qu'ils se trompaient. Le soi-disant procureur ne devait pas apprécier que je sois encore arrogant après les coups reçus. C'était la première fois qu'il s'énervait. Soudain Maigrelet a reculé,

dégainé son Browning et armé la culasse. Il a posé son pistolet sur ma tempe et, après quelques secondes interminables au cours desquelles j'ai retenu ma respiration comme pour retenir en moi la vie… clic. Le percuteur n'a pas trouvé de balle sur son chemin. Magasin vide ! Je n'ai pas repris ma respiration tout de suite, le temps de constater que j'étais toujours en vie. Les deux garde-chiourmes sont entrés dans la pièce et m'ont décollé de ma chaise, remis le chèche sur les yeux et retour à la case cellule. En quittant cette salle de supplice, le « juge-procureur » n'a pas manqué de continuer à me mettre la pression :

— Ne t'inquiète pas ! Si tu es venu pour nous espionner, quand on sera sûrs que c'est toi, je te tuerai moi-même. Tu ne sortiras jamais d'ici vivant.

J'étais maintenant assis dans mon coin, un peu apaisé. Je me disais que j'avais gagné une partie de plus. Jusqu'à la prochaine, j'étais en vie. Et Pierre ? L'était-il encore ? Dans toutes les armées du monde, même celles qui n'en sont pas, il arrive qu'on soigne les blessés ennemis.

*

14 mai 2011.

C'est mon quatrième jour de détention. À l'heure où d'autres finissent la prière du matin, je note soigneusement la date sur mon petit agenda de fortune, quand des bruits de clés se font entendre. Les deux codétenus qui étaient agenouillés face à La Mecque se relèvent impassiblement. J'interroge du regard l'informaticien qui fait le thé. Comme moi, il pense, me semble-t-il, que ce n'est pas une heure ordinaire pour une séance de torture. Un garde que je n'avais encore jamais vu, et qui ne parle pas français, me pointe du doigt. Il veut que je le suive. Pas de cagoule, pas de Serflex, un seul garde, armé seulement d'une kalachnikov en bandoulière dans le dos… Pourquoi ne pas en profiter pour m'évader ? Mais la raison l'emporte. De ce que j'ai pu reconstituer de la physionomie de l'endroit, je n'irais pas bien loin avant qu'une bonne dizaine

d’hommes me prennent en chasse. Et puis cette sortie de cellule sans liens ni entraves avait piqué ma curiosité. Cela pouvait être un piège, j’en avais conscience, mais peut-être aussi la fin du calvaire. Qui sait ?

Je suis emmené dans une pièce où j’ai la surprise de découvrir ma valise. Celle avec laquelle je suis arrivé ici. Évidemment elle a été minutieusement fouillée et vidée de tout son contenu : médicaments, trousse de toilette, parfum, savon… Mais l’essentiel de mes vêtements y est encore, semble-t-il. Je m’aperçois aussi que beaucoup d’effets personnels de Pierre Marziali y sont mélangés aux miens. Par un geste, accompagné d’un mélange d’arabe et d’anglais, il me fait comprendre que je dois me changer et mettre des vêtements propres. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que c’est bon signe. Auraient-ils l’intention de me faire rencontrer un journaliste ou un émissaire de la Croix-Rouge ? En désignant les affaires de Pierre, je lui demande de ses nouvelles.

— *Dead* !

C’est un choc, comme si je venais de recevoir un coup de poing à l’estomac. Le peu d’espoir qui me restait venait de s’envoler. Je viens de perdre un ami, un frère. De plus, à en juger par tous les objets qui manquent dans la valise, j’ai la certitude qu’ils ont aussi retourné la maison de fond en comble. Adieu les 60 000 dollars que j’y avais cachés. Adieu mon projet d’évasion.

Une fois que je suis changé, il m’indique du bout de sa kalachnikov de sortir de la pièce et me ramène à ma cellule. Une heure plus tard, il revient me chercher. Cette fois, il me met une cagoule sur la tête, m’entoure les mains de Serflex et me conduit dans un autre bâtiment. Il m’enlève la cagoule et, surprise, je reconnais des hommes du GIGN que j’avais croisés quelques semaines plus tôt à l’hôtel Tibesti. Que pouvaient-ils bien faire-là ? J’espérais au plus profond de moi-même qu’ils étaient là pour nous sauver et nous exfiltrer de cette geôle puante. Malheureusement, ce n’était pas le cas, ils étaient ici en mission dans le cadre de la protection du consul Antoine Sivan, qui était venu pour nous rencontrer. Je l’avais déjà croisé, lui aussi, au Tibesti. Après qu’on m’a retiré les Serflex, le consul me conduisit dans une pièce où était disposée une immense

table. Deux autres gendarmes du GIGN s'y trouvaient également. Il a cru bon de se présenter.

Il faut préciser que, si le gouvernement français avait reconnu une certaine légitimité au Conseil national de transition, qu'il fallait désormais considérer comme un représentant légitime de la rébellion libyenne, elle ne pouvait pas formellement reconnaître le mouvement comme seul représentant de la Libye, État souverain.

Antoine Sivan n'était pas venu en Libye de façon officielle, mais sans doute comme un discret diplomate plénipotentiaire. Il avait en effet rejoint clandestinement Benghazi via Le Caire. Il avait d'ailleurs probablement suivi la même route que nous. Antoine Sivan avait été numéro deux de l'ambassade de France à Bagdad de 2000 à 2004. Puis sous-directeur pour le Moyen-Orient au ministère des Affaires étrangères jusqu'en 2006 et ambassadeur au Qatar de 2006 à 2008. Autrement dit un pro du renseignement, comme la plupart des diplomates, mais aussi un maillon important dans le dispositif stratégique. Sivan est arabophone et coutumier des us et coutumes de la région.

À la conférence de Londres, quelques jours plus tôt, le président Sarkozy et le Premier ministre britannique James Cameron avaient encouragé le CNT à jouer un rôle politique important. Le temps pressait. Le 26 février, la France avait évacué l'ensemble de son personnel diplomatique, y compris son ambassadeur François Gouyette, et suspendu les activités de son ambassade à Tripoli, qui restait sous contrôle de Kadhafi, et elle avait confié à la Russie la défense de ses intérêts en Libye. Il était plus que temps de reprendre la main sur ce qui était la raison de la venue de Sivan dans la région fin mars 2011, quand je l'avais rencontré.

— Comment allez-vous ?

— Pas génial, mais je tiens, répondis-je.

— Vous savez que vous nous mettez dans une position très inconfortable, vous ne devriez pas être là. Néanmoins, on va tout faire pour vous sortir de ce guêpier.

J'avoue que je ne m'attendais pas à me faire sermonner de la sorte.

— Vous êtes bien traité ? poursuit-il.

— Non absolument pas, j'ai déjà subi deux interrogatoires musclés.

Je penche alors vers lui mon crâne endolori.

— Nous sommes détenus à quatre dans une pièce insalubre sans même une paillasse pour nous allonger.

Il ne montre pas une once d'empathie.

— La France ne lâche pas ses ressortissants, mais je dois vous dire qu'ils ont lancé une vaste enquête. On ne sait pas exactement jusqu'où ils veulent la mener. Si vous n'êtes pas sorti demain soir, vous serez mal barré. Ils sont persuadés que vous êtes des espions de Kadhafi et visiblement ils ont des éléments qui le prouvent.

Des quotidiens de Tripoli et d'Alger avaient évoqué dans leurs colonnes la visite de Pierre quelques semaines plus tôt. Il n'était pas difficile de se procurer des coupures de presse.

— Eh bien ils se trompent !

Il était hors de question que je lui raconte toute l'histoire et qui étaient en réalité nos commanditaires.

— Si vous voulez, donnez-moi un numéro de téléphone pour que j'appelle vos proches pour les rassurer sur votre état de santé.

La déception de ne pas repartir avec lui a été telle que j'ai voulu lui donner le numéro de ma compagne – elle serait ravie d'apprendre que j'allais bien – mais, pris par l'émotion, je n'ai pas réussi à me souvenir de son numéro. Elle apprendra plus tard ma présence en Lybie d'une façon pour le moins rocambolesque.

Alors qu'elle se rendait chez ses parents, une personne de sa connaissance l'a informée par téléphone qu'un drame s'était déroulé à Benghazi et qu'un certain Pierre avait été tué. Elle a couru chez ses parents et a tout de suite appelé ma sœur.

— Ne me dit pas que c'est Pierre ?

— Si c'est lui. Il n'est jamais allé au Maroc pour faire de la formation comme il vous l'a dit. Il est en Libye, et même si le Quai d'Orsay prétend qu'ils ont pris en main le dossier, c'est mal barré !

Ma compagne, totalement déconfite, restera prostrée plusieurs jours chez ses parents en pensant que j’étais mort, avant de faire sa propre enquête. Après de nombreuses péripéties, elle réussira à joindre un journaliste anglais qui la rassurera sur mon état de santé. Ma mère, quant à elle, restera deux semaines sous tranquillisants.

CHAPITRE 15

Perdre un proche au combat

J’ai beaucoup pensé à mes proches lors de ces nombreux jours de détention. Je m’efforçais de revivre mentalement les bons moments en leur compagnie. Cela m’aidait à tenir. À chaque heure passée, je me disais : « Je suis vivant, une heure de gagnée ! » Je pensais aussi à ma sœur, la veuve de Gérard, mon camarade du 3e RPIMa. Il fut le témoin de mon premier mariage, durant lequel il rencontra ma sœur, qu’il épousa quelques années plus tard et avec qui il eut deux enfants. Même si la mort rôdait autour de moi depuis quelque temps, c’est finalement celle de Gérard qui me fit le plus mal. Le 4 janvier 1997, j’étais à Tarbes dans la famille de ma seconde femme pour les fêtes du réveillon du 31 décembre. La soirée avait été agréable et on se détendait depuis quelques jours. On était partis faire des courses. En rentrant, ma belle-mère, la mine attristée, me confia que ma mère avait téléphoné…

— Il y a eu un drame chez vous… Appelez très vite !

J’appelle ma mère ; elle était en larme au téléphone :

— Ils l’ont tué, ils l’ont tué…

— Mais qui, qui est mort ?

— Gérard. Gérard a été tué…

— Mais enfin maman qu’est-ce que tu dis, ce n’est pas possible…

Le monde s’est écroulé autour de moi. Je nous revois quelques jours plus tôt : nous avions passé Noël chez ma mère en famille ; Gérard était sur le départ pour Bangui, en République centrafricaine, et moi j’étais muté à Cercottes. Nous

avions beaucoup parlé, beaucoup ri, beaucoup mangé… dans une ambiance festive. Ses enfants étaient là, mon neveu et ma nièce, âgés de 7 et 3 ans. Nous sommes allés courir, comme nous le faisions depuis des années chaque fois que c'était possible. Je me souviens que nous avions évoqué de vieux souvenirs, ce que nous ne faisions jamais, comme celui de notre première rencontre. Nous descendions du train à Carcassonne pour rejoindre la caserne du 3e RPIMa et il m'avait pris pour un militaire. À quelques heures près, il avait raison. J'avais la coupe para et un sac militaire. Je me rappelle qu'il m'avait demandé comment se rendre à la caserne. Je lui avais répondu que j'y allais aussi. Finalement, après avoir demandé notre chemin à une jolie jeune femme, nous avions marché ensemble dans la grande rue piétonne de Carcassonne qui traverse toute la ville jusqu'aux grilles du 3e. Le hasard a voulu qu'on soit dans la même chambre. Nous avons fait notre formation élémentaire, puis nous sommes entrés à Saint-Maixent, également ensemble, pour l'obtention du certificat militaire de 1er degré[1]. On se livrait une âpre concurrence en sport. En plus d'être bons, l'émulation qui nous animait nous rendait encore meilleurs. J'ai fini par connaître presque tout de lui et inversement. Gérard était né le 29 mai 1964 à Grenoble et, comme le mien, son père était devenu parachutiste et avait fait la guerre d'Algérie.

Dès notre arrivée à la caserne Laperrine[2], je me souviens que l'encadrement a commencé par nous prendre nos affaires civiles. Notre petit groupe d'irréductibles, Gérard, Thierry, Vincent, Fabrice et d'autres, n'a pas apprécié cette confiscation. Nous avons fait profil bas, mais nous avons gardé nos jeans, des tee-shirts, des chemises et des blousons légers. Si bien que quelques jours après, ayant repéré un lampadaire bien placé du côté rue, on faisait le mur, direction les boîtes de nuit de Carcassonne. Évidemment pas tous les soirs ; compte tenu du rythme à l'entraînement, nous n'aurions pas pu tenir, mais de temps en temps quand le programme du lendemain n'était pas trop rempli. La grande tournée s'appelait les trois T : le Tipicos, le Tams et le Tube, le dernier établissement étant notre préféré. Une boîte voûtée tout en longueur. Le samedi soir, la salle était kaki, puisque essentiellement fréquentée par des militaires en treillis. D'ailleurs, les jeunes femmes de Carcassonne et des alentours le savaient

bien. Nombre d'entre elles y ont trouvé un petit copain ou un mari. Je connais beaucoup de couples pérennes qui se sont formés dans l'une de ces discothèques. À cette époque, un militaire de Carcassonne était un beau parti. Pour une jeune femme, c'était l'assurance d'épouser un mari avec un métier stable, un salaire régulier et, par le jeu des mutations, de voir même du pays. Je parle en connaissance de cause, pour y avoir rencontré ma première femme. C'était en juillet 1983, le régiment était en alerte Guépard et on ne pouvait pas partir trop loin de la caserne. Nous devions être prêts à être projetés en 24 heures.

Nous voilà partis pour une de ces fameuses boîtes de nuit à la sortie de la ville, en direction de Toulouse, avec mon ami Ivan, dans sa superbe Alfa Romeo Giulia. Il avait rendez-vous avec une jeune fille brune qui était venue accompagnée d'une jolie blonde, prénommée Brigitte. La soirée commence bien : on commande une bouteille, on danse, on discute, on rit… Puis, vers 3 heures, la brune demande à Ivan s'il veut bien la raccompagner chez elle. Il préfère rester mais me confie les clés de sa voiture pour la ramener. Nous entrons dans Carcassonne un peu vite, sans ceinture de sécurité et, je dois l'avouer, un peu ivres. Bien sûr, je n'avais pas le permis de conduire, et comme cette Alfa Romeo était un peu nerveuse, je n'ai pu éviter un poteau ! Après, je ne me souviens plus de rien. Je me rappelle que la brune avait le nez en sang et qu'un garde de la caserne Iéna, qui se trouvait à deux pas, est venu nous aider. Quant à Ivan, il a finalement débarqué avec la blonde pour nous emmener à l'hôpital ! Et je me suis retrouvé dans une voiture qui appartenait à je ne sais qui la tête sur les genoux de la blonde…

Avec seulement quelques côtes fêlées, le médecin de garde me dit que j'ai eu de la chance. Ma passagère, quant à elle, est prise en charge et soignée. Puis, nous rentrons au quartier. Le lendemain, j'avais un gros mal de tête et une impression d'écrasement de la poitrine. L'adjudant-chef, qui était le second de la compagnie, vient me voir pour vérifier si je suis apte à partir à Beyrouth quelques semaines plus tard. Il me pose des questions sur les circonstances de l'accident et en vient au détail du permis de conduire. À mon grand soulagement, il me fait comprendre qu'il s'occupe de régler l'affaire avec les autorités locales. Il n'y aura jamais d'enquête de police, ni de poursuites. Une

fois encore, je peux dire que saint Michel a été extrêmement bienveillant. Ma carrière aurait très bien pu s'arrêter là. Aujourd'hui, ce serait différent.

Après ce glorieux épisode, j'ai revu Brigitte plusieurs fois et nous avons fini par nous marier. Nous sommes restés ensemble trois ans.

Mais avant cet épisode pour le moins invraisemblable, une autre histoire mérite d'être racontée. Une nuit, on arrive au Tube vers 23 h en civil, pendant les classes. Il y avait déjà pas mal de monde et, au fond de la salle, plusieurs des sous-officiers qui encadraient notre formation, dont notre chef de section, un officier de réserve en situation d'activité. On se concerte. La prudence aurait voulu qu'on rentre à la caserne sans se faire voir, mais on décide de rester tout en sachant qu'ils nous ont repérés. Le lendemain matin, on s'attendait à une corvée ou à une punition, voire à une remarque désobligeante. Rien ! Je crois qu'ils ont aimé le côté démerdard et indépendant. Tant qu'on avait de bons résultats en sport et aux épreuves écrites, cela allait.

De septembre 1983 à janvier 1984, nous étions, avec Gérard, à Beyrouth. Puis ce fut le Tchad où, comme moi, il a patrouillé en profondeur pour pacifier la zone. En 1985, on a effectué ensemble notre premier séjour à Bangui dans le cadre du soutien opérationnel de la France à ce pays. Il s'est orienté ensuite vers une section de mortier lourd de 120 mm à la compagnie d'éclairage et d'appui du 3e RPIMa, alors que je suis resté à la première compagnie de combat. En 1986, nous avons rejoint ensemble la 119e promotion de l'ENSOA (sergent-chef Marius Taxy), à Saint-Maixent-l'École dans les Deux-Sèvres.

En arrivant au quartier dans les conditions de l'internat, on distinguait les recrues directes, ceux qui intégraient l'école directement après le bac, et les recrues semi-directes, qui comme nous étaient caporaux ou caporaux-chefs dans l'armée et qui entraient à l'école pour parfaire leur formation et devenir de vrais sous-officiers. L'école était déjà mixte, avec une section de filles dans l'un des bâtiments que l'on a vite fini par trouver. Je me souviens que, comme la porte du bâtiment était fermée, on avait escaladé le mur qui menait aux chambres des filles par la gouttière… en mode commando. Après une excellente soirée passée à discuter, nous étions redescendus par le même chemin et avions tranquillement regagné nos quartiers. Puis, en 1990, nous nous sommes retrouvés à Djibouti, où

il venait d'être affecté au 5e régiment interarmes d'outre-mer, regroupant des compagnies d'infanterie, d'artillerie, du génie, de cavalerie et d'hélicoptères de combat. De nouveau, nous passions tout notre temps libre ensemble. Gérard est venu à mon second mariage à Djibouti. En plaisantant, je lui avais lancé :

— Je ne vais pas te prendre comme témoin cette fois-ci, la première fois ça ne m'a pas porté chance…

En 1996, Bangui était en proie aux mutineries et aux pillages. La France avait lancé l'opération Almandin 2 pour restaurer la stabilité du pays, protéger et évacuer les ressortissants français et étrangers menacés. Les paras tenaient beaucoup de points sensibles dans la capitale. Le 4 janvier 1997, Gérard participait avec le capitaine Devos à une mission de conciliation aux côtés des médiateurs africains, quand la mort l'a fauché en pleine jeunesse. Gérard avait 32 ans.

La disparition de Gérard nous a tous beaucoup affectés. Depuis que nous avions fait nos classes en août 1982 avec Fred, Luc, Charly, Thierry, Rico, Philippe, Dominique et les autres, nous étions restés très soudés. Le lendemain de son décès, nous avons été reçus par la cheffe de corps du 6e RPIMa, régiment auquel il était affecté depuis 1993. Nous avons pu mesurer ce que la solidarité militaire voulait dire. La cheffe de corps m'avait informé que Gérard serait décoré, à titre posthume, de la Médaille militaire et de la croix de la Valeur militaire avec palme. Des gestes et des attentions dont l'importance est difficile à imaginer quand on ne l'a pas vécu de l'intérieur.

Dans le cadre de l'hommage prévu, nous sommes allés à l'aéroport pour attendre l'avion militaire qui transportait les dépouilles de Gérard et du capitaine Devos. Pendant la cérémonie, en présence du ministre de la Défense, j'ai eu l'occasion de rencontrer le caporal-chef qui était leur chauffeur à Bangui. L'homme était un ancien des forces spéciales du 1er RPIMa. C'est lui qui conduisait le véhicule dans lequel ils ont été mortellement touchés. Il a pu me donner quelques détails sur l'accrochage.

Le capitaine Devos se tenait dans un véhicule de l'armée centrafricaine et Gérard était avec son chauffeur dans une Peugeot 305 de l'armée. Ils se dirigeaient vers la zone où avaient lieu ce qu'on appelle en Afrique les

« palabres », pour tenter de faire de la médiation entre les différentes factions de rebelles. D'autres militaires français étaient également dans les parages, notamment le 2e REP, mais pas à proximité immédiate. Comme souvent dans ce genre de rassemblement, au bout de quelques instants les esprits s'échauffent. On crie, on s'insulte, des objets volent et des coups de feu éclatent… Comprenant que la situation n'est plus sous contrôle, Gérard et le capitaine Devos se sont exfiltrés. Gérard a très vite rejoint sa 305 et ordonné à son chauffeur de démarrer, puis il a arrêté sa voiture, a reculé en direction du capitaine, qui s'est engouffré par la portière. Ils se sont retrouvés ventre contre ventre quand une longue rafale les a touchés tous les deux. En arrivant au camp français, l'un était déjà mort et l'autre est décédé quelques minutes plus tard sur la table d'opération. En me racontant cette histoire, le caporal-chef était ému aux larmes. Il me répétait combien il était désolé, alors qu'il n'y était pour rien, et qu'à quelques centimètres près, lui aussi aurait pu y rester. Nous lui devons d'avoir ramené les deux corps.

Pour les besoins de l'enquête, la 305 avait été expertisée, on voyait nettement les impacts de balles à l'avant du véhicule. Cela ne faisait aucun doute. Les rebelles avaient délibérément tué deux soldats français. La mort de Gérard nous a tous tellement touchés que depuis, avec mes camarades de promotion, on essaye de se retrouver de façon régulière.

1. CM1. Apprentissage des actes réflexes et élémentaires pour les futurs sergents.

2. La caserne Laperrine, édifiée au XVIII^e siècle, est depuis 1962 le casernement du 3^e RPIMa, à Carcassonne.

CHAPITRE 16

Entrer à la DGSE

15 mai 2011.

La nuit avait été relativement silencieuse. En buvant le thé brûlant préparé par mon codétenu, je me perdais à nouveau dans mes souvenirs. Je venais d'avoir trois ou quatre jours moralement vraiment difficiles au cours desquels j'étais persuadé que j'allais mourir. Mais depuis la visite d'Antoine Sivan, je voulais me battre. J'étais déterminé. Pour me donner du courage, les deux gendarmes du GIGN qui l'accompagnaient m'avaient adressé quelques paroles de sympathie :

— Si Sivan a l'air un peu bourru, il connaît son métier. Gardez confiance.

Quelques heures après cette première rencontre, j'ai reçu une autre visite qui m'a valu de nouveau le Serflex et la cagoule. C'était une déléguée de la Croix-Rouge internationale qui venait rendre visite aux prisonniers.

— J'ai peu de temps, de quoi avez-vous besoin ? me demanda-t-elle d'entrée.

— De quoi faire un brin de toilette, une brosse à dents…

Elle est partie en nous laissant quelques produits d'hygiène, puis on m'a ramené dans ma cellule.

Après cette visite, j'ai commencé à me dire que ce serait bien que j'écrive ce qui m'est arrivé en Lybie. J'avais pu apercevoir un roman dans le sac de la

déléguée, ce que j'avais trouvé totalement déplacé. Savait-elle que nous, nous ne pouvions pas lire lors de notre détention ? Quel manque de professionnalisme, car je ne veux pas y voir autre chose ! Au moins aurait-elle pu se renseigner sur le profil de son prisonnier ! Comment pouvait-elle ne pas savoir que la formation que nous recevons nous pousse à être attentifs au moindre détail. C'est la base du métier.

À mon arrivée à Cercottes, on se regardait tous un peu en chiens de faïence. Je me souviens avoir tout de suite eu un coup de cœur pour l'une des deux filles, une stagiaire comme moi : Caroline, qui devait avoir 25-26 ans. Nous ne le savions pas encore, mais Caroline allait laisser le souvenir d'un agent d'exception, engagée sur des missions particulièrement culottées. Il nous est arrivé de nous retrouver plusieurs années plus tard en mission et d'aller dans un bar, dans un coin sombre, pour boire une bière ou deux.

Le premier jour, nous étions tous en civil et nous avons commencé à discuter. Il y avait cinq officiers et cinq sous-officiers, tous avec des parcours très particuliers. Les questions allaient bon train sur le genre de missions qui nous seraient confiées, quand certains stagiaires ont voulu faire croire aux deux recrues féminines que le Service Action les avait appelées pour endosser le rôle de *call-girl*. J'avoue que ce n'était pas très intelligent… Cela étant, dit avec beaucoup d'aplomb, c'était déjà un premier exercice pour voir à quel point nous pouvions être convaincants. Une des deux femmes a pris cela très au sérieux et pestait déjà contre l'institution, qui ne l'avait pas informée des enjeux de ses futures missions.

À ce propos, la formation était la même pour tout le monde : pas de différence entre les sexes ! À Cercottes, les recrues féminines avaient des chambres à part, mais sur le terrain c'était la même « belle étoile » pour tout le monde. À la dure. Lors du stage guérilla, elles portaient le même sac à dos, faisaient les mêmes marches et réalisaient les mêmes exercices. Ce n'était pas comme dans l'armée, où certains exercices sont adaptés aux femmes. Fait notable aussi : officiers et sous-officiers prenaient leur repas ensemble. Il n'y avait pas de discrimination.

Il faut savoir que la plupart des candidats qui passent les tests d'entrée le font par ce qu'ils ont été cooptés, ce qui n'a pas été mon cas. Je dois préciser aussi que mon épouse travaillait au sein du service, ce qui m'a valu d'attendre que le chef de corps soit muté pour effectuer ma demande car il était contre la présence de couples sous sa direction. J'ai finalement été pris et j'ai eu la chance de pouvoir choisir mon pseudo, ce qui n'est pas habituel non plus, ce dernier étant souvent imposé par le service de sécurité. J'ai eu le choix entre Maverick ou Florent. Même si j'adore *Top Gun*, je me suis dit que Maverick était trop prétentieux. J'ai donc choisi Florent. Les pseudonymes sont importants à plus d'un titre. Ils datent du BCRA, l'armée des ombres qui constitue notre héritage. Le Bureau central de renseignements et d'action fut créé à l'été 1940 par le général de Gaulle et fut le service de renseignement et d'actions clandestines de la France libre. Quand je parle d'héritage, c'est que les compétences développées par le BCRA ont donné ses fondamentaux au service dans les domaines suivants : renseignement, action militaire, évasion, chiffre, contre-espionnage, études et coordination, documentation et diffusion, politique, etc.

Me reviennent en mémoire les noms de quelques illustres prédécesseurs, dont beaucoup furent compagnons de la Libération. À commencer par le premier chef du BCRA : André Dewavrin alias « Passy », mais aussi le capitaine André Manuel « Pallas », Jean Fleury « Panier », Stéphane Hessel « Greco », capitaine Raymond Lagier « Bienvenüe », Jacques Robert « Rewez », le lieutenant Mitchell « Brick », Georges Lecot « Drouot », François Thierry-Mieg « Vaudreuil », Maurice Duclos « Saint-Jacques »… Je ne peux malheureusement être plus exhaustif et les nommer tous.

Le but du pseudo est de ne pouvoir établir aucun lien avec la vie privée et le service. Pour l'anecdote, je ne connaissais pas le vrai nom de famille ni le prénom, de la plupart de ceux que j'ai côtoyés pendant cinq ans. D'ailleurs, quand on rencontrait des personnes avec lesquelles on avait travaillé dans le passé qui elles-mêmes connaissaient des collègues au 11[1], elles nous posaient systématiquement la question :

— Ah tu es au 11… Tu connais sûrement Paul Durand ou Fred Martin ?

La réponse était souvent la même :

— Non pas du tout !

Dans les faits, c'était peut-être un collègue qu'on voyait tous les jours, mais on ne le connaissait que sous son pseudo. La plupart du temps, notre interlocuteur réagissait de deux manières différentes : soit il pensait qu'on était ce qu'on appelle un « mytho », soit il trouvait qu'on faisait un peu trop de manières, en cultivant le secret de façon excessive. Une fois, j'étais moi-même en mission sous mon faux prénom, Florent, et j'avais un correspondant dont le pseudonyme était Pierre et le vrai prénom Florent. Pendant trois jours, nous nous sommes retournés à chaque fois qu'on nous appelait ! Heureusement qu'on était entre nous, parce qu'un œil avisé nous aurait repérés immédiatement.

Par ailleurs, il ne faut pas confondre notre pseudo, celui par lequel tout le monde nous connait au centre, et notre identité fictive, celle qu'on s'est choisie et que peu de collègues connaissent. Celle que l'on utilise pour circuler entre les frontières et dans les pays où nous exerçons des missions. La mienne était Vincent Saden. Ce qui amusait beaucoup Caroline, ma collègue, qui m'avait surnommé « Brosse ». Brosse Saden… Quand j'y pense, j'en ris encore. Je pense qu'elle aussi.

Celui auquel fut finalement attribué le pseudo Maverick avait le même profil que moi. Il était moniteur parachutiste et avait fait une belle carrière au 13e RDP. Il avait donc déjà un profil « renseignement ». Comme nous étions tous les deux très amis, nous faisions parfois exprès de nous appeler par nos vrais prénoms. Ceux des autres « maisons » ne comprenaient plus rien. Cela nous amusait beaucoup. Une blague de potache ! On passait notre temps les uns et les autres à rire et à se faire des blagues. Le vendredi soir, quand on n'était pas en mission et que la météo le permettait, on organisait un barbecue. J'avoue qu'on ne lésinait pas sur la bière, les saucisses et la rigolade. Heureusement qu'on faisait beaucoup de sport pour compenser les excès. À ce propos, quand j'ai regardé la première fois le *Bureau des légendes*, je n'ai pas reconnu l'ambiance de franche camaraderie qui était la nôtre, tout du moins au SA. Dans la série, ils ont tous l'air de fermement s'ennuyer.

Je peux vous dire que l'on n'avait pourtant pas, dans la réalité, de quoi s'embêter ! Il nous arrivait même de nous lancer des défis pour tout et n'importe

quoi ! Ainsi mes collègues commençaient tous à avoir une belle aptitude en parachute, mais j'étais assez loin devant en nombre de sauts et d'expériences diverses. Un vendredi d'été, le soleil était encore haut, nous discutions à bâtons rompus quand l'un de mes coreligionnaires s'est étonné que je sois aussi rapide pour plier mon parachute. Il faisait référence notamment à la voile que j'utilisais en paraclub, un Javelin triple zéro avec une voile petite et rapide qu'on appelle Styleto 107. Piqué au vif, j'ai répondu que je pourrais la plier les yeux fermés. Quand l'une ou l'autre d'entre nous sortait une assertion de la sorte, elle donnait immédiatement lieu à un pari stupide.

Je suis donc allé chercher ma voile, je l'ai ouverte, déployée sur la pelouse puis mes collègues m'ont bandé les yeux. Je l'ai pliée aussi vite que je le pouvais en respectant les règles de l'art. Même à l'aveugle, j'ai réalisé un excellent chrono. Comme si cela ne suffisait pas, ils m'ont mis au défi de sauter le lendemain avec ce parachute. Le genre de chose qu'il ne fallait pas me dire deux fois. Ce qui fut dit fut fait. Je n'avais même pas une petite appréhension au moment de sortir du Pilatus à 4 000 mètres. Il faut croire que j'avais confiance en moi, d'autant qu'il s'agissait d'un parachute que j'avais racheté à la veuve d'un homme qui s'était tué avec. Je crois néanmoins avoir ouvert un peu plus haut que d'habitude, histoire de prendre une petite marge de sécurité. Quand j'y repense, je me dis que ce n'était vraiment pas raisonnable. Quinze jours plus tard, lors d'une répétition de vol relatif à quatre, la voile s'était mise en autorotation rapide à l'ouverture à 1 000 mètres d'altitude à cause des suspentes en torsade. J'ai dû libérer et ouvrir ma voile de secours… Deux semaines plus tard, un autre problème m'a contraint à nouveau à utiliser la voile de secours. Inutile de dire que j'ai préféré m'en séparer. À l'époque je n'avais aucune sécurité vario-barométrique qui m'aurait permis, en fonction de la vitesse et de la hauteur, de pallier une éventuelle défaillance de ma part.

Les risques que nous prenions parfois en mission étaient tout aussi dangereux. Quelquefois, mais rarement, cela finissait en drame. Je voudrais rendre hommage à Jean. Mort trop tôt et surtout mort bêtement lors d'un concours d'apnée dans la piscine de l'hôtel « La Tchadienne » au Tchad, où il était en mission. Je me souviens particulièrement de lui pour deux raisons. Tout

d’abord c’est lui qui était chargé d’accueillir les nouveaux et qui nous avait donc reçus à la porte de la caserne à Carcassonne quand nous sommes arrivés avec Gérard au 3e RPIMa. Jean avait fait son service militaire en Nouvelle-Calédonie, puis s’était engagé jeune au 3e RPIMa. C’était un excellent nageur et un apnéiste hors pair. Il paraît que les enfants de Wallis-et-Futuna le sont tous. À la suite d’un pari stupide, il s’était immergé dans la piscine de l’hôtel avec l’objectif de rester le plus longtemps sous l’eau. Un peu comme Jean Reno et Jean-Marc Barr dans *Le Grand Bleu*. Mais Jean ne jouait pas dans un film et ce jour-là, il avait probablement bu trop d’alcool, tout comme ceux qui avait lancé le pari et qui n’avaient pas su prévenir la catastrophe… Il est mort noyé.

Dans nos unités, le défi est une marque de fabrique qui peut très vite devenir un jeu entre nous, un moyen de nous tester mais aussi un moyen de décompresser. Voici un autre exemple qui n’est pas piqué des vers. J’arrive en Suède, à Stockholm, où j’avais rendez-vous avec « Robert », un capitaine sorti de Saint-Cyr, chef de cette mission qui était sa première. Tous les deux jours, on devait se retrouver, dans un bar ou dans un restaurant, pour échanger nos paquets de cigarettes. Évidemment on fumait la même marque. Lui me transmettait ainsi mes nouveaux ordres et l’adresse du prochain restaurant, et je lui remettais les renseignements que j’avais récoltés dans les dernières 48 heures. Le tout sur des petites cartes informatiques PCMCIA, compatibles avec les Palm Pilot qu’on utilisait à l’époque, pour crypter les messages qu’on envoyait soit à la base soit à nos officiers traitants pendant les missions, dissimulés dans les paquets de cigarettes.

On commençait par s’identifier au moyen de codes que nous seuls connaissions. Par exemple, il portait des lunettes de soleil et, si le rendez-vous ne présentait aucun problème, il tenait un journal de la main droite. Ensuite, on entrait l’un après l’autre en faisant semblant d’être deux Français qui font connaissance. Le jour en question, nous arrivons au restaurant où nous avions rendez-vous. La serveuse nous annonce cinq minutes d’attente… Nous nous regardons et nous lui disons très sérieusement en français :

— On n’attend pas nous, tu sais qui on est ?

Évidemment elle n'a pas compris un mot de ce qu'on lui disait. Mais nous, nous étions morts de rire ! Pendant dix secondes, nous avions joué les agents secrets à la mode James Bond ! On a quand même attendu les cinq minutes annoncées.

Sur cette mission, on devait faire une RFA sur le recteur d'une mosquée dans le sud de Stockholm, au sein de laquelle il hébergeait des djihadistes qui transitaient par la Suède avant d'aller au « Londonistan » ! Le Londonistan, le nom que tous les agents de tous les services avaient donné à Londres dans les années 1990, dont le centre névralgique était la mosquée salafiste de Finsbury Park et son recteur Abou Hamza, l'une de nos cibles à l'époque, et pas seulement celle des services français. Il était amputé des deux bras et avais un crochet à la place de la main droite. Ce qui lui valut le surnom de Crochet. Je sais que ce n'est pas bien de se moquer du physique des gens, fussent-ils condamnés à 300 ans de prison pour terrorisme, mais je me souviens que la première fois qu'on nous a présenté son profil en détail, Caroline a eu cette remarque pertinente :

— Comment fait-il pour pisser ?

Le suspect était soupçonné d'avoir aidé le GIA algérien, l'IAA yéménite et Al-Qaida, devenu un sanctuaire pour les militants islamistes radicaux. Ces soupçons étaient largement fondés, puisqu'en 2015 le prêcheur britannique a été reconnu coupable de complot, prise d'otages, soutien aux ravisseurs de seize touristes occidentaux au Yémen en 1998, puis condamné à la prison à perpétuité par le tribunal fédéral de Manhattan, aux États-Unis, pays où le mot perpétuité signifie vraiment à « vie ». La juge Katherine Forrest avait motivé la demande de perpétuité en ces termes :

— Le monde ne serait pas en sécurité si vous étiez en liberté. Le mal peut avoir différentes formes et n'apparaît pas toujours au premier abord dans toute sa noirceur. Il y a une part de vous que ce tribunal considère comme diabolique[2].

Le Crochet a finalement été condamné à deux peines de prison à vie, et à cent ans de prison pour neuf autres charges.

1. Tout le monde appelait Cercottes le 11 parce que nous étions les héritiers du 11e bataillon parachutiste de choc, bras armé du Service Action du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, qui s'est illustré dans bien des conflits et notamment pendant la guerre froide dans les années 1950.

2. Stéphane Lauer, *Le Monde*, 10 janvier 2015.

CHAPITRE 17

Un couple au Service Action

Comme je l'ai mentionné, ma deuxième épouse était elle aussi un agent de la DGSE. Lorsque j'ai rencontré Célia, en 1989, elle travaillait alors au cabinet du ministre de la Défense, au sein duquel elle occupait une fonction improbable : elle était chargée de trouver des affectations appropriées aux pistonnés pour le service militaire, le plus souvent des fils de personnalités politiques ou de célébrités. Il existait donc un bureau spécial pour traiter ce genre de cas… Pour ma part, j'étais encore au 3e RPIMa de Carcassonne, où je multipliais les relations éphémères. J'avais croisé Célia à quelques occasions par l'intermédiaire de sa sœur, qui officiait déjà à la DGSE. J'ai fait davantage sa connaissance lors de mon stage militaire à Saint-Maixent-l'École, où elle passait également un examen militaire. Au fil du temps, nous nous sommes rapprochés et nous avons formé un couple, bien qu'elle vive à Paris et moi à Carcassonne. Le vendredi soir, je prenais le train de nuit pour la rejoindre le temps du week-end. Les sous-officiers bénéficiant à l'époque de 75 % de réduction à la SNCF, les trajets ne me coûtaient pas trop cher. Au printemps 1990, j'ai reçu mon affectation pour Djibouti. Avant mon départ, j'ai dit à Célia : « Rejoins-moi là-bas et on se marie. » C'est ce que nous avons fait peu après au consulat de France. Entretemps, Célia avait entrepris les démarches pour intégrer le Service Action de la DGSE, là où sa sœur était en poste. Sa demande a très vite été acceptée. Il est vrai qu'elle avait le bon profil : elle était sérieuse dans son travail, équilibrée, sportive et elle parlait plusieurs langues. Quant à l'enquête de

moralité, celle-ci fut une formalité puisque son entourage avait déjà été passé au crible lors du recrutement de sa sœur et que son père était saint-cyrien.

Dans un premier temps, Célia a été affectée pour diriger le secrétariat du chef de corps de Cercottes, au centre parachutiste d'entraînement spécialisé (CPES). Comme le Service Action comptait très peu de femmes à l'époque, elle a rapidement été appelée à participer à quelques missions de terrain dans le rôle de l'épouse d'un agent. Plus tard, elle deviendra opérationnelle à plein temps.

Comme je l'ai relaté, à mon retour de Djibouti, fin 1991, j'ai demandé mon affectation au Service Action. Après le départ du chef de corps qui refusait les couples au sein du service, j'ai enfin pu être intégré. Ma femme étant déjà sur place, elle m'annonça avant tout le monde le pseudo qui allait m'être attribué.

Deux ans après mon intégration, Célia a suivi son stage pour devenir elle aussi opérationnelle. Elle l'a réussi haut la main. Nous sommes ainsi devenus deux agents du service, mais au sein de cellules distinctes. Elle était affectée aux opérations aériennes clandestines. Comme j'étais moniteur parachutiste, je lui ai fait passer plusieurs qualifications en saut, ce qui lui sera très utile lors de ses missions.

Au travail, comme tout le monde, nous nous appelions par nos pseudonymes. Par la force de l'habitude, nous avons fini par utiliser nos pseudos également dans le cadre privé. Au bureau comme à la maison, nous étions donc Célia et Florent. Parfois, nous ne savions plus trop où était la frontière entre notre vie professionnelle et notre sphère privée. La dimension schizophrénique de nos métiers se prolongeait dans notre foyer. Nous étions au Service Action matin, midi et soir. Même au lit, il nous arrivait de potasser nos dossiers pour préparer nos missions l'un à côté de l'autre. Habituellement il est défendu d'amener des documents du service chez soi, mais en tant que couple d'agents nous estimions que cela ne posait pas de problème. Nous menions chacun nos missions de notre côté mais cela ne nous empêchait pas de tout nous raconter. Officiellement, le travail du Service Action est cloisonné et il est interdit de parler à ses collègues des sujets que l'on traite, mais nous nous étions affranchis de cet impératif.

Même si nos missions étaient de courtes durées, avec des déplacements de deux ou trois semaines au maximum, il nous arrivait souvent que l'un parte quand l'autre revenait. Nous n'avions pas d'enfant, mais nous devions nous organiser pour que l'un de nous soit à la maison pour nourrir notre chat… N'étant pas de la même cellule, nous n'avons jamais été envoyés ensemble sur le terrain. Cela ne m'aurait pourtant pas déplu de partir en mission avec elle, d'autant que nous étions souvent amenés à jouer le rôle d'un couple avec d'autres agents ; il aurait donc été plus efficace de le faire avec ma véritable épouse. Il m'est arrivé de partir en déplacement avec une collègue qui jouait le rôle de ma femme et cela n'était pas toujours évident : nous devions dormir ensemble et donner l'illusion d'une complicité à toute épreuve. Or un faux couple n'est pas toujours crédible, si bien qu'il peut se faire repérer et mettre la mission en péril si l'un des agents ne joue pas parfaitement son rôle. Parfois un simple détail suffit pour se trahir.

Au sein d'un couple traditionnel, l'épouse ou l'époux d'un agent a parfois des difficultés à accepter que son conjoint partage l'intimité d'une autre personne en mission. Cela peut créer des jalousies. Ce n'était pas notre cas car nous savions l'un comme l'autre comment cela se passait réellement. Sans oublier que Célia connaissait toujours la collègue qui devait jouer ma compagne et vice versa. Il n'y avait pas d'ambiguïté.

Célia a souvent participé à des missions pointues, comme des exfiltrations de personnalités politiques aux Comores. Je n'ai jamais été inquiet de la voir partir sur le terrain. À une exception près : lorsqu'elle a dû se rendre en Iran sous couverture dans le cadre d'une opération de renseignement pour mesurer la radioactivité autour de certaines centrales. Il s'agissait d'une mission de très haut risque : l'Iran est loin d'être un pays ami et n'est pas connu pour son respect des droits de l'homme. Nous savions tous ce qui pouvait arriver à des agents occidentaux s'ils étaient arrêtés sur place…

À ma connaissance, il n'y avait eu qu'un précédent de couple marié au sein du Service Action : deux agents opérationnels connus sous les pseudonymes d'Arsène et Sophie. Eux non plus n'avaient jamais effectué de mission ensemble. Arsène et Sophie ont fini par divorcer. Ce sera aussi le cas de Célia et

moi quelques années plus tard. Je ne peux pas dire que c’est le service qui a brisé notre mariage, d’autres facteurs y ont largement contribué. Mais l’abolition de la frontière entre le professionnel et le privé n’est sans doute pas ce qu’il y a de mieux pour l’équilibre d’un couple.

CHAPITRE 18

Missions en clandestinité

16 mai 2011.

J’avais passé une partie de la nuit à revivre les moments forts que j’avais passés à la DGSE. Le thé du matin me donna suffisamment d’énergie pour repenser à tous ces petits savoirs que j’y avais appris. La formation d’agent du Service Action est certainement l’une des plus riches et des plus intéressantes qui existent. On apprend à vivre et à travailler autrement, à faire des opérations qu’on n’aurait jamais réalisées ailleurs, comme les opérations aériennes clandestines. Même si j’étais déjà instructeur para, j’ai eu la chance d’apprendre au SA les techniques et le savoir-faire de nos illustres prédécesseurs du BCRA : balisage de terrain, saut à basse altitude, orientation à la lunette de vision nocturne, tous feux éteints, hélitreuillage font partie de la formation. Sans oublier, pêle-mêle, travailler en clandestinité sous une fausse identité – nous l’avons vu plus haut –, assurer sa propre sécurité pendant un voyage à l’étranger, fracturer une serrure sans laisser de traces, encaisser des coups et en donner, neutraliser un adversaire le plus vite possible et prendre la fuite, piloter une voiture en mode rallye, au frein à main, et enfin tirer avec toutes sortes d’armes dans toutes les positions, depuis n’importe quel véhicule… Autant de compétences qu’il nous était nécessaire de maîtriser et qui nous permettait d’être le plus complet possible.

Pour mémoire, à la fin de la formation initiale, on exprime nos vœux pour rejoindre la cellule qui sera la nôtre pendant, à priori, plusieurs années. En première intention, j'avais demandé une cellule qui fasse essentiellement du « renseignement à fin d'action » ; je me sentais fait pour cette entité, comme je l'ai expliqué. En seconde, les opérations aériennes clandestines, et en troisième, tir, karaté, conduite, filature. Un bon groupe aussi, avec des missions au « contact ».

J'avais d'excellents résultats au tir. J'avais fini second de la phase « opérations aériennes clandestines » qui dure un mois et demi, derrière un capitaine du CPIS. Et en sports de combat, je peux dire que j'avais quelques compétences. En revanche, Rodolphe, le directeur de l'instruction, m'a convoqué avant la fin de la formation pour me dire : « Florent, tu es encore le dernier en anglais et en morse. Si tu ne t'améliores pas, je te vire… »

Pourquoi apprendre le morse à l'heure où il existe tant d'autres technologies pour communiquer ? Quand il ne reste rien d'autre, un signal lumineux en morse ou un simple mouvement du pied pour qui sait le décoder offrent un moyen de communication très efficace, qu'il faut connaître. À la fin de la formation, chaque stagiaire était capable de déchiffrer de longues séries de chiffres servant à décrypter un code qui donnait des messages. D'ailleurs, en mission, nous emportions systématiquement un petit poste radio de la marque Sony, semblable à ceux qu'on trouvait dans n'importe quel magasin, qui à certaines heures et sur certains canaux nous donnait des instructions précises en morse… En cas de besoin.

Pour remédier à cette lacune, je me suis enfermé dans ma chambre avec une méthode d'apprentissage que m'avait soufflée mon collègue Maverick : un walkman et des cassettes. À force de concentration, j'ai travaillé mon oreille et j'ai fini par faire zéro faute à chaque nouveau test ! Je maîtrisais enfin le morse.

L'anglais cependant est resté ma bête noire tout au long de ma formation. Pour autant, je suis sorti major de la formation des sous-officiers. Mon brevet supérieur technique de l'armée de terre[1], le diplôme qui sanctionne la formation d'agent du Service Action, ma fierté, est aujourd'hui encore en bonne place au-

dessus de mon bureau. Fin avril 1998, j'ai été entendu, et c'est mon premier choix qui m'a été accordé.

Ce qui était unique à Cercottes, c'est qu'il n'y avait aucune limite à notre imagination. Un besoin de matériel ? Une idée à développer ? On faisait une demande écrite à notre hiérarchie et, grâce aux fonds spéciaux, on recevait quelques jours après l'objet demandé. Quelle chance de travailler pour un service aussi bien organisé !

Début mai 1998, à peine installé dans mon nouveau bureau, nous sommes trois à être briefés sur un objectif, en l'occurrence choisir une ville en Europe centrale pour un rendez-vous entre agents. Nous n'avions que quelques jours pour rendre notre dossier. Celui-ci devait être le plus complet possible sur ce que nous comptions faire pour remplir la mission et la mener avec succès, du moins sur le papier. C'est mon dossier pour remplir la mission dans la ville de Budapest qui a été retenu. Celle-ci m'a donc naturellement été confiée par SM, le service mission, que nous appelions par son acronyme.

Je devais équiper la ville de Budapest, c'est-à-dire préparer un rendez-vous pour une prise de contact entre deux agents. Comme je suis tenu encore aujourd'hui à une certaine discrétion, je ne peux être plus précis : disons un agent de nos services et un agent russe. À partir du printemps 1998, après cette première mission impeccablement remplie, je suis souvent parti seul pour des missions de RFA à l'étranger. J'étais comme un clandestin dans une ville que je ne connaissais pas. Il s'agissait toujours de réserver des hôtels modestes pour ne pas attirer l'attention. Connaître les entrées et les sorties de l'établissement ainsi que les itinéraires pour s'y rendre en cas de filature. Par où en sortir, comment y entrer en pleine nuit si la porte principale est fermée. Repérer une silhouette qui vous suit. La déjouer. Se « détroncher », changer d'apparence en quelques secondes. Porter des vêtements neutres. Laisser une valise à l'hôtel dont le contenu est sans importance au cas où on ne puisse pas y retourner. Mais avec suffisamment d'éléments à l'intérieur pour orienter un éventuel agent ennemi sur une fausse piste.

Avec le temps, je me suis amélioré en anglais. Je savais louer une voiture, faire des courses, organiser un voyage en anglais… L'essentiel en somme.

Bloody hell ! Plus tard, j'avais croisé Rodolphe, le directeur de l'instruction durant mon stage, qui m'avait affirmé que je ne serais jamais envoyé dans des pays anglophones à cause de mon niveau d'anglais. J'avais rigolé parce que j'étais justement tout le temps dans des pays anglophones. Comme je n'étais pas analyste, et que je n'étais pas formé pour m'infiltrer, je passais pour un touriste français qui maîtrisait mal la langue de Shakespeare. J'étais officiellement là pour découvrir le pays et officieusement pour une tâche confiée par la DGSE ; 70 % de prétexte, 30 % de mission.

Avant de partir en mission, nous devions systématiquement passer par le fort de Noisy. C'est là qu'on nous remettait notre passeport à identité fictive, et que nous passions un petit moment avec des agents qui nous faisaient répéter notre légende. Comment tu t'appelles ? Tu vis dans quel quartier de Paris ? C'est quoi le jour du marché en bas de chez toi ? Et la station de métro la plus proche ? Comment s'appelle le restaurant chinois en face de chez toi ? Etc.

Pour l'anecdote, lors d'une phase de préparation, 48 heures avant un départ pour Londres, je croise le patron du Service Action dans un couloir. Lui, on ne l'appelait pas par son pseudo, on lui donnait son grade et on rectifiait sa position par respect, même en civil.

— Salut Florent.

— Bonjour mon colonel.

— Tu fais quoi ?

— Je prépare mon départ pour Londres.

— Ah ! Tu viendras me voir, j'ai un truc à te demander.

Quelques heures plus tard je me présente devant lui.

— Ta mission, si tu l'acceptes, c'est de me dénicher une bouteille d'un whisky devenu introuvable. La distillerie est partie en fumée.

Il me présente une bouteille presque vide pour que je mémorise le nom et l'étiquette.

J'ai pris sur mon temps libre pour faire un nombre incroyable de boutiques avant de trouver le flacon tant recherché, que j'ai payé une somme astronomique, mais que je lui ai offert.

Puis d’autres missions se sont enchaînées, parfois avec intensité, parfois avec des moments plus détendus. Dans ces moments-là, je me souviens que Robert, le Saint-Cyrien, devenu le patron de la cellule Xi, venait parfois me chercher quand on avait un peu de temps libre pour aller tirer ensemble. On prenait nos armes personnelles et on passait à l’armurerie. Au stand, il y avait toujours une caisse de 9 mm pleine comprenant 1 500 cartouches. On les tirait à deux en une après-midi. Je me souviens avoir discuté avec des policiers qui tiraient seulement 90 cartouches à l’année. Quand on leur parlait de nos cartons, ils étaient très jaloux !

Ce qui est remarquable à la DGSE, c’est qu’une fois recruté et formé, la direction du Service Action fait une confiance absolue à son agent. Quand je suis parti seul à Budapest, j’étais devenu les yeux et les oreilles du service. Pour un sous-officier comme moi, c’était une responsabilité dont j’étais fier. Jamais je n’aurais eu accès à ce genre de prérogatives en restant en régiment. Mon travail sur la mission de Budapest avait consisté à préparer des zones de vie, des itinéraires, des tourniquets qui permettaient de voir si un agent peut être suivi. Je devais aussi trouver des boîtes aux lettres mortes, qui sont utiles pour communiquer avec un contact sans le voir, des sorties de secours, des endroits où il y a beaucoup de monde. Je devais également faire des repérages dans les transports en commun, les grosses stations de métro ou de train, des endroits suffisamment vastes et anonymes où l’on peut perdre quelqu’un… Un véritable travail de fourmi qui demandait des heures de labeur minutieux.

Une fois le rendez-vous à Budapest effectué, il fallait non seulement s’assurer que notre agent de contact, qui ne rentrait pas directement à son hôtel, n’était pas suivi, mais il s’agissait aussi d’essayer de suivre l’agent étranger sans être repéré, pour voir où il allait et qui il rencontrerait par la suite, dans le but de sécuriser l’information transmise.

Je ne saurai jamais pour quelles raisons, quelles contraintes, c’est Budapest qui avait été choisi par la COMOPS – la commission opérationnelle – pour le rendez-vous. D’autant qu’après avoir lu les données opérationnelles de départ en mission, la commission m’a convoqué pour me poser des questions complémentaires. À sa demande, j’ai commencé mon exposé, qui consistait en

un PowerPoint d'environ 250 slides – le résultat de quinze jours de travail seul à Budapest. Chaque détail qui présentait plusieurs alternatives faisait l'objet d'une discussion. Qu'est-ce que tu as prévu s'il se passe ceci ou cela ? Rien n'était laissé au hasard. Le dossier devait être le plus abouti possible puisque qu'il était destiné à l'agent de contact mais aussi à d'autres membres du service qui devaient s'en servir en soutien de notre collègue ou en filature de l'agent étranger.

J'imagine que ce travail de fourmi est aujourd'hui facilité par l'usage des technologies modernes, même si on ne peut se passer du renseignement humain. Il faut bien avoir conscience que si ces lignes doivent susciter des vocations, le renseignement à fin d'action dans un pays étranger, ce n'est pas du tourisme. Même si on visite une ville pour les raisons de la mission, cela reste un travail qui demande une grande précision et une vigilance de tout instant : on doit à la fois ressembler à un touriste et rester en alerte pour être sûr de ne pas se faire repérer.

Après mon arrivée à Budapest, j'ai fait le tour de mon hôtel pour repérer les lieux. La première chose à faire quand on arrive quelque part. Après 5 minutes de marche, je tombe sur deux femmes superbes qui m'abordent et commencent à me poser des questions. Qu'est-ce que tu fais là ? Es-tu marié ? Tu as l'air sportif ! Que fais-tu comme travail ? S'agissait-il de deux jeunes fêtardes, de deux prostituées ou alors de deux agents destinées à me faire parler ?

Il faut toujours savoir garder la tête froide et répondre en fonction de sa couverture. « Je suis là pour affaires », si telle est la couverture de la mission, ou « J'écris un article sur la ville pour un magazine touristique français », si c'est la légende du moment…

Pour l'anecdote, au retour d'une mission, on se demandait souvent combien d'arbres avaient été nécessaires pour fabriquer le papier dont nous avions besoin pour la rédaction de rapports en tous genres. Entre le dossier de préparation et le compte-rendu de mission rédigé en plusieurs exemplaires, l'imprimante fonctionnait bien ! D'ailleurs, on n'appelait plus le SA le Service Action mais le « service administratif ». Quinze jours de mission, quinze jours de paperasse !

De la même manière, j'ai dû *équiper* un aéroport européen. Quand il s'agit d'un lieu comme un aéroport, l'objectif est de mettre en place des équipes de surveillance pour prendre en filature une personne qui arriverait sur les lieux. Là encore, il faut deux semaines pour tout préparer : prise en compte des comptoirs de débarquement selon les agences de voyage, repérage des points d'attente immédiats, des points d'attente éloignés, des escaliers, des différents étages, des toilettes, sans oublier les zones de transit, la bagagerie, les stations de taxis ou d'arrêt-minute… Tout est disséqué. Bien sûr on ne peut pas rester 15 jours dans un aéroport sans se faire repérer. Aussi ne sommes-nous pas seuls à travailler. Nous nous déplaçons plusieurs fois. D'ailleurs, chaque fois qu'un aéroport, ou une ville, subit des transformations importantes qui changent sa physionomie, il faut recommencer ce travail de repérage. Plusieurs fois j'ai moi-même participé à des filatures de cibles estampillées « islamistes radicaux » grâce à des repérages qui avaient été mis en place par d'autres agents.

1. Domaine de spécialité : renseignement et relations internationales, guerre électronique, filière, recherche humaine, option combat choc.

CHAPITRE 19

Transmettre aux jeunes soldats

17 mai 2011.

Ce matin nos geôliers nous ont gratifié de sandwichs plus tôt que d'habitude et ont ouvert notre cellule en la balayant avec une lampe. Avons-nous affaire à un petit nouveau qui fait son apprentissage et qui a peur qu'un détenu lui saute dessus ?

Je me souviens qu'avec Pierre, selon la tradition du 3e RPIMa de Carcassonne qui veut que les nouveaux sous-officiers partent en compagnie d'instruction, nous avions encadré des bleus[1] ensemble, dans la section du lieutenant Martin. C'était en 1986. Après avoir été formés, nous allions à notre tour former ceux qui partiraient avec nous au combat. Donc nous n'avions pas le droit à l'erreur. Si nous faisions mal notre job, c'est avec des soldats mal préparés que nous aurions à partir au combat. Notre responsabilité était immense. Pour les impressionner, pendant le premier mois de la formation, je ne parlais pas aux recrues. Aussi ne savaient-ils pas trop qui j'étais, et cela participait à la crainte qu'ils pouvaient ressentir à mon égard. Quand on partait sur le terrain, je prenais toujours les itinéraires les plus durs. Je ne tolérais que cinq minutes de pause.

Certains d'entre eux avaient à peine le temps de se reposer qu'il fallait déjà repartir. Le premier mois, j'ai viré tous ceux qui n'étaient pas au niveau. Je n'ai

gardé que les meilleurs. C'est à eux que j'ai commencé à parler. Aujourd'hui encore, trente-quatre ans après, quand je croise ceux que j'ai formés, je dois dire que le respect est mutuel.

Quand je suis parti au Tchad en 1987, avec plusieurs soldats qui sortaient de ma formation, je n'ai pas un instant surveillé mes arrières. Tous ceux qui étaient à mes côtés avaient ma confiance.

Plus tard, j'ai encadré des pelotons d'élèves gradés, que ce soient des jeunes engagés qui, après deux ans de service, venaient passer le certificat militaire élémentaire (CME) pour accéder au grade de caporal, ou ceux qui visaient le certificat militaire du 1er degré (CM1). Les uns comme les autres, je les ai toujours poussés un peu plus loin que la limite qu'ils pensaient ne jamais pouvoir dépasser.

J'étais souvent chargé de la topographie, du sport et des sports de combat. Les soldats sous ma férule ne dormaient pas, ils étaient volontairement toujours très sollicités. Je ne les lâchais jamais. Il faut dire que beaucoup d'entre eux aimaient ça parce qu'ils savaient qu'ils seraient obligés de se confronter à leurs limites. Ils ressortaient meilleurs qu'ils ne pensaient être ! C'est une grande fierté d'avoir contribué à ce que certains d'entre eux se découvrent, grandissent, mûrissent…

À Djibouti, j'étais le sous-officier adjoint d'un lieutenant de cavalerie, j'avais pour mission d'encadrer la formation d'un peloton CM1. Il s'agissait donc d'un stage pour les caporaux et caporaux-chefs pour devenir sous-officiers. Ils avaient déjà un bon niveau de sport. J'avais en plus quelques chefs de groupes du 5e régiment interarmes d'outre-mer. Comme j'étais moniteur commando, les stagiaires en bavaient vraiment ! Je leur faisais faire des séries de 500 abdos par exemple. Pas en une seule fois bien sûr, mais ils me maudissaient quand même. Mon petit jeu favori sur le terrain, c'était le réveil. Si on avait programmé de se lever à 6 h, je demandais qu'on me réveille à 5 h. Je me préparais tranquillement, en prenant un solide petit déjeuner, et à 5 h 45 je lançais des simulateurs d'artillerie – des gros pétards à multi détonation – au milieu des recrues totalement désorientées. En principe je les retrouvais tous cinq à dix minutes plus tard, habillés et sacs sur le dos, souvent chargés

n’importe comment d’ailleurs, mais c’était parti pour la journée. Je faisais partie des sous-officiers « percutés », selon leur terminologie. Ce jeu n’avait cependant rien d’anodin : au Liban, j’ai enduré de vrais réveils au son des armes individuelles où il fallait baisser la tête tout en rassemblant ses idées et mettre ses rangers à toute vitesse. Je vous promets qu’il valait mieux l’avoir vécu à l’entraînement pour savoir comment réagir.

En Centrafrique, je me souviens être allé avec plusieurs de mes hommes au Rock Hôtel, une boîte de nuit de Bangui. On faisait la fête ensemble. Mais personne n’a jamais pensé, une fois retourné sur le terrain, que nous pouvions nous taper sur les cuisses et faire n’importe quoi. J’étais redevenu leur sergent, et je représentais l’autorité. C’était aussi à moi de montrer l’exemple. Quand nous nous entraînions, je devais être meilleur qu’eux. C’était le seul moyen d’obtenir et de conserver leur confiance. Si l’instructeur ne peut pas montrer l’exemple et être toujours un cran au-dessus, les hommes penseront que le niveau est facile à atteindre. Mais si l’effort est constant dans le dépassement pour atteindre le niveau de l’instructeur, alors les hommes se surpasseront pour y arriver et devenir ce qu’on attend d’eux. Le respect ne s’impose pas, il se gagne. Mon crédo, mon triptyque avec les jeunes que j’ai entraînés, a toujours été le même : authenticité, sincérité, exemplarité.

Pour en revenir au Liban, nous étions fins prêts parce que nous étions bien préparés après six mois de classe. Nous sommes arrivés dans un Beyrouth dont certains quartiers étaient encore magnifiques. Ce n’était pas des vacances bien sûr, mais les accrochages étaient peu nombreux et légers. On ne montrait pas trop les dents… Et puis en octobre 1983, après l’attentat de l’immeuble Drakkar, tout a changé. Notre chef de corps nous a encouragés à mordre. Du jour au lendemain, les accrochages ont pris une autre tournure. Nous ripostions sans intimidation.

Je me souviens qu’un soir le poste de Pierre a été violemment pris à partie. Pierre était tireur d’élite au fusil à répétition modèle F1 (FRF1) et du toit de son bâtiment de commandement, il a montré de quoi nous étions capables.

Un autre jour, j’ai été pris dans une embuscade ordinaire. J’ai vidé mon chargeur sur une voiture qui ne voulait pas s’arrêter. Pris dans l’action, pour

échapper aux tirs qui venaient des toits, nous ne sommes pas allés voir quel était le bilan, certainement conséquent. C'était notre quotidien. Pas de journée sans accrochage. Une guerre urbaine qui a laissé des marques sur chacun d'entre nous.

Quand je vois tout ce qui se passe dans le monde, mais surtout les lieux où les soldats français évoluent et meurent parfois…, tout me revient. Les odeurs, le goût du sable dans la bouche, la chaleur du soleil mordant sur ma nuque, la soif, les vibrations d'un blindé s'ébranlant dans l'erg et la perte d'un copain… L'empathie !

Ces souvenirs riches en émotion me ramènent inexorablement à une conversation que j'avais eue avec un vieux sous-officier libanais à la retraite. Je dis « vieux » parce que j'avais 19 ans et qu'il avait connu le protectorat français. Quand on sait qu'il a pris fin en janvier 1944, cela donne à cet homme un âge canonique. Il me disait que nous assistions en direct, sans nous en rendre compte, au début de la troisième guerre mondiale, et que celle-ci serait une guerre de religion. Je pense presque tous les jours à cette conversation quasi prophétique avec ce vieux sage.

1. Le survêtement en dotation dans le paquetage est bleu. Et on fait surtout du sport au début des classes. Donc les nouveaux sont souvent en bleu. CQFD !

CHAPITRE 20

Militaire de terrain

20 mai 2011.

Cela faisait maintenant plusieurs jours que nos ravisseurs n'étaient pas venus nous déranger. À chaque coup de clé, on redoutait qu'ils en profitent pour s'en prendre à l'un de nous et l'emmènent vers la salle d'interrogatoire. Chaque fois qu'ils refermaient la porte, on se sentait soulagés. Le temps s'écoulait ainsi, ponctué par les repas, les exercices physiques, les appels à la prière, le « *tea time* » et les discussions.

La famille de mon codétenu qui était affilié aux services de renseignements de Kadhafi avait été autorisée à lui rendre visite. Il faut dire qu'après des semaines d'enquête et de tortures, le CNT avait reçu des preuves que les membres de sa famille n'étaient pas pro-Kadhafi et les choses s'étaient un peu améliorées pour lui. Ils avaient préparé à manger et apporté un gigantesque plat en aluminium contenant une spécialité locale. Il s'agissait d'un mélange de semoule, de légumes et de viande épicée. Un véritable régal qui nous a transportés le temps du repas vers d'autres contrées. Nous n'étions plus enfermés dans une pièce sans lumière. Nous n'étions plus prisonniers des salafistes, nous étions des bergers nomades, assis en tailleur sur le sol, qui partagent un repas à la belle étoile. Je ne sais pas si l'imagination de mes codétenus est allée aussi

loin que la mienne, mais je me suis véritablement senti transporté à une autre époque, en un autre lieu. Cela m'a rappelé certains soirs de bivouac au Tchad…

Quand on est rentré du Liban, on a appris qu'on allait rapidement repartir au Tchad. On pensait que ça allait être sensiblement la même musique qu'à Beyrouth et, finalement, « on est passé de chassés à chasseurs », selon les propres termes du chef de corps de l'époque, le colonel Daniel Roudeillac. Notre mission était de patrouiller en profondeur sur la ligne de démarcation des 15e et 16e parallèles. D'effectuer des « nomadisations », qui consistaient à circuler en petites unités discrètes dans des zones où la présence d'éléments ennemis était présumée. L'objet de ces patrouilles était de retrouver des rebelles du Gouvernement d'union nationale de transition (GUNT) de Goukouni Oueddei.

Au cours de l'opération Manta[1], on est passé d'un type de combat urbain au Liban à des missions en milieu désertique. Alors qu'au Liban, on pouvait tomber sur un accrochage à chaque coin de rue, nous étions projetés au Tchad sur un territoire immense et désertique où l'on pouvait voir n'importe qui arriver de très loin. Et… On n'a jamais vu personne ! Nous avons passé tout le séjour à chercher un ennemi invisible sans jamais tirer un coup de feu. Une fois, nous avons repéré des traces dans le sable qui semblaient être celles de deux ou trois pick-up qui convergeaient vers un point d'eau. On s'est préparés à leur tomber dessus mais… désillusion. Ce n'étaient pas des rebelles !

Outre la frustration de ne jamais trouver l'objet de la mission, notre plus gros problème fut le ravitaillement. Nous n'avions rien d'autre à manger que nos rations individuelles. Celles qui étaient en dotation dans les années 1980 dataient des années… 1960 ou 1970. Et franchement, pour rester poli, c'était infect ! Nous recevions un sachet de soupe lyophilisée, une boîte de bœuf en gelée, une flasque d'eau de vie, une boîte de fromage compacté, des gâteaux secs… sans oublier le fameux paquet de gauloises brunes Caporal. C'est d'ailleurs avec cette cochonnerie, il n'y a pas d'autre terme, que la plupart des soldats ont commencé à fumer. On ne voulait pas dormir, on fumait trois ou quatre paquets de Caporal par jour, en nous abreuvant de café ou de thé. Ajouter à cela les fortifiants que nous donnait l'infirmier, je vous garantis qu'on pouvait garder les yeux ouverts pendant au moins trois jours !

Que dire aussi du pain de guerre qui allait avec les « rasquettes », les rations de combat. Ce pain, vous pouviez le laisser tremper dans de l'eau bouillante pendant une heure, il était impossible de le rompre. On avait beau taper dessus avec la crosse de nos Famas, pas une miette plus tendre n'en sortait. On aurait pu fabriquer une maison avec ce pain de ration, elle serait encore debout. Je précise que c'était l'armée de terre qui s'occupait de la logistique à cette époque-là. Quand je suis retourné sur le terrain pour l'opération Épervier[2] en 1986, c'est l'armée de l'air qui gérait l'approvisionnement en nourriture et la qualité était bien différente, je peux vous l'assurer. Je me souviens avoir vu arriver des hélicoptères pour le 14 juillet, munis de grandes glacières remplies de crevettes, de homards, de gros jambons et diverses terrines. Je n'éprouve pour autant aucune rancune vis-à-vis de l'armée de terre, qui faisait avec les moyens du moment.

Au Tchad, notre seule façon d'améliorer l'ordinaire était de chasser. Ainsi nous est-il arrivé de tuer une gazelle. On la faisait entièrement griller et on disposait la viande cuite dans des cartons. On pouvait en manger pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on ait terminé ou que la viande devienne trop sableuse ou impropre à la consommation. Comparé aux rations individuelles, ce repas à base de gazelle était une vraie fête.

Au Tchad, nous avions des toiles de tente qu'on plaçait autour du feu pour ne pas se faire repérer. Je me souviens qu'une fois j'avais utilisé une demi-tente comme couverture pour dormir dans mon trou de combat. Non seulement j'ai rêvé que je mangeais de la gazelle toute la nuit mais aussi que je prenais une douche de sable ! Au matin, nous nous sommes tous réveillé pratiquement enterrés. Une belle tempête de sable avait sévi toute la nuit. Nous avons passé un temps fou à nettoyer nos équipements, les véhicules, nos sacs, et surtout nos armes, qui étaient également pleines de sables bien qu'enfermées dans leur housse.

Pour tenter de garder l'eau fraîche, on avait acheté des jarres en terre. On avait des petites timbales en fer blanc et chacun de nous possédait sa jarre au pied de son lit picot. Le soir, il nous arrivait de sortir les lits dehors tellement il faisait chaud et de dormir à la belle étoile. Le matin, on se levait très tôt avec le

soleil. Je me souviens de l'odeur du café au lait qu'on buvait et de la première cigarette, toujours suivie du footing quotidien. La vie au grand air.

Quand on se déplaçait en camion, on faisait comme les locaux. On avait des outres en peau de chèvre dans lesquelles on vidait nos gourdes. L'eau qu'on y mettait n'était en général pas très bonne, elle sortait des puits qu'on trouvait et dans lesquels on pouvait se réapprovisionner. Avant de la boire, on la filtrait avec tout ce qu'on trouvait : nos chèches, du sable, et même des cailloux… Pour rafraîchir l'eau, on accrochait nos outres sur les camions. On avait donc en plus un peu d'eau tiède. Tout était comme ça, très rudimentaire, très rustique. De même, pour nous déplacer, on utilisait nos boussoles avec de vieilles cartes d'état-major datant des années 1970. Elles nous permettaient d'aller de puits en puits pour être sûrs de ne pas se perdre. Parfois, nous avions des différents avec nos guides sur la route à prendre. Il pouvait y avoir 30° à 40° d'écart sur l'azimut entre nos estimations et les leurs. Mais on finissait toujours par suivre le guide, qui nous menait toujours au bon point d'eau. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sans carte et sans boussole, ils nous disaient en faisant un signe de la main : « C'est par là ! » Et ils avaient raison ! Plus on approchait des puits, plus on trouvait de traces d'animaux. Autrement dit, quand on repérait une empreinte, c'est qu'on était sur la bonne voie. Une fois arrivé au puits, on effectuait toujours une reconnaissance pour sécuriser le périmètre. Selon l'heure, on continuait ou on bivouaquait. D'ailleurs, la radio nous servait plus à prévenir de l'arrivée d'une gazelle que de celle des rebelles, qu'on ne voyait jamais. Celui qui apercevait une gazelle signalait son indicatif et demandait l'autorisation de la prendre en chasse. Une fois, c'est moi qui étais à la tourelle. La gazelle a vite compris qu'elle avait l'avantage du terrain. Il m'a fallu trois chargeurs pour réussir à la toucher.

Même si les missions au Liban et au Tchad n'ont rien de comparable, elles ont néanmoins un point commun : elles ont été très éprouvantes pour les hommes. Nous avons enduré beaucoup de rusticité, même s'il en faut pour faire un bon soldat. La principale différence que nous avons découverte au Tchad, qui contraste avec le Liban, c'est la pauvreté des habitants. Les autochtones vivaient dans des huttes ou des villages en torchis, sans eau, sans électricité, en

s’éclairant avec des lampes à huile, de l’huile animale qui plus est ! Les Tchadiens vivaient dans un dépouillement extrême et, malgré tout, ce peuple de grands guerriers était très sympathique. Alors, notre rusticité à nous était finalement très relative. Que ce soit au Tchad ou au Liban, jamais nous ne nous sommes sentis en terrain conquis. Quand on passe plusieurs mois sur place, on s’habitue aux personnes qui s’occupent de notre linge, de notre ménage, ou qui nous rendent de menus services. On les payait très bien – ils recevaient plus qu’un officier de l’armée tchadienne –, on les nourrissait, on leur donnait souvent aussi des habits. Nos rapports ont toujours été très respectueux. Parfois, j’entends dire que l’armée française se comporte mal en opérations. Certes, il y a toujours des brebis galeuses, mais globalement les choses se passent correctement. Pour ma part, Je n’ai jamais eu l’impression d’envahir un pays, mais plutôt de risquer ma vie pour lui venir en aide.

1. Opération militaire française au Tchad d’août 1983 à novembre 1984, durant le conflit tchado-libyen.

2. Opération militaire française au Tchad de févier 1986 à août 2014, durant le conflit tchado-libyen.

CHAPITRE 21

Était-ce mon destin ?

Comme Sivan nous avait spécifié que si nous n'étions pas libérés rapidement cela serait mauvais signe, je me suis demandé si nos geôliers n'allaient pas tenter le tout pour le tout pour nous faire parler. Heureusement, ce n'était pas encore leur intention. Ne soyons pas en avance d'une crainte… En attendant, j'avais besoin d'un petit remontant intellectuel. Quelque chose de plus fort que le thé brûlant que je savourais à petites lampées. Cette plongée dans mon passé que je m'efforçais de faire pour rester en alerte et tenir mentalement avait quelque chose de stimulant. Ce n'était pas tout à fait un bilan de compétences, mais en revivant certains épisodes je me rendais compte que j'avais vécu une vie trépidante, excitante même, ce qui ne devait pas être le cas de tout le monde. L'adrénaline de l'action, je crois que c'est ce que j'ai recherché par-dessus tout dans ma carrière, notamment quand j'ai décidé de rentrer à la DGSE.

Je me souviens qu'au moment du sabotage du *Rainbow Warrior*[1] le 10 juillet 1985, j'étais en poste à Bangui. Au début, je suivais cela de loin, et puis je me suis mis à me passionner pour cette histoire à rebondissements qui impliquait peut-être des espions, sans connaître encore leur nationalité. En juin 1987 sort le livre *Mission Oxygène* écrit par Patrick du Morne Vert, un pseudonyme bien sûr, qui raconte toute l'opération. Nous étions revenus à Carcassonne et j'étais chef du poste de garde pour 24 heures. Je ne pouvais pas me déplacer. Je demande donc à ma femme de bien vouloir m'acheter le livre. Elle me l'apporte en fin d'après-midi. Le lendemain, au lever du soleil, je l'avais

fini, avec une certitude : je voulais désormais devenir nageur de combat à la DGSE ! DGSE, j'avais déjà rencontré ce sigle dans le passé sur les théâtres d'opération. J'avais plusieurs fois croisé les hommes du « 11 » au Liban ou au Tchad. Ils se déplaçaient sur les mêmes zones que nous en jeans et saharienne, armés de petits fusils d'assaut étrangers. Ils discutaient le soir avec nos chefs. Ils avaient fière allure et, déjà à l'époque, on fantasmait sur leur look. Des bribes de leurs missions remontaient jusqu'à nos oreilles. Dans le nord du Tchad par exemple, on savait que le SA avait pas mal œuvré. De violents combats les avaient opposés aux Libyens…

Je les avais côtoyés brièvement en Nouvelle-Calédonie, où j'étais encadrant d'un CM1 au moment de l'affaire de la grotte d'Ouvéa[2]. Je les avais vus passer discrètement avec les gendarmes du GIGN. Je me rendais compte que j'avais beaucoup d'admiration pour leur travail et les troupes non conventionnelles. Cela n'avait pas échappé à un chef de section, qui m'avait dit un jour en catimini :

— Pierre, tu n'as pas la mentalité pour rester au 3e. Tu devrais coûte que coûte essayer de rejoindre les forces spéciales ou le Service Action de la DGSE.

Ce fut une révélation : à partir de ce jour, j'ai tout fait pour tenter de réaliser mon objectif. J'essayais de mettre tous les atouts de mon côté. À 24 ans, peu après cet épisode, je deviens le plus jeune moniteur parachutiste du 3e RPIMa. Parallèlement, on me nomme chef de groupe d'une section d'appui au mortier de 81 mm. Je cumule donc plusieurs fonctions utiles à mon objectif. Pour conforter mon projet, je fais une demande de mutation pour le Centre d'instruction des réserves parachutistes (CIRP) au fort de Noisy-le-Sec, l'antichambre administrative du Service Action. Au préalable, j'étais allé passer une batterie de tests médicaux pour le cours nageur à Toulouse. Tout semblait bien parti jusqu'à ce que mon chef de section de l'époque, qui est ensuite devenu le chef de corps du 1er RPIMa, vienne me voir et m'annonce :

— Ta demande de mutation au CIRP est bien partie, mais tu n'iras jamais ! Le chef de corps [du 3e RPIMa] a beaucoup investi sur toi en t'envoyant faire des stages de perfectionnement. Maintenant il veut un retour sur investissement. Il a donc émis un avis très défavorable. Désolé, on te garde.

C’est une douche froide, mais c’est comme ça. J’ai pris sur moi en me disant que, dans un an ou deux, cela pourrait changer. Et puis je suis parti à Saint-Maixent en 1989 pour passer le certificat militaire de 2e degré, avec Pierre et Gérard. Lors de cette formation, j’ai rencontré celle qui allait devenir ma deuxième femme. Je l’ai épousée le 27 décembre 1990. À mon retour en 1991, j’ai demandé mon affectation à Orléans parce qu’elle venait d’être promue à un poste administratif à Cercottes au sein de la DGSE.

J’ai attendu encore un an car le patron du CPES de l’époque ne voulait pas de couple dans le service. Dès qu’il est parti, j’ai fait une nouvelle demande de mutation en espérant que celle-ci serait la bonne. J’ai profité de cette année pour rencontrer beaucoup de monde. Je me suis perfectionné en parachutisme civil en devenant instructeur et largueur sur toutes sortes d’aéronefs. Tous les collègues de ma femme disaient que j’avais le bon profil pour entrer dans la cellule aérienne clandestine.

J’ai passé et réussi les tests et je suis donc entré au CPES pour le stage d’agent de renseignements. Le patron des opérations aériennes clandestines, un grand au profil de surfer avec un CV opérationnel impressionnant, m’a avoué qu’il était déçu que je veuille me joindre à Xi et devenir agent de terrain spécialisé en renseignement à fin d’action plutôt que de rejoindre Omicron, sa cellule, mais il comprenait qu’après tout le temps que j’avais passé dans les avions, je veuille un peu en sortir. Je les rejoindrai plus tard après quelques années de RFA à Xi.

*

Je les entends, ils approchent. Les clés retentissent dans la serrure à une heure qui n’est pas celle des repas, ce qui ne laisse rien présager de bon. Ils viennent pour moi. Je suis emmené jusque dans la salle d’interrogatoire, mais sans cagoule et les mains libres. Devant moi se tient un amas de documents rédigés probablement en arabe. Omar Sharif, celui qui m’a interrogé récemment, pose un stylo devant moi.

— Tu vas signer ça.

— C’est quoi ?

— Ce sont les transcriptions de chacune de tes auditions. Signe !

À la vue de ces quelques papiers à signer, je me suis immédiatement dit qu'on allait sans doute être libérés prochainement. Nos ravisseurs avaient besoin de légitimer leur action et dans cette optique ils espéraient ma signature. La peur de se faire taper sur les doigts par leurs chefs, ou même par la France, qui pourrait remettre en question son aide logistique, devait motiver leur conduite.

Il y avait une bonne trentaine de pages dans une langue que je ne connaissais pas.

— Je ne comprends pas. *I do not understand.* Je ne peux pas signer quelque chose que je ne comprends pas.

— Si tu continues à m'emmerder, tu vas finir ta vie ici. On va te couper la tête.

Je l'avais laissé s'énerver tout seul et j'avais finalement pris le stylo. En signant la première page, j'avais fait une signature qui n'était pas la mienne, mais comme il ne la connaissait pas, il n'avait pas bougé. J'avais décidé de ne pas me laisser faire. À chaque page, je changeais mon paraphe : un petit dessin, un symbole, un grigri…

— Tu te moques de nous, c'est ça ? me dit-il en me menaçant avec son pistolet.

Je me suis dit que j'avais peut-être poussé le bouchon un peu loin, mais de toute évidence c'était un homme avec des moyens d'action limités.

1. Le *Rainbow Warrior* était le navire amiral de l’organisation écologiste Greenpeace, saboté par les services secrets français le 10 juillet 1985 dans le port d’Auckland en Nouvelle-Zélande. L’affaire a fait grand bruit d’un point de vue politique, judiciaire et médiatique.

2. En avril 1988 en Nouvelle-Calédonie, un groupe d’indépendantistes kanak prend en otage 30 gendarmes et se met à couvert dans une grotte de l’île d’Ouvéa. Paris envoie de nombreuses forces de l’ordre pour prendre la grotte d’assaut après deux semaines de négociations.

CHAPITRE 22

« Qu’est-ce que je ferais si j’étais moins con ? »

De retour dans ma cellule, je me suis demandé si tout cela me serait arrivé si j’étais resté à la « Dège » ? Pourquoi en être parti ? À vrai dire, après cinq ans d’opérations, j’en avais assez. Je n’étais plus motivé et l’ambiance avait changé à Cercottes. Les gens se méfiaient les uns des autres. Aussi incroyable que cela puisse paraître, certains jaloux n’hésitaient pas à dire du mal de leurs propres collègues en mission. Étaient venus aussi les premiers doutes. J’avais vu qu’on formait des Palestiniens au renseignement en 1997-1998, Palestiniens qui pouvaient être liés au Hamas, ce groupe terroriste responsable de nombreux attentats. Cela évidemment me posait un problème de conscience.

Après vingt ans dans l’armée, j’avais aussi envie de voir autre chose. J’avais même commencé à envoyer des CV. Henri, qui sentait bien que le cœur n’y était plus, était venu me voir. Capitaine, il était devenu le patron de la cellule et on s’entendait bien. Il n’avait pas oublié mon petit coup de main la nuit où il « pataugeait dans la choucroute », comme il avait dit, pour établir l’axe d’une piste d’atterrissage de fortune. Même si on n’en reparlait jamais. Pour me redonner le moral, il m’avait proposé de partir avec lui pendant cinq mois pour une belle mission : s’occuper de la protection d’un ambassadeur. Depuis plusieurs années déjà, l’ambassadeur de France en Algérie était protégé par des gendarmes et une équipe du Service Action. Je m’apprêtais donc à partir pour ce qui pouvait être ma dernière mission officielle pour la DGSE, quand la proposition de Canal +, dont on a parlé plus haut, est arrivée. J’ai donc fait valoir

mes droits à la retraite, fait mes valises, donné mon pot de départ le vendredi, et le lundi matin je me présentais au siège de Canal +.

Je me suis parfois dit que j'aurais certainement pu trouver un peu de motivation pour d'autres missions, d'autant qu'il y a eu l'Afghanistan entretemps et que beaucoup de mes collègues sont partis dans ce pays en clandestins. Mais il faut savoir assumer ses choix.

Un soir, en sortant du cinéma, où j'étais allé voir *Le Cœur des hommes* avec une de mes « belles rencontres », celle-ci me lança une des répliques du film :

— Et toi, qu'est-ce que tu ferais si tu étais moins con ?

— Je prendrais bien des cours de théâtre, lui ai-je répondu.

— Eh bien qu'est-ce que tu attends pour le faire ? a-t-elle répliqué.

Je n'ai pas hésité. Je venais de signer une rupture conventionnelle avec Canal +, et quelques jours plus tard, je me suis inscrit à un cours de théâtre à Montrouge. Quand j'ai commencé, personne ne me connaissait. Puis on finit toujours par créer des liens. Dans une scène d'action, une comédienne à qui je donnais la réplique me menaçait avec un pistolet. Évidemment elle le tenait mal, alors je lui ai expliqué comment elle devait le manipuler.

— Qu'est-ce que tu y connais, toi, en arme ? me lance-t-elle.

Cela me fait encore sourire de revoir sa tête quand elle a posé la question.

Une autre fois je devais simuler un homme perdu dans la jungle qui trace sa route au coupe-coupe. La metteure en scène arrête la répétition et me dit :

— Pierre, ce n'est pas comme ça qu'on tient une machette.

À la fin de la répétition, on était allés prendre une bière dans un café proche, et les questions ont fusé :

— Et toi Pierre, que faisais-tu avant de prendre des cours de théâtre ?

— J'étais un agent de la DGSE.

Et je narre une ou deux anecdotes.

— Eh bien j'en ai croisé des mythos dans ma vie, mais là tu bas tous les records ! À t'entendre on croirait que tu as eu dix vies ! s'écria l'une des élèves.

Elle ne pouvait pas si bien dire !

L'idée d'écrire un livre avait commencé à germer dans mon esprit. Un soir, je prenais un verre au Fumoir, en face du Louvre, avec Géraldine, une ancienne

élève parachutiste devenue une amie, et je lui raconte l'anecdote.

— Mais elle a raison, me répond-elle. Avec tout ce que tu as fait, pourquoi tu n'écrirais pas un livre ?

Nous étions au début de 2004. J'ai signé avec un éditeur en août de la même année. Géraldine est malheureusement décédée beaucoup trop tôt, à 40 ans. Où que tu sois, je voulais te dire que je pense à toi très souvent et que je te remercie de m'avoir donné l'impulsion pour écrire *Un agent sort de l'ombre*, mon premier livre.

CHAPITRE 23

Libérés ou tués

21 mai 2011.

L’informaticien de notre cellule avait passé la nuit à parler au mur. Sur le coup, je me suis demandé s’il était devenu fou. En me rapprochant, j’ai entendu le murmure d’une voix. Les prises avaient été arrachées des cloisons ainsi que le câblage électrique, si bien qu’en tendant l’oreille on pouvait entendre les détenus de la cellule d’à côté.

Mon codétenu a ainsi passé toute la nuit à discuter avec un homme qu’il connaissait dans la pièce voisine. Au petit matin, il m’a informé qu’un de mes amis était également prisonnier dans cette cellule. Il s’agissait de Georges. Quelle joie de pouvoir enfin parler à un ami, en français qui plus est, et d’avoir une conversation audible et intelligible ! Afin d’anticiper l’arrivée d’une éventuelle patrouille, l’un de nous restait près de la porte. Nous savions très bien cependant que nos gardiens n’étaient pas dupes.

Nous mettions donc nos mains en forme d’entonnoir autour de notre bouche, et nous nous collions au mur pour communiquer. De l’autre côté, ceux qui écoutaient collaient leur oreille au niveau du trou résultant de la disparition de la prise électrique. Parfois il fallait s’y reprendre à plusieurs reprises pour se faire comprendre.

Tout comme moi, Georges était content de pouvoir échanger. Il avait signé lui aussi les documents reprenant soi-disant nos auditions sans rechigner, avait lui aussi la conviction qu'on allait être libérés rapidement, et n'avait qu'une obsession : repasser à la villa pour récupérer ses affaires. J'ai dû lui dire que ce ne serait pas possible.

— Estime-toi heureux d'être en vie et oublie ta valise, qui a déjà dû être vidée de ce qui pouvait intéresser nos ravisseurs. On fera ce qu'ils nous diront de faire.

J'espérais avoir été assez clair auprès de Georges. Je voulais éviter que nos ravisseurs aient l'idée de retourner à la villa en pensant avoir manqué quelque chose et nous gardent en détention une semaine supplémentaire.

Le lendemain, j'avais mis beaucoup d'espoirs dans une libération dans la journée. En milieu d'après-midi, ils sont venus me chercher et j'ai adressé un au revoir discret, mais sincère, à mes codétenus. Pour la première fois depuis le début du séjour, nous nous retrouvions, les quatre de la Secopex, en rang d'oignon dans le couloir. Je ne sais plus exactement quelles attitudes nous avons eues les uns envers les autres. Certainement un mélange de joie, d'inquiétude et d'étonnement. Je crois que nous avons tous pensé la même chose : nous n'étions pas beaux à voir !

Fred et moi étions très confiants. Cette force apprise avec le métier des armes nous rendait souriants. Je crois que nous étions tous les deux galvanisés par le fait d'être en vie. Éric et Georges en revanche, même s'ils voulaient y croire, n'avaient pas l'air en forme. Je ne pouvais pas les en blâmer. J'essayais néanmoins de croiser leur regard pour leur communiquer un peu de mon élan.

Nous portions les chaussures qui étaient à nos pieds en arrivant, sans lacets, sauf Fred, qui s'était fait voler sa paire de bottes – sans doute avaient-elles plu à l'un des ravisseurs. Il était affublé de tongs en caoutchouc rose. Nous avions tous perdu du poids et arborions une barbe de 10 jours. Nous exhalions le fond de caniveau. Malgré tout, nous échangions les uns les autres des regards confiants, persuadés que c'était bientôt la fin du calvaire. Peu de temps après, ils nous ont demandé de les suivre, sans cagoule et sans menottes… La libération était proche.

Arrivés au bout du couloir, changement de ton. Quatre gardiens ont sorti leur Browning de leur étui et ont armé la culasse. D'autres nous ont lié les mains derrière le dos. Pourquoi cette mascarade ? Je me demandais si c'était la fin de notre calvaire ou le début d'un autre. Allions-nous être libérés ou exécutés ?

Direction un autre couloir pour aller je ne sais où. Les néons qui l'éclairent sont à nu et diffusent une lumière crue digne d'un hôpital psychiatrique… On se croirait dans un mauvais film où l'étrange le dispute au sordide. À coup sûr, ils savent ce qu'ils font et cherchent à nous effrayer. En tout cas, ils jouent avec nos nerfs !

Ils nous font sortir du bâtiment. Pour la première fois je peux dresser une topographie des lieux. Un réflexe au cas où. On traverse la cour et je me félicite de ne rien avoir tenté jusqu'à maintenant. Même si j'avais pu assommer un garde et lui subtiliser son AK et deux ou trois chargeurs, je ne serais pas allé loin. La cour est pleine d'hommes en armes. Au moins cinquante à vue de nez, et encore ils ne sont pas tous visibles.

On rentre dans une autre aile et on arrive dans une pièce préparée pour un tournage. Un grand drapeau noir avec des inscriptions impossibles à déchiffrer, sans doute le drapeau de la révolution libyenne, prend tout un mur. Un grand rideau sombre obstrue les fenêtres. Des éclairages sont prêts à être allumés, une caméra est posée sur son trépied, prête à fonctionner. Devant le drapeau sont disposées quatre chaises de jardin d'un blanc sale et écaillé. On attend les ordres. Une dizaine de combattants armés ont pris position dans la pièce. Omar Sharif nous tend à chacun des feuilles de papier avec un texte écrit en français.

— Normalement on vous expulse demain. Vous allez lire ce texte face à la caméra.

Sur la partie que je devais lire, je devais déclarer qu'ils nous avaient bien traités et que nous étions venus en Lybie à des fins d'espionnage. Je devais également reconnaître que, dans leur grande générosité, ils ne nous avaient pas tués.

— Si vous lisez ce texte, on vous laissera partir…

Il était impossible pour moi de leur donner raison. J'ai donc de nouveau décidé de faire l'idiot. J'ai commencé à dire que je ne comprenais pas ce qui

était écrit et que je ne pouvais pas lire ce que je ne comprenais pas. Je m'exprimais tantôt en anglais, tantôt en français… ce qui provoquait leur colère. Je lisais même un autre texte que j'inventais au fur à mesure. Ce qui les agaçait encore davantage. Avec le recul, j'avoue que ce comportement a peut-être mis mes compagnons en danger. Omar Sharif s'est penché sur moi. J'ai pu déceler une rage contenue au fond de ses yeux. Il avait la main sur la crosse de son pistolet.

— Si tu ne me dis pas ce que je veux entendre, tu ne sortiras jamais d'ici vivant. J'en ai marre de toi. Que tu sois libéré ou que tu sois mort, c'est pareil pour moi, du moment que je ne vois plus ta gueule d'espion. Les accords avec la France, je n'en ai rien à faire. Maintenant tu as intérêt à lire.

J'ai fini par lire ce qui était écrit sur son bout de papier. Après tout, c'était peut-être vraiment la dernière nuit que nous allions passer ici. Tout ce qu'on avait dit était faux, mais il fallait bien qu'ils s'achètent une conduite vis-à-vis de la communauté internationale, dont ils attendaient beaucoup.

À la fin de l'enregistrement, on sentait qu'Omar Sharif était plus serein.

— On viendra vous chercher demain matin très tôt.

Ma paranoïa ordinaire commençait à envisager toutes les possibilités qu'ils leur restaient encore pour nous tuer. Nous avions quand même avoué devant la caméra que nous étions venus en Lybie pour une mission d'espionnage. Ils pouvaient encore nous faire condamner à mort par un pseudo-tribunal révolutionnaire. De plus, il est toujours facile de trouver un prétexte : en admettant qu'on quitte cette caserne vivants, ils pouvaient très bien nous abattre en prétendant que l'on avait tenté de fuir au moment du transfert vers la frontière. J'ai donc décidé, quel que soit le véhicule dans lequel je serais obligé de monter, de ne jamais en descendre, peu importe le prétexte, même pour aller aux toilettes. En attendant notre libération prévue pour le lendemain, je n'ai pas bu une goutte d'eau et me suis efforcé de ne pas m'endormir. Si la mort venait me frapper, si cette nuit devait être la dernière, je voulais la voir arriver en face, et ne pas être cueilli dans mon sommeil.

Ils m'avaient rendu ma valise. J'en ris encore aujourd'hui parce qu'elle était pratiquement vide. Ils avaient volé tout ce qui leur plaisait. Il ne me restait

qu’une chemisette et un tee-shirt, sans compter le pantalon que j’avais sur moi. J’aurais peut-être dû la leur laisser, mais, sans doute par sentimentalisme, j’étais content qu’elle rentre avec moi.

J’ai passé la nuit assis en tailleur, dos au mur, guettant l’arrivée des geôliers. Pendant ce qui devait être ma dernière nuit en cellule, j’écoutais le souffle de mes codétenus, en me demandant combien de temps ils allaient encore rester ici. En sortiraient-ils vivants ? À ma manière, je leur disais au revoir en silence et j’adressais une prière au « grand architecte de l’univers » pour qu’il prenne soin de ces personnes qui, au-delà de toute considération, étaient des hommes, et méritaient de vivre.

Lorsque j’étais à Beyrouth, j’avais ressenti aussi cette empathie profonde qu’on peut avoir pour des ennemis. Parce que ce sont des combattants et qu’à ce titre ils méritent notre plus grand respect. À Beyrouth justement, on patrouillait le plus souvent sur la « ligne verte », une sorte de démarcation qui séparait les musulmans des chrétiens entre l’est et l’ouest de la ville. On sentait déjà les prémices de ce qu’on voit aujourd’hui : une guerre entre deux camps dans les rangs desquels la plupart des combattants ont le même âge que nous, voire sont beaucoup plus jeunes. On était là comme force d’interposition. On faisait tampon. On était là parce que les États-Unis, le Royaume-Uni, la France et l’Italie avaient décidé de l’envoi d’une Force multinationale d’interposition à Beyrouth (FMIB) à partir du 21 août 1982, en réaction à l’invasion du Liban par l’État d’Israël.

Faire tampon n’était pas un vain mot. Nous nous sommes plusieurs fois interposés physiquement entre les deux camps qui se tiraient dessus, à l’instar de Jean, un caporal Wallisien qui était une force de la nature. Un jour, il s’était posté entre deux jeunes hommes qui se tiraient dessus et refusait de bouger. L’un des deux protagonistes lui faisait de grands signes pour qu’il s’écarte afin qu’il puisse tirer à nouveau sur l’adolescent que Jean cachait et qui attendait sans doute la même chose.

Avec ma section de la 1re compagnie du 3e RPIMa, nous devions faire du renseignement. On allait voir tantôt les chrétiens, tantôt les forces musulmanes, et on essayait de discuter avec eux afin de recueillir des informations

importantes qui seraient analysées plus tard par le service de renseignement compétent. Je servais à la fois de radio, de chauffeur et de garde du corps à mon officier, un jeune lieutenant que nous appellerons Didier.

Un soir, nous sommes allés patrouiller jusqu'au poste de commandement du mouvement chiite Amal, qui était sans doute le plus violent dans cette guérilla de Beyrouth-Ouest. On se retrouve donc dans la partie ouest de la ville, à 500 mètres du port, dans le bureau du commandant.

Pendant que mon lieutenant discutait avec lui, je m'étais positionné, assis sur une chaise de façon à embrasser la pièce du regard. En face, ils étaient trois gardes armés de kalachnikovs en bandoulière. Sans qu'ils y prêtent attention, j'avais positionné mon Famas sur mes genoux, première munition engagée et le sélecteur de tir sur le mode rafale. L'atmosphère était tendue. Nous n'étions reçus ni par politesse ni par courtoisie. Je pense qu'ils voulaient simplement savoir qui nous étions et voir si nous avions le courage de venir jusqu'à eux. Il faut imaginer que j'avais seulement 19 ans ! Pour parer à toutes éventualités, je m'étais fait un scénario dans le cas où l'entretien se passerait mal : en premier lieu, je tirerais sur ce garde, puis sur les deux autres et, enfin, j'enverrais une grande rafale en direction de la porte pour tenir éloignés d'éventuels poursuivants pendant qu'on prendrait nos jambes à notre cou. Avec le recul, je crois que je n'en menais pas large… Mais je vivais un moment exceptionnel, en pleine responsabilité. J'étais prêt psychologiquement à ouvrir le feu ! Pourtant, personne ne nous avait préparés à ce moment crucial dans la vie d'un militaire. Cela peut sembler paradoxal, parce que nous avions appris des tas de choses : sauter en parachute, tirer, marcher, chanter, se déplacer même, etc. Mais personne ne nous avait expliqué comment affronter ce premier combat, ce premier accrochage, ce premier mort, ce premier tir contre soi, ce premier camarade qu'il faut secourir… Cet aguerrissement vient, entre autres, en vivant ces moments de haute intensité, mais pas seulement. La force mentale nécessaire pour être prêt le jour où l'on est confronté à un acte qui va changer sa vie vient aussi de la faculté à repousser nos limites qui nous a été enseignée dans la difficulté d'un exercice réussi. C'est ainsi que les soldats de ma génération ont pu se construire mentalement et être prêts face aux situations de vie ou de mort.

Ce fut notre parcours initiatique à la psychologie. Même si quarante ans après Drakkar, les forces spéciales sont beaucoup plus préparées, par exemple en pratiquant la sophrologie, la respiration, la décompression, la méditation. Ce n'est jamais suffisant : on ne connaît la guerre qu'en la faisant !

Pour faire une parenthèse sur la guerre du Liban, nous avons beaucoup entendu parler des enlèvements et des longues périodes de séquestration des journalistes qui couvraient ce conflit. Mais ce que la plupart des gens ignorent, c'est que plus de 17 000 personnes[1], très majoritairement libanaises, sont toujours portées disparues. Les alentours de Beyrouth sont pleins de tombes anonymes où des malheureux étaient ensevelis la nuit, souvent à la lueur des phares d'une voiture !

Le deuil, le danger, la vie rustique, la promiscuité, etc., autant de mises en situation qui apprennent l'humilité et qui changent votre psychologie. Quand j'ai commencé à m'entraîner en 2017 pour participer à mon premier Ironman, je pensais que jamais je n'arriverai au bout. Je n'avais plus 20 ans, j'avais de l'arthrose, des douleurs et des blessures qui me faisaient souffrir. En plus je n'étais pas un excellent nageur. Enchaîner 3,8 km de natation, 180 km en vélo et finir par un marathon me paraissait infaisable. Aujourd'hui, avec un peu de recul et une dizaine d'Ironman derrière moi, je m'aperçois que je m'en faisais tout un monde. Le plus dur est le premier pas. Dès qu'on s'entraîne, quel que soit ce qu'on veut apprendre, la psychologie évolue. On intègre des manifestations conscientes et inconscientes de sa propre personnalité, en rapport avec ses capacités physiques. On prend conscience, on prend confiance et on va au bout.

1. Emmanuel Haddad, *Le Monde diplomatique*, juillet 2019.

CHAPITRE 24

Retour vers les miens

22 mai 2011.

L’aube enfin ! Je n’avais pas fermé l’œil de la nuit et je n’avais pas cessé de regarder ce petit interstice qui laissait passer la lumière en haut de la fenêtre obstruée, déplaçant plusieurs fois ma valise vide pour trouver la meilleure place pour saisir avec efficacité ce qui allait se passer au moment du départ. Du bruit dans le couloir… Je perçois beaucoup de monde, bien plus que d’habitude. C’est quitte ou double. Ou bien on part, ou bien c’est la fosse commune.

La porte s’ouvre, je suis déjà derrière avec ma valise. Pour la première fois, ils me mettent de vraies menottes métalliques, m’enserrant les mains par devant. Je pousse ma valise plus que je ne la traîne. Mes codétenus se sont réveillés. La veille, je ne leur ai pas annoncé que nous étions sur le point d’être libérés, peut-être par pudeur envers eux qui restaient. Ils savaient, comme je le savais moi-même, qu’ils avaient autant de chance de sortir vivants que morts.

Nous nous retrouvons tous les quatre dans le couloir. Puis tout va très vite. On nous fait avancer jusque dans la cour. Les Ford Galaxy, probablement ceux qui nous ont amenés ici, nous attendent, moteurs tournant, portes latérales ouvertes. On range ma valise dans la malle arrière, on nous fait grimper dans les véhicules. Éric à ma droite. Les portes de la caserne s’ouvrent, un pick-up équipé d’une mitrailleuse bitube de 14,5 mm prend la tête du convoi. La porte latérale

se ferme juste après qu'un garde est monté avec nous dans le véhicule. Il est armé. Ils le sont toujours. Les deux Galaxy avancent, un autre pick-up avec mitrailleuses nous emboîte le pas. On sort de la caserne. Attendre et voir. Et si c'était encore un traquenard ? Il fait à peine jour.

Mon esprit a encore du mal à accepter tous les éléments concordants qui indiquent que nous roulons vers la liberté. En tout état de cause, nous sommes sur la bonne route, nous roulons vers l'est. Je commence à peine à y croire. S'ils comptent nous exécuter en cours de route, ce sont de sacrés bons comédiens.

Après quelques kilomètres, le garde qui était assis à côté du chauffeur se retourne vers moi :

— *Sorry for your friend* !

À ce moment, j'ai eu comme une envie de lui sauter à la gorge. Heureusement mon esprit était focalisé sur autre chose. Sortir vivant de ce guêpier. Rester vigilant au cas où… La route est longue.

Après une heure d'autoroute en voiture, je lève les mains pour lui montrer les menottes.

— *We are free but always handcuffs*[1] !

Le garde fouille dans une poche et sort la clé pour nous enlever les menottes. On se sent déjà plus libres… J'en profite pour lui demander où on va. Il m'annonce qu'ils vont nous déposer à la frontière égyptienne. Éric tente d'engager la conversation. Je lui lance un regard noir qui signifie : « Ferme-la. »

Après plusieurs heures, on quitte la route principale pour faire une halte dans un petit bouiboui, une sorte d'épicerie dans une zone rurale, parce que les Libyens avaient envie de prendre un café et d'acheter des boissons. Ils me proposent de sortir du véhicule pour aller faire pipi. Je refuse poliment. Fred, Éric et Georges sortent pour aller aux toilettes. La halte est relativement courte, le temps pour eux d'acheter des sandwichs et des sodas. Ils m'en donnent un. Une cannette de Rani Float, goût pêche. Un temps je suis tenté de l'ouvrir et de boire, mais mon esprit me rappelle à ma décision irrévocable de ne rien consommer. S'ils doivent me tuer, ils le feront dans la voiture, pas quand je serai en train de me soulager. On reprend la route.

Quelques heures plus tard, on fait un second arrêt au milieu de nulle part. Pour moi, c'était l'endroit idéal pour nous tuer en prétextant que nous avions essayé de nous évader. Ils m'ont à nouveau invité à sortir pour aller faire pipi, mais j'ai refusé en soutenant fermement leurs regards. Je restais concentré et déterminé. Je n'avais même plus peur. J'essayais aussi de garder un œil sur mes camarades.

De toute façon, comme je n'avais rien bu depuis une vingtaine d'heure, je n'avais pas envie d'aller aux toilettes. Tout au long de ma détention, ils n'avaient pas arrêté de me dire qu'ils avaient décapité le serpent en tuant Pierre, et que maintenant qu'il était mort j'étais devenu la « *snake head* ». Je m'attendais donc à être tué moi aussi, même si les autres ne l'étaient pas. Et puis j'avais beaucoup joué avec eux, consciemment ou inconsciemment. J'essayais de m'interdire de penser à l'après, à ce que je ferais si je rentrais à la maison. Mais une chose était certaine : ce serait une bonne bouffe avec un bon verre de bordeaux !

1. Nous sommes libres mais toujours menottés.

CHAPITRE 25

Espionnage ludique…

Bordeaux me rappelle de nombreux souvenirs… Je me souviens quand je suis parti à Bordeaux en février-mars 1998 pour la synthèse grandeur nature, comme je l'ai écrit plus haut, de tout ce que nous avions appris pendant nos neuf mois de formation au centre parachutiste d'entraînement spécialisé (CPES) de la DGSE à Cercottes.

J'étais suivi par un homme qui faisait lui-même son stage pour devenir chef d'équipe, évalué par un collègue instructeur de ma future cellule. Mais ça je ne le savais pas encore. Donc j'allais au rendez-vous comme si c'était une vraie rencontre entre agents et on se passait les infos comme on devait le faire.

On avait interdiction formelle de retourner à l'hôtel et il faisait froid. Donc comme on avait des trous dans l'emploi du temps de la journée avant d'avoir à nouveau une tâche spécifique à exécuter, il fallait s'occuper. Certains visitaient des musées, d'autres allaient au cinéma. Les journées étaient longues, et à certains moments j'avais vraiment envie de me reposer. Mon truc pour m'occuper était d'entrer dans un sex shop, de louer une cabine de visionnage, de régler le son sur zéro, et de mettre mon écharpe sur les yeux pour dormir. C'était confortable et chauffé, même si ce n'était pas de la plus grande classe. Quand je sortais de la cabine, plusieurs clients attendaient leur tour. La moyenne d'âge était assez élevée. Il devait être dix ou onze heures du matin. Un printemps très précoce sur le Bordelais toujours vert !

Important à savoir : il fallait garder dans nos chambres d'hôtel les tickets de musée ou de toute autre visite pour justifier notre statut de touristes en cas de fouille de la chambre. Il fallait aussi conserver nos notes de frais pour notre compte rendu financier. Même après l'épisode du *Rainbow Warrior*, où les époux Turrenge censés être en voyage de noces demandaient systématiquement des notes de frais, ce qui mit la puce à l'oreille des autorités néo-zélandaises, le service nous imposait d'être rigoureux et de présenter tous les justificatifs nécessaires à la comptabilité de la mission. La légendaire discrétion des agents secrets, j'en ris encore. Néanmoins, avec le temps, de petits arrangements sont apparus : nous n'étions plus obligés de fournir de tickets de caisse pour les frais « dans la zone d'action » lors de vraies missions. Ouf !

Pour reparler de l'opération Oxygène, l'un des agents qui nous suivaient pendant la synthèse de ma promotion était l'un des deux nageurs qui avaient posé les charges explosives sur le *Rainbow Warrior*. Évidemment, il ne s'en vantait pas, il n'était d'ailleurs plus au service, il était réserviste et venait de temps en temps pour participer à l'évaluation des futurs agents. Selon moi, cette fameuse opération Oxygène avait été montée bien trop vite et confiée à des agents qui n'étaient pas tous « opérationnel terrain ». J'ajoute que cette mission avait été commandée par des hommes politiques incompétents en la matière, ce qui peut expliquer son raté. Enfin, ceux qui pour moi ont commis le crime de haute trahison sont les personnes qui ont transmis à la presse la photo de nos agents.

Pendant le stage vidéo, photo, informatique, nous avions accès à beaucoup de technologies innovantes. Par exemple les cours de prise de vue vidéo sous support se faisaient avec les plus petites caméras du marché, le modèle HI8 de chez Sony. On nous apprenait à les faire fonctionner, à cadrer, mais aussi à savoir les dissimuler. Dans un pays étranger, nous devions trouver la bonne boutique où acheter les boîtes qui nous servaient à fabriquer des caches pour masquer nos caméras. Ce n'était pas très compliqué, mais il était important de le faire dès notre arrivée.

Ces boîtes, que nous portions sur nous coincées dans un journal ou sous un vêtement, étaient destinées à passer inaperçues. Elles permettaient à la caméra de

filmer des lieux grand public comme des banques, des salles de concert, des restaurants ou des gares sans se faire repérer. Elles étaient utilisées également pour enregistrer des images qui nécessitaient plus de précision, celles d'une serrure, d'une boîte aux lettres ou d'une plaque d'immatriculation. Je dois dire que je me prenais un peu pour un réalisateur. Je filmais les jolies femmes, les jambes, les positions lascives… Si bien que mon chef de service m'avait fait cette remarque :

— Florent on n'est pas là pour faire des films de charme.

Je ne savais pas rester sérieux. Et je n'étais pas le seul : dans ma cellule il y avait toujours quelqu'un pour cacher un vieux camembert ou des crevettes avariées dans les faux plafonds, ou ce genre de bêtises.

Dans les annotations de mes instructeurs, il était écrit « Travailleur ludique » ! Je crois qu'en vingt ans de service, je ne me suis jamais pris au sérieux. J'ai fait un travail sérieux, sérieusement, mais je n'ai jamais pris le melon, comme on dit. Quand j'ai croisé les hommes du GIGN ou du GSPR, beaucoup d'entre eux étaient de joyeux drilles. Aucun de ces hommes ne se prenait pour un héros ou pour un surhomme. Tous ces opérateurs qui avaient un passé valeureux, défendant des valeurs et leur nation dans un esprit désintéressé, savaient très bien qu'une mission pouvait échouer et qu'il arrivait que l'un d'eux tombe à l'ennemi. Je crois que le point commun à tous ces hommes, hormis les vertus de droiture, de courage et d'honneur, est de savoir rire. Partout et en toutes circonstances. J'insiste beaucoup sur ce point car c'est un trait important de nos métiers.

*

Après quelques années à Xi, j'ai donc atterri, sans mauvais jeu de mot, aux opérations aériennes clandestines.

Je me souviens que lors d'un exercice de nuit, on devait faire se poser un avion dans un champ de luzerne, entre Orléans et Châteaudun. Pour ce type de mission, on décidait généralement de partir le matin pour reconnaître les lieux en plein jour. La plupart du temps, on arrivait en gros 4x4 et, selon notre humeur, on s'habillait soit en *gentlemen-farmers* soit en randonneurs. Officiellement, on

devait réaliser une reconnaissance pour la chasse ou pour un parcours de marche nordique. Le but avoué : tester la résistance du sol. Le type d'avion, genre Transall, qu'on devait faire atterrir pèse 29 tonnes à vide. Il n'était pas question qu'il s'enlise à l'atterrissage et il devait repartir sans encombre. Le soir venu, une fois le choix du champ validé, nous devions mettre en place un balisage spécial, à trois coéquipiers minimum, sur une piste improvisée d'environ 800 mètres de long. Deux équipiers étaient situés en début de piste et le dernier était au bout. L'idée était d'ouvrir la tranche arrière de l'avion, de donner ou de réceptionner quelque chose ou quelqu'un, un plastron, en témoin d'une opération réussie, puis l'avion devait faire demi-tour et repartir. Comme les pilotes du GAM 56[1] étaient de bonnes relations, on échangeait souvent bouteilles de rouge, saucisson, fromage, bref de quoi se faire un gueuleton… En cas de problème, un point de secours était prévu si les équipiers devaient s'enfuir. Un autre lieu était aussi prévu en cas d'indisponibilité du premier.

Cette nuit-là, vers une heure du matin, j'étais en bout de piste, au bout du L. À l'heure dite, on allume de puissantes lampes qui éclairent loin. Quelques instants après, on entend un vrombissement et une grosse masse arrive tous feux éteints sur la piste de fortune. Un fois l'échange fait – en l'occurrence plastron contre jambon de Bayonne – et l'avion reparti, on doit démonter le dispositif et se retrouver pour récupérer les voitures qui en principe sont garées assez loin, généralement à un ou deux kilomètres de la piste. Souvent, quand on repart en véhicule, on doit encore faire un bout de chemin sans allumer les phares. De cette façon, si on est repéré, personne ne peut dire ce qu'il a vu… puisqu'il n'a rien vu.

Savoir rouler feux éteints fait aussi partie de la formation. Pour être crédible en cas de contrôle par la gendarmerie, on enlève le fusible des phares et on le remplace par un fusible grillé. C'est l'alibi parfait. Il faut toujours avoir un coup d'avance si on est arrêté. Cette nuit-là donc, alors que je commençais à remonter la piste créée dans le champ de luzerne, je vois quatre phares qui foncent sur moi à vive allure. C'est une nuit sans lune. Le ciel est dégagé ; il n'y a pas un seul arbre derrière lequel se cacher. Je m'aplatis au sol dans la luzerne, qui n'était pas très haute, pendant que les voitures, pleins phares allumés, zigzaguent à travers

le champ. Le 4x4 finit par se garer à environ 200 mètres et quatre hommes en sortent avec de grosses lampes et des fusils de chasse. S'agit-il des propriétaires du champ ? De loin, je les entends parler sans comprendre distinctement ce qu'ils disent. Ils n'ont pas l'air d'avoir de chiens. Ouf !

Ils inspectent les environs, mais en restant près de leurs voitures. Pendant plus d'une demi-heure, je m'efforce de ramper en marche arrière, petits gestes après petits gestes afin de ne pas me faire repérer. De là où je suis, je les vois remonter dans leur voiture et arriver à la petite route à laquelle je suis parvenu. Pas d'autre choix que de me tapir dans le fossé. Un petit filet d'eau coule au fond. Cinq minutes plus tard, je les entends passer à deux mètres de moi environ. Heureusement, sans me voir.

Je suis sorti de mon fossé sale comme un peigne, mouillé et surtout affamé. Ce chemin en sens contraire m'avait demandé beaucoup d'énergie et ce n'est pas moi qui avais gardé le jambon ! Je n'avais pas d'autres choix que de suivre les consignes qui m'avaient été données : au point de secours numéro un. Oui, mais voilà, les points de secours fonctionnent avec des horaires. Et quand je l'ai atteint, l'heure limite était dépassée. J'étais bon pour aller au point de secours numéro deux, à 10 km de là avec… un horaire de récupération douze heures plus tard. Je l'ai rejoint avec huit heures d'avance sur l'heure estimée de ramassage. Le temps de m'installer dans un tout petit sous-bois, la tête sur mon petit sac à dos, enveloppé dans la couverture de survie que j'avais dépliée. J'ai mangé un sandwich en regardant les étoiles puis je me suis endormi. En me réveillant, je sentais un peu le fond d'égout. Mais ma récupération s'est faite dans les temps et une demi-heure plus tard j'étais sous la douche.

Nous apprendrons plus tard que les hommes à ma recherche étaient des paysans excédés qui avaient pris notre avion pour celui de trafiquants et qui étaient bien décidés à en découdre. Nous en avons ri, surtout quand l'un de nous a sorti qu'ils avaient sans doute vu trop de film de gangsters !

1. Le groupe aérien mixte 56, dit « Vaucluse », est la discrète escadrille de transport principalement utilisée par le Service Action de la DGSE.

CHAPITRE 26

La voix de ma compagne

Après encore de longs kilomètres, on venait enfin d'arriver à la frontière égyptienne. Exactement au même poste que celui que nous avions franchi dans l'autre sens des semaines auparavant. Une fois passé la zone neutre entre les deux pays, le garde, qui était en charge de nous accompagner après la frontière libyenne, nous a officiellement remis au vice-consul de France en Égypte, et lui a donné nos passeports et nos cartes de crédit.

Éric a tenté un bon mot pour dire qu'on s'en sortait bien, sans doute pour évacuer une part de stress. Pour ma part, j'étais toujours en mode parano et je l'ai regardé méchamment en lui disant de ne jamais oublier qu'il en manquait un à l'appel, en l'occurrence Pierre, qui avait laissé sa vie en Lybie. Éric a baissé le regard. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai sans doute été un peu dur. Je te présente mes excuses Éric.

Le vice-consul a récupéré nos papiers. Notre garde a tourné les talons sans plus de politesse, direction la Libye. Puis le vice-consul nous a expliqué la suite des événements. Deux berlines nous attendaient.

— Nous allons nous éloigner un peu et on fera un arrêt pour déjeuner. Je conserve vos papiers pour le moment.

J'ai pris place dans l'un des véhicules à côté de lui et de Fred. Les autres sont montés avec le chauffeur et un employé du consulat. Nous avons roulé un moment et nous nous sommes arrêtés en Égypte dans une station-service désaffectée au bord de l'autoroute. Le vice-consul a ouvert le coffre de sa

Mercédès, qui renfermait une grande glacière. Sa femme avait eu la gentillesse de nous préparer des sandwichs avec des produits frais et de qualité, les meilleurs sandwichs de ma vie. Puis il a sorti son téléphone portable et nous a proposé d'appeler nos familles. Les uns après les autres, nous avons pu parler brièvement à nos proches, en attendant de pouvoir les rappeler plus longuement, au calme, à l'hôtel. Pour ma part, je ne me souvenais toujours pas du numéro de ma compagne aussi ai-je composé le numéro de ma grand-mère, que je n'avais pas oublié. Je suis tombé sur ma sœur, qui s'est mise à hurler d'une joie communicative.

— C'est moi, mais je n'ai pas beaucoup de temps, je vous rappellerai plus longuement. Peux-tu me donner le numéro de Twiggy, s'il te plaît ?

Je compose son numéro en m'éloignant un peu des autres. Quand elle décroche, sans savoir que c'est moi, et qu'elle commence à me parler, très émue, je suis sur le point de craquer et pleurer, mais je suis toujours en mode vigilance. Il peut encore se passer quelque chose ! Même aujourd'hui, une décennie après, j'ai du mal à évoquer ce moment précis où je reprends contact avec ma famille.

— Je t'appelle dès qu'on sait quand on rentre. Je t'aime.

Après une longue journée de route, le vice-consul nous dépose à l'hôtel Ibis de l'aéroport du Caire, où des chambres ont été réservées pour nous. Il tient à préciser que c'est la chancellerie, donc l'État français, qui a pris en charge la nuitée.

— En revanche, nous indique-t-il, je vais vous conduire à l'aéroport et vous irez au comptoir Air France pour réserver vos billets d'avion pour rentrer à Paris dès demain.

Il en profite alors pour nous rendre nos cartes bancaires. Le message est clair : vous êtes arrivés ici avec vos propres deniers, vous repartirez de la même façon, ce que je peux comprendre. Il n'y a pas de raison pour que la France nous offre nos billets retour aux frais du contribuable.

Nous montons dans nos chambres. Elles sont vastes, lumineuses et confortables, mais ce n'est pas le moelleux du lit qui m'intéresse pour le moment. Je me déshabille en quelques secondes et je me rue sous la douche. La première en douze jours ! Le contact de l'eau chaude, les fragrances du gel

douche me font un bien immense. Un véritable instant de bonheur, une résurrection. Je remercie l'univers et mes ancêtres d'être vivant, de ne pas être mort dans cette geôle misérable, de ne pas y avoir croupi pendant des années comme c'est souvent le cas des otages occidentaux.

En sortant de la douche, je rappelle Twiggy pour lui dire que nous sommes en sécurité au Caire, que nous allons prendre nos billets d'avion, et que je lui dirai à quelle heure nous arriverons le lendemain. Elle me promet qu'elle sera au rendez-vous bien sûr.

De retour à l'hôtel avec nos billets, nous allons directement au bar. Nous y faisons la connaissance de deux *bodyguards* anglais qui accompagnent une journaliste japonaise. La conversation s'engage et nous nous mettons à boire. Les tournées s'enchaînent. À un moment, l'un d'eux remarque que nous avons tous les mêmes lacets vert fluo… Nous éclatons de rire avant de lui raconter la raison de cette soi-disant fantaisie. Sur la route qui nous emmenait au Caire, nous avions demandé au vice-consul de faire un arrêt dans une épicerie-quincaillerie. Nous n'avions plus de lacets, nos ravisseurs nous les ayant retirés. Nous n'avions rien trouvé d'autre qu'un fil de corde à linge, dont nous avions acheté une bonne longueur pour que chacun puisse se faire sa paire de lacets. Je vous laisse imaginer la dégaine !

Après trois ou quatre heures passées à boire, nous étions bien frais. Nous avons néanmoins retrouvé le chemin de nos chambres. J'ai repris une bonne douche pour dessoûler un peu… puis je me suis assis sur le lit pour admirer les lumières de la ville. Impossible de trouver le sommeil. Une seconde nuit sans dormir jusqu'à ce que l'aube se lève et qu'il soit déjà l'heure de descendre pour aller à l'aéroport.

*

23 mai 2011.

Nous voici tous les quatre dans la rangée du milieu du Boeing. Par pudeur sûrement, nous nous montrons assez peu loquaces sur les détails de ce que nous avons subi. Mais petit à petit, les langues se délient et j'apprends que mes camarades ont également été menacés d'un pistolet sur la tempe. Tout comme moi, ils ont reçu des gifles, des coups de poing et des coups de briquet sur la tête. Certains ont même fait l'objet de tortures psychologiques en recevant des électrodes branchées sur des fils électriques au niveau de la poitrine et des chevilles. Ils n'ont pas osé me dire si leurs tortionnaires avaient envoyé l'électricité. Il faut s'accorder maintenant sur la version que nous allons donner aux autorités.

Il est évident que la DGSE, ou la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI) à l'époque, va nous attendre à l'arrivée pour recueillir nos témoignages. Ils le font toujours. Alors j'encourage mes camarades à dire la vérité, en racontant ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu et qui ils ont rencontré… Aucun d'entre eux ne connaît le motif exact et secret du voyage en Lybie. Je n'en ai jamais parlé avec eux. Quant à moi, je raconterai la vérité sur ce que nous faisions là-bas, mais ma vérité : c'est-à-dire la même que la leur. La version officielle quoi. De toute façon, je soupçonne les autorités françaises d'être au courant de tout.

L'avion atterrit enfin. Les portes s'ouvrent et les sourires illuminent les visages des uns et des autres. Je vois immédiatement ma compagne que je prends dans mes bras, nous nous embrassons. Ces baisers ont un goût particulier. Ils veulent dire tellement de choses. Ils veulent surtout dire on est vivants, on est là tous les deux, on s'aime, je te demande pardon pour cette parenthèse douloureuse pour nous deux.

Je m'attends à tout moment à recevoir la visite d'un membre des services pour nous débriefer. Rien, pas même l'ombre d'un képi. Nous nous disons au revoir de façon plus ou moins précipitée. Chacun de nous souhaite retrouver au plus vite son foyer, prendre un bon repas, se détendre dans un bain et, pourquoi pas, vivre une nuit de tendresse…

Nous quittons l'aéroport Charles de Gaulle. Je prends le téléphone de Twiggy pour appeler ma mère. La pauvre femme s'était fait un sang d'encre et

elle comptait bien me dire mes quatre vérités.

— Je suis heureuse que tout aille bien Pierre, mais maintenant je pense qu'il est temps d'arrêter toutes tes activités. Tu as pensé un peu à nous si les choses s'étaient passées plus mal ?

Je ne peux pas lui en vouloir, c'est ma mère. Elle est dans son rôle.

Twiggy était au volant. Pendant plusieurs minutes, nous n'avons pas échangé une parole. Tout d'un coup, je me suis mis à pleurer. Les paroles de ma mère, une prise de conscience du danger que nous avions affronté, le sentiment d'être enfin en sécurité, ajoutés à la fatigue physique et psychologique… La soupape a lâché. Je n'avais pas pleuré autant depuis bien longtemps. Je pensais à Pierre, à mon père, à Gérard, à mes frères de Drakkar, à tous ceux que j'avais vu tomber…

Je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer.

Quand j'ai revu ma mère quelque temps après, elle m'a avoué qu'elle se faisait beaucoup de souci pour moi depuis longtemps. Elle m'a rappelé des souvenirs de jeunesse que j'avais un peu enterrés et qui m'ont ému. La vie n'avait pas toujours été facile pour notre famille. Quand nous sommes rentrés des Antilles, nous avons d'abord logé dans un préfabriqué, puis mon père a acheté un petit bout de terrain au village. Avec les moyens du bord, les copains, des matériaux de récupération, il a commencé à construire notre maison, qui au départ ressemblait plus à un chalet qu'à autre chose. Comme le terrain était en pente, mon père avait aménagé une terrasse en bois. Il n'avait pas encore mis de rambardes, ce qui me donna une idée, une idée un peu risquée, de celles qu'ont les enfants de 12 ans. J'avais repéré des parachutes de largage, que mon père, ancien militaire, conservait dans des malles. J'en avais choisi un et, avec un copain de classe, nous passions des après-midis entiers à prendre notre élan pour nous élancer de la terrasse sur le tas de gravier en contrebas, en espérant gonfler suffisamment la voile du parachute pour ralentir notre chute… Parfois cela marchait et parfois non… Heureusement, ma mère faisait office d'infirmière, déjà, et soignait nos genoux écorchés à coup de mercurochrome.

*

Nous arrivons enfin à la maison. Je commence par prendre une douche. Twiggy me demande si j'ai faim. Je préfère attendre un peu avant de me mettre à table et de faire un vrai repas. En sortant de la douche, mon visage m'apparaît dans le miroir de la salle de bain. J'arbore une belle barbe de deux semaines. Je rase ou je ne rase pas ? Je décide de ne pas me raser.

Puis l'appétit revient, j'ai envie d'un steak frites et d'un verre de bourgogne. On trouve un restaurant à Sceaux, avec une terrasse en service continu. Il fait beau mais pas trop chaud. Je tends mon visage vers le soleil. Nos plats arrivent. C'est l'Amérique. Ma compagne me regarde me régaler. Elle est belle. Je remercie la vie d'être encore là !

Le lendemain matin, je reçois un coup de fil de la radio Europe 1 qui propose de m'envoyer une journaliste pour une interview. Je lui donne rendez-vous dans un café tranquille pas loin de chez moi. On s'assoit, elle branche son magnéto et je lui raconte ce qui s'est passé en Lybie. Elle finit par me poser la question suivante :

— Donc la France vous a laissé tomber ?

Je n'ai pas compris tout de suite le sens de sa question, aussi s'est-elle permis d'insister.

— Non la France ne nous a pas laissé tomber sinon je ne serais pas là aujourd'hui devant vous pour témoigner. Au contraire, c'est grâce aux négociations de la France et du vice-consul avec les islamistes du CNT que nous avons pu nous en sortir…

Je voyais bien qu'elle était dubitative et déçue par ma réponse. En réalité, elle n'y croyait qu'à moitié. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que le journalisme était un dôle de métier, d'autant que, quelques mois plus tard, quelques-uns de ses confrères oseront même me téléphoner pour me demander si je savais qui à la DGSE avait tué Kadhafi…

CHAPITRE 27

On ne quitte pas l’enfer

Les premières nuits passées à la maison furent étranges. J’étais inquiet, au point de vérifier plusieurs fois avant d’aller me coucher si tout était bien fermé. Comme mes anciens codétenus, j’ai longtemps eu l’angoisse que nos geôliers viennent en France pour nous retrouver et nous tuer. De la paranoïa sans doute, mais cette crainte était bien réelle. Je conservais même une arme à proximité de mon lit. Je faisais des cauchemars, je me réveillais parfois en hurlant. Twiggy était folle d’inquiétude. Puis cela s’est un peu calmé.

Parallèlement, je discutais beaucoup avec ma mère qui, continuait à exhumer des souvenirs plus ou moins présents dans ma mémoire. Notamment ceux qui concernaient mon père.

Mon père m’emmenait souvent avec lui au stand de tir, ou à la caserne, lors de séances d’entraînement où ma présence ne gênait personne. Ce que j’aimais le plus c’est quand mes parents allaient déjeuner au mess. Dehors il y avait un parcours du combattant : j’avais plusieurs fois assisté au passage des obstacles et je savais comment les prendre. Bien sûr, certains d’entre eux étaient infranchissables pour mon gabarit, mais je faisais ceux dont je me savais capable. La petite pluie printanière des Antilles ne m’arrêtait même pas ! Un jour, après plusieurs tentatives glissantes qui n’avaient épargné ni mes coudes, ni mes genoux, je parvenais enfin au bout quand… je suis tombé, une fois de trop. Je me suis cassé le bras droit. Il a quasiment instantanément tourné au bleu, au violet, et même au mauve. Sur-le-champ, nous avions pris la route de l’hôpital.

Heureusement, ce n'était pas trop grave, selon le médecin de garde. Pas de radio, un gros bandage et de l'alcool à 90°. J'ai souffert pendant plusieurs semaines avant qu'il ne se remette tout seul. Comme la fracture n'a jamais été réduite correctement, j'en ai gardé des séquelles toute ma vie. Mon bras droit n'a pas la même amplitude que le gauche. Si bien que sur mon SIGYCOP[1], je suis S2, ce qui aurait dû m'interdire toute carrière militaire dans certaines unités d'élite. J'ai donc dû prouver à plusieurs reprises de quoi j'étais capable.

*

Juin 2011.

Quelques jours après mon retour de Lybie, je suis contacté par un ami de Pierre Marziali, qui avait lui aussi créé une SMP en région PACA. Il était spécialisé dans le renseignement privé et son entreprise avait du mal à décoller. Il avait besoin d'un homme comme moi pour l'aider. Je lui ai dit que j'allais réfléchir, mais que j'avais surtout besoin de prendre des vacances.

Twiggy était entre deux jobs et bénéficiait de plusieurs semaines de congés avant de recommencer à travailler. Pour que je me refasse une santé, nous avons décidé de prendre la route du sud de la France. Le printemps était bien installé. Les jours rallongeaient, il faisant bon ne rien faire et surtout ne penser à rien. Mes nuits étaient cependant encore agitées. J'essayais de me changer les idées comme je le pouvais en multipliant les activités de loisir : sortir en ville, aller au restaurant, se promener le nez au vent, s'affaler dans un canapé devant un film… Et puis j'ai rencontré une amie que j'ai eu du mal à quitter, la dive bouteille. Toutes les occasions étaient bonnes pour boire et fêter quelque chose.

Après deux mois de vacances, nous sommes rentrés en région parisienne. J'ai accepté de travailler pour l'ami de Pierre. Je me suis créé un statut d'auto-entrepreneur et je facturais mes prestations. J'ai vécu comme ça pendant environ deux ans. Quelques missions de renseignement à droite et à gauche, des conseils

techniques ou logistiques, un peu de formation… Dans le cadre de ce travail, il m'est arrivé de me retrouver seul dans une chambre d'hôtel en province et de vider une bouteille de vin à moi tout seul en à peine une heure. Inutile de dire que je n'avais pas besoin de somnifère. Un an plus tard, nous nous sommes retrouvés avec mes camarades le 11 mai pour commémorer la date de notre enlèvement. Je me suis rendu compte à cette occasion que ce n'était facile pour aucun de nous. L'emprisonnement avait laissé des traces différentes en fonction des personnalités : isolement, dépression, paranoïa, syndrome post-traumatique, alcoolisme.

Quelques mois plus tard, le 13 janvier 2013, j'avais une série de rendez-vous à Sophia Antipolis et je faisais étape dans « l'auberge maternelle », où m'attendaient chaque soir les petits plats que ma mère tenait de ma grand-mère : couscous, paëlla, épaule d'agneau aux flageolets… J'essayais de décompresser un peu avant de remonter à Paris, où je devais impérativement être le 19 janvier, pour me marier pour la troisième fois.

Le 16 janvier, j'étais en train de prendre mon petit déjeuner en regardant les informations quand la terrible nouvelle est tombée : Denis Allex est mort. Depuis son enlèvement, des dizaines d'agents avaient voyagé aux quatre coins du Soudan, du Yémen, du Kenya, dans les Émirats, pour trouver une piste. Des pourparlers s'étaient engagés avec les shebabs. Mais rien. Pas la moindre trace.

Enfin, mi-2012, grâce à la libération des otages sud-africains Bruno Pelizzari et Deborah Calitz, la DGSE se focalise sur un point bien précis et des informations concomitantes. Des satellites repèrent Denis, transféré deux fois, avant d'atterrir à Buulo Mareer dans une maison très surveillée.

On négocie avec les shebabs qui ont des revendications financières inacceptables. On abandonne. En Somalie, la guerre civile règne depuis la fin des années 1960 et exclue toute exploitation des réserves pétrolières à cause de l'insécurité.

Les services français décident d'aller sauver l'adjudant Allex ! La petite maison où il est détenu est reproduite à l'échelle 1 pour répéter une opération commando. Denis est malade. Le temps presse. Dans son dernier enregistrement vidéo, on sent bien qu'il est au bout du rouleau. François Hollande donne son feu

vert. Au CPIS, les volontaires se bousculent pour en être. L'opération se dessine dans le plus grand secret.

Début janvier, l'unité d'intervention est constituée : une petite cinquantaine de commandos parachutistes. Un sergent-chef prolonge même son contrat de six mois pour aller sauver son copain. Le commando est acheminé à Djibouti, pays frontalier de la Somalie. On reconstruit à nouveau la maison à l'identique. Inlassablement, les commandos s'entraînent à investir cette masure en torchis. On répète encore et encore. On calcule la distance à laquelle il faut poser les hélicoptères sans que le bruit des rotors soit entendu du village où Denis est retenu : 9 kilomètres ; on finira à pied. Le capitaine Patrice Rebout, un ancien du 8e RPIMa commandera l'unité.

À Djibouti, le secret est total. Seul un groupe de Navy Seals américains apporte son expertise précieuse. Enfin la date est arrêtée. Ce sera dans la nuit du 11 au 12 janvier, pour profiter du ciel noir de la nouvelle lune. La puissance de feu est calculée pour garder une certaine mobilité. Des fusils d'assaut légers type H&K MP7 et des pistolets automatiques sont équipés de silencieux et de chargeurs de 40 projectiles subsoniques, pour éviter le bruit des détonations. La réussite de cette mission repose surtout sur l'effet de surprise. Dans l'océan Indien, le bâtiment *Mistral* approche de la Somalie. Officiellement pour la mission Corymbe chargée d'évacuer les nombreux Français d'Afrique de l'Ouest, en cas de crise.

À bord, le personnel chirurgical a été renforcé. Le bâtiment est doté d'un système de télémédecine par satellite. Internet et les téléphones sont coupés. Seul le PC est connecté par satellites avec le Centre de planification et de commandement des opérations (CPCO) enfoui sous le ministère de la Défense à Paris. Cinq hélicoptères Caracal transporteront les commandos, appuyés par deux hélicoptères d'attaque Tigre du Commandement des opérations spéciales.

*

11 janvier 2013.

Le Mistral s’est rapproché des côtes somaliennes. À minuit chaque groupe de commando embarque dans son hélicoptère. Un avion Gunship Hercules AC-130 navigue alentour, prêt à entrer dans l’espace aérien somalien en cas de besoin. Un cadeau des Américains. Les Caracal décollent en mode tactique et se posent à neuf kilomètres de leur objectif. Ils mettront deux heures trente pour le rejoindre, à l’aide de leurs jumelles à vision nocturne. L’opération doit durer quinze minutes.

Ils approchent à pas de loup et arrivent sans soucis jusqu’à la maison où se trouve Denis. Ils scrutent les alentours, prêts à abattre n’importe quel intrus, quand un des commandos marche sur un des geôliers qui dormait à moitié enfoui dans le sable et qui se relève. Une balle le cueille, hélas il pousse un cri avant de s’effondrer…

L’alerte est donnée. Le groupe d’intervention se rue dans la cour au moment où deux shebabs sortent de la maison. Ils sont abattus. Un milicien tire une rafale de kalachnikov à travers le mur en torchis, touchant le capitaine au ventre. Il est neutralisé mais d’autres miliciens surgissent et ne comptent pas leurs munitions. Des tirs fournis de part et d’autre, le sergent-chef qui avait rempilé est tué. Dans la maison, des détonations retentissent dans l’obscurité. Un milicien vient d’exécuter Denis Allex. À l’extérieur, c’est une véritable fusillade. Les shebabs utilisent des mitrailleuses de gros calibre, il faut décrocher en urgence. Tous les hommes du secteur rappliquent. Si les Français s’attardent encore, ils vont être massacrés.

Mais avant cela survient un dernier acte d’un courage inouï, d’un altruisme incroyable. Les commandos veulent récupérer leurs deux camarades tombés dans la cour de la maison. Ils y retournent en demandant l’aide des Tigre pour faire barrage. Les Tigre arrosent copieusement les renforts qui arrivent en bus. Ils arrivent à extraire le capitaine, mais hélas, sous la mitraille, ils sont obligés de laisser les corps de Denis et du sergent-chef. Leur objectif est maintenant de sauver leurs blessés. Les islamistes tirent tous azimuts en espérant toucher les Français. Cinq seront encore touchés dont trois assez sérieusement.

Afin de faciliter l'embarquement dans les Caracal, les Tigre continuent à ouvrir le feu à la mitrailleuse sur les miliciens qui pullulent désormais. Des cibles tous azimuts convergent vers les hélicoptères. Enfin tout le monde est à bord et les hélicos repartent vers le *Mistral*.

La presse a tout d'abord minimisé le nombre de miliciens neutralisés en parlant de 17 victimes. Puis, on a annoncé entre 50 et 70 tués. J'ai pu par la suite avoir des discussions avec des copains, des anciens du premier cercle du CPIS de Perpignan qui connaissaient parfaitement les arcanes de l'opération. Bien que très peu équipés, les commandos français du Service Action se sont battus trois quarts d'heure face à des locaux qui possédaient, en plus de leurs armes individuelles, des mitrailleuses, des RPG et des grenades. Leur estimation des combats doit être revue à la hausse. Surtout que les hélicoptères Tigre sont intervenus en soutien. Il y aurait certainement eu entre 200 et 300 morts côté shebabs, ce qu'ils ne reconnaîtront jamais. Pas plus que les quinze hommes de leur propre camp qu'ils ont tués dès le lendemain, victimes de règlements de comptes entre amis.

Alors qu'ils approchent du *Mistral*, les radios de bord annoncent une mauvaise nouvelle. Leur capitaine est mort pendant le vol. Trois autres agents gravement blessés méritent des soins d'urgence en arrivant à bord. On prépare les blocs, toutes les équipes médicales sont au taquet. Les chirurgiens feront des miracles. Les trois commandos s'en sortiront avec de grosses cicatrices et quelques semaines de repos.

Tous ces détails, je ne les apprendrais pas par téléphone, mais plus tard, entre quatre yeux. Ce matin-là, sans même prendre le temps de finir mon café, j'avais immédiatement appelé un ami qui serait sûrement au courant.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai… lui avais-je dis sans même lui dire bonjour et sans lui expliquer la raison de mon appel.

— Ah Pierre… J'ai bien peur que ce soit hélas vrai, m'avait-il répondu en comprenant ma sollicitation.

*

La mort de Denis m’a beaucoup marqué, tout comme celle de ma grand-mère, qui, elle aussi, venait de passer l’arme à gauche. Je sentais bien que ça n’allait pas. J’avais repris mon travail mais, un jour, en mission, on peut dire que je n’ai pas du tout été professionnel. Ce qui m’a fait réfléchir. Une prise de conscience ! J’ai pris rendez-vous avec une amie médecin psychiatre dans un bar à Paris, pour lui raconter ce que je traversais. J’avais besoin d’un diagnostic. Elle m’a écouté et conseillé une collègue spécialisée dans le traitement des maladies post-traumatiques. J’en étais là.

Parallèlement je devais passer une série d’examens médicaux en raison d’une phlébite. Pendant trois mois je suis allé régulièrement à l’hôpital et à chaque fois les résultats étaient de plus en plus mauvais, au point qu’à la suite d’analyses complémentaires, le médecin qui me suivait, pessimiste, m’a informé que cela pouvait être un cancer du pancréas. Heureusement, après d’autres tests, il s’est avéré qu’il s’agissait seulement de boules graisseuses stationnées dans le pancréas.

Ma grand-mère, si elle avait encore été de ce monde, m’aurait expliqué qu’il fallait que j’arrête de me faire du mauvais sang, que je retrouve ma joie de vivre et que mes jambes me porteraient à nouveau vers mon destin.

Mais la psychiatre n’avait sans doute pas la sagesse ancestrale de ma grand-mère et elle n’y est pas allée par quatre chemins :

— Si je faisais correctement mon métier, me dit-elle, je devrais vous conseiller une maison de repos. Mais comme vous êtes de bonne constitution, je vous propose de venir me voir une fois par semaine, mais surtout de prendre les médicaments que je vais vous prescrire. C’est très important que vous suiviez bien ce traitement, car il va vous aider à remonter une pente terriblement glissante.

Je souffrais d’un syndrome de stress post-traumatique qui ne remontait pas seulement à Benghazi. Quelque chose de bien plus profond.

— Vous avez subi des chocs émotionnels très violents, poursuit-elle. Comme si on avait ouvert votre psychisme par effraction. Vos défenses ont été débordées par de nombreuses excitations violentes, à la suite d’événements

agressifs qui ont, directement ou indirectement, menacé votre intégrité. Vous y avez été exposé comme victime, comme témoin ou comme acteur.

Au départ, j'ai fait de la résistance. Je ne voulais pas prendre de médicaments. Souvent, dans mes cauchemars, mais parfois aussi de manière obsédante quand j'avais trop bu, je revivais des scènes de ma vie en flashbacks, souvent désagréables. Alors je buvais un peu plus pour anesthésier les souvenirs. Pour éloigner l'anxiété.

J'alternais idées suicidaires, grande fatigue psychique et un comportement de détachement envers les autres, y compris envers ma famille. Je n'avais plus aucun plaisir. Même l'alcool ne me faisait plus grand-chose, si ce n'est d'éviter de me rappeler certains événements.

Petit à petit, au fil des semaines, tout est remonté à la surface. La violence qui était ancrée en moi depuis toujours sans doute, mais vraisemblablement depuis la mort de mon père. Les balles perdues à quelques centimètres de ma tête, les bruits de la guerre, le stress des missions militaires et celui des missions d'agent de renseignement… La psychiatre a tout sorti des boîtes où j'avais soigneusement rangé ces souvenirs dont je ne voulais pas me rappeler. La rage, la haine, les envies de tuer, les envies suicidaires…

— Je ne vous cache pas que ça va être long et douloureux, mais la bonne nouvelle c'est qu'aujourd'hui on sait guérir le stress post-traumatique !

Je suis passé par des phases d'hypervigilance, d'euphorie, de tristesse, de désespoir. Surhomme à une certaine heure, clochard mental une demi-heure plus tard… J'avais totalement arrêté l'alcool depuis plusieurs semaines, mais les médicaments… Parfois c'était pire que les vapeurs dans lesquelles me transportait un fort degré d'alcoolémie. Les programmes de télévision n'avaient plus de secrets pour moi. Mon chat était le seul être au monde à ne pas se plaindre. Il passait le plus clair de son temps lové contre moi à apprécier les caresses que je lui prodiguais machinalement. Peut-être que son ronronnement, finalement, me rassurait aussi.

Je me suis souvenu de beaucoup de choses douloureuses. De gens à qui j'avais donné des coups. Une soirée avec Gérard, mon futur beau-frère, pendant notre scolarité à l'école des sous-officiers à Saint-Maixent, n'avait pas été triste.

Gérard avait une voiture et s'était retrouvé dans une boîte de strip-tease pas loin de l'école. On y allait pour boire des coups et mater les filles. De toute façon on n'avait pas les moyens d'aller plus loin. D'ailleurs, elles nous connaissaient et on discutait, on s'en était fait des copines, des confidentes. Un soir, on sort de la boîte, et une voiture avec trois hommes commence à nous suivre. On essaie de les semer mais ils étaient toujours à nos basques. À un feu rouge, je suis sorti de la voiture et je me suis cogné les trois pendant que Gérard, à qui j'avais dit de ne pas bouger, m'attendait au volant. Pas besoin d'aide pour leur faire la fête. Et on est repartis, leur voiture toujours à l'arrêt au feu. Sauf que… ils avaient relevé notre immatriculation. Trois semaines plus tard, me voilà convoqué à la gendarmerie. J'ai reconnu les faits en disant qu'on s'était sentis menacés parce qu'ils nous avaient suivi à travers les méandres de la ville au beau milieu de la nuit.

Tribunal quelques semaines plus tard. J'écope de 15 jours de prison avec sursis. Je m'en sortais bien. Le procureur a pris en compte mes états de service, mes décorations et la future carrière qui m'attendait… Ces 15 jours ne seraient même pas inscrits dans mon casier judicaire.

Mais je n'en suis pas resté là. J'avais besoin d'évacuer cette rage que j'avais en moi à cette époque. Après mes classes aux 3e RPIMa, quand j'allais en permission chez ma mère, je descendais souvent seul à Toulon. Jeans, baskets, blouson de cuir, coupe para… J'allais me promener à Chicago, un quartier de la ville renommé pour son côté violent, pratiquement visible de jour comme de nuit. Un poing américain dans chaque main. Les mains dans les poches. Et je bousculais sciemment des petits loulous qui marchaient en bandes de trois ou quatre, espérant déclencher une bagarre. Là encore, je remercie saint Michel que de telles choses ne soient jamais arrivées, avec toutes les conséquences qu'elles auraient pu avoir. Pour moi ou pour ceux qui auraient répondu à mon « invitation ».

Mais le pire je crois, ce sont les souvenirs que j'aurais voulu avoir avec mon père et que je n'ai pas eus. Quand je suis entré au 3e, il ne faisait pas de doute que j'allais m'y plaire, m'y épanouir et faire carrière. Au bout de ce qu'on pourrait encore appeler les « classes », les premières semaines de formation

élémentaire que tout homme du rang reçoit, il y a la journée des familles, pendant laquelle on reçoit son béret, éventuellement une petite distinction genre « soldat de première classe » ou la fourragère. Je souhaitais que mon père, le jour où tout cela arriverait, puisse admirer mon sourire, ma mine réjouie… Il n'était plus là pour le faire, quand tant d'autres de mes amis de contingent serraient leur père dans leurs bras. Je n'avais pas eu le temps de lui dire au revoir. Pas le temps de lui dire « je t'aime », pas le temps de lui dire « merci pour tout ce que tu as fait, pour tout ce que tu as dit, pour tout ce que tu as compris de moi sans que j'aie besoin de m'exprimer, tout simplement parce que tu étais mon père ».

Un père vieille école, qui fumait, qui aimait boire du bon vin, qui n'avait jamais fait de prise de sang ou d'examens médicaux de toute sa vie hormis peut-être les contrôles demandés par l'armée… Et qui un matin, vers 5 heures, a eu la mauvaise surprise de faire un infarctus foudroyant…

Un souvenir m'était revenu pourtant sur ses manières un peu bourrues, avec lesquelles il me faisait sentir parfois qu'il y avait des règles. Ado, j'avais eu la permission d'accompagner Cindy, dont j'étais amoureux, à la fête du village voisin. Je devais rentrer à minuit. Et puis le sourire de Cindy, ses baisers et son parfum à la vanille avaient eu raison de l'horloge. Quand j'étais arrivé chez moi, la porte était close. Heureusement c'était le printemps et il faisait chaud. Je m'étais assis sur le paillasson de la maison et assoupi dans l'encoignure de la porte. C'est ma mère qui était venue m'ouvrir vers quatre heures du matin en me disant d'aller me coucher sans bruit.

Si tu savais papa le nombre de nuit que je serais prêt à passer le cul sur le paillasson, en sachant simplement que tu dors paisiblement dans ton lit à quelques mètres de mon inconfort…

*

Un matin, sans savoir pourquoi, je me suis souvenu de l'état dans lequel j'avais programmé mon cerveau pour ne pas sombrer pendant mon séjour dans les geôles du CNT. Je me suis levé d'un bond. Twiggy a encore cru à une manifestation violente de mon état. J'ai attrapé tous les médicaments de la

maison et j’ai tout jeté dans les toilettes. J’ai tiré la chasse d’eau. Twiggy, qui me suivait dans l’appartement, a pris cela pour une crise de démence. Il m’a fallu un temps fou pour la convaincre que ça allait. Que je venais de décider quelque chose d’important !

Une des choses qui est vivement conseillée quand vous prenez des antidépresseurs et des anxiolytiques, c’est de ne surtout pas arrêter d’un seul coup. Et voilà que fidèle à mes traits de caractère, je venais de faire l’inverse. Mais si j’ai tout envoyé aux égouts c’est que je venais de prendre une des décisions les plus importantes de ma vie, j’avais décidé de me remettre à faire du sport.

J’ai toujours eu un vélo de course depuis mon plus jeune âge. Je l’ai sorti de sa housse, démonté, graissé, remonté… Et je suis parti pour une grande promenade en solitaire. Au début sans forcer. Puis j’ai décidé de me tester un peu, alors j’ai accéléré. J’ai pris des risques entre les voitures, mais c’est passé. Quand je suis rentré, ma femme m’a regardé avec attention. Elle voulait voir si, sous le masque de l’homme rouge, en sueur, j’étais toujours aussi motivé que le matin pour me faire mal en fournissant des efforts de sportif et non plus comme une larve molle devant sa télévision, comme la veille. Elle m’a trouvé bonne mine et m’a encouragé à continuer. Elle m’a beaucoup aidé. Beaucoup soutenu. Beaucoup aimé. Je pouvais commencer à guérir.

1. Quand on intègre l’armée, la police ou les pompiers, le profil médical est réglementée par le SIGYCOP, qui mesure sept points cruciaux de l’anatomie du candidat : les membres supérieurs, inférieurs, l’état général, les yeux, la reconnaissance chromatique, les oreilles et le psychique. « 1 » indique l’absence de problème. Plus la note est élevée, plus on est inapte.

CHAPITRE 28

Les zones d’ombre de la mort de Pierre

Il serait impossible de conclure ce récit sans évoquer les sociétés militaires privées. Depuis 2012, la France a adopté comme désignation officielle « entreprise de services de sécurité et de défense », ou ESSD. Impossible donc de ne pas les évoquer pour plusieurs raisons. La première, qui est maintenant sans doute une évidence pour qui arrive à la fin de cet ouvrage, est que la Secopex, créée par Pierre Marziali, directement impliquée dans notre voyage en Libye, fut la première SMP française. Pierre tenait beaucoup à cette distinction, à une époque où celles-ci étaient mal vues, du moins dans le monde francophone. La seconde raison est que le marché de ces entreprises représente un énorme gâteau que doivent se partager un grand nombre d’acteurs et qu’un concurrent de moins dans le paysage représente toujours une promesse de faires des affaires additionnelles.

Jugez plutôt : en 2006, le chiffre d’affaires des SMP à l’échelle planétaire s’élevait à 100 milliards de dollars ; en 2020, un million de personnes travaillaient dans le secteur pour un chiffre d’affaires de 388 milliards de dollars[1] ; 288 % d’augmentation de parts de marché en quinze ans. De quoi faire des envieux ! Par comparaison, le budget français du ministère des Armées pour 2022 s’élève à 41 milliards d’euros[2]. Alors tentant non, d’éliminer un concurrent sur un marché vierge comme l’était Benghazi en 2011 ?

Un jour au bar de l’hôtel Tibesti, nous attendions notre déjeuner en refaisant le monde, confortablement installés dans les gros fauteuils moelleux du lobby.

Nous y allions souvent pour le lunch parce que le personnel était affable, la nourriture européenne et le cadre sympathique. Nous y avions goûté plusieurs semaines avant de trouver notre *safe house*. Là j'entends qu'on appelle : « Florent ? » Je relève la tête et j'ai la joie et la surprise de croiser le regard d'un ancien nageur du SA, alias Robin, un homme bien, un agent de grande qualité. Comme nous, il était descendu à l'hôtel, il venait d'y arriver et travaillait comme directeur pour le Moyen-Orient d'une grosse SMP française, que nous appellerons K&K, dirigée par un fat qui se croyait un agent de renseignement. Ce dernier ne cachera pas par la suite une certaine animosité à l'égard de Pierre Marziali et un manque de respect à sa mort dans un article au vitriol. Ce à quoi j'avais répondu à l'époque que la Terre était ronde, qu'on finirait bien par se rencontrer un jour et qu'alors nous en reparlerions de vive voix.

Robin était là pour accompagner des VIP venus renégocier avec les rebelles de nouveaux accords sur l'exploitation pétrolière dans les installations au sud de Benghazi. Claque sur l'épaule, tournée de sodas, souvenirs du bon vieux temps… Nous sommes assez pris ce jour-là, mais nous convenons de nous retrouver dès le lendemain même au bar, pour le lunch. Pendant plusieurs jours, nous prenons plaisir à prendre nos repas ensemble aussi souvent que possible. Trois ou quatre longs déjeuners resserrent les liens. Nous faisons plus ample connaissance, nous devenons proches. En tout cas plus que lorsque nous étions au SA, où les relations entre collègue se bornent parfois à se saluer de loin, j'oserais dire comme dans n'importe quelle entreprise.

Et puis c'est l'enlèvement…

Après ma libération, alors que je suis rentré à la maison, je m'attends à recevoir un coup de fil de Robin. Nous nous sommes quittés bons amis et je pensais vraiment qu'il prendrait de mes nouvelles. Mais rien. Le temps passe, je n'y prête plus attention, après tout chacun a ses raisons et nous grenouillons dans un milieu particulier. Je ne me dis même pas qu'il a peut-être quelque chose à se reprocher.

Fin 2011, une ancienne relation des services, un ancien agent qui lui aussi est au service d'une SMP, me passe un coup de fil et m'invite à déjeuner. Il a des choses à me dire. Lors du repas, il me laisse entendre qu'une « histoire » circule

dans nos milieux selon laquelle il est tout à fait possible que nous ayons été balancés au CNT par le patron de Robin. Je lui dis que j'ai du mal à le croire, jusqu'à ce qu'il m'informe qu'après notre départ la société dans laquelle travaillait Robin, K&K, aurait signé plusieurs contrats avec le CNT. J'ai relayé cette information à l'avocat de la famille Marziali. Je ne sais pas si une procédure d'enquête a été diligentée par la suite. Pour ma part je n'ai jamais cherché à savoir si tout cela avait un fond de vérité. Mais ce ne serait pas très étonnant finalement.

Il n'existe pas de hasard dans notre métier. Comme un bleu, je me suis sans doute fait « tamponner » par Robin, qui peut-être n'y est pour rien, si ce n'est d'avoir fait un compte-rendu circonstancié à son patron. Je tiens quand même à préciser que dans toutes mes conversations avec Robin, je n'ai jamais fait la moindre allusion au véritable motif de notre présence à Benghazi.

Pour conclure cette petite parenthèse « parano », je vous livre l'anecdote suivante. Invité sur le plateau de LCI quelques années après mon enlèvement pour témoigner à la suite d'un attentat commis sur le sol français, je me retrouve au côté du patron de Robin. Au moment où celui-ci m'a reconnu, il est allé chuchoter quelque chose à l'oreille de l'animateur et s'est éclipsé avant même le début de l'émission. Le café servi avant l'antenne lui aurait-il provoqué une tourista fulgurante ? Ou un coup de fil urgent aurait-il requis son impérative présence ? On ne le saura jamais !

1. Alexandre Massaux, IREF, 23 juin 2021.
2. Europe 1, 11 mai 2022 / Sylvie Mattely, IRIS, 16 juin 2022.

CHAPITRE 29

Face à l’islamisme

Après cinq années au Service Action à monter des dossiers de renseignement à fin d’action sur des islamistes, ce qui avait été au départ ma mission est rapidement devenu une préoccupation personnelle.

D’autant que nous avions affaire à du lourd. Nous avons pourchassé des chefs de réseaux, des artificiers et des financiers partout en Europe : Suisse, Belgique, Angleterre, Suède… Si ces sinistres individus n’étaient que des cibles, et que nous ne faisions que ce qu’on nous demandait, un an après ma retraite des services de renseignement j’ai voulu comprendre comment on en était arrivés là.

J’ai découvert par hasard, en arpentant les rayons d’une librairie, l’essai de Mohamed Sifaoui, *Mes frères assassins*[1]. Nombre d’individus évoqués étaient ceux sur lesquels j’avais enquêté. J’ai dévoré l’ouvrage et j’ai commencé à en chercher d’autres. Je me suis aperçu qu’un grand nombre de journalistes sérieux, de chercheurs, de sociologues, d’universitaires s’étaient penchés sur la question. J’ai lu, j’ai pris des notes, j’ai rencontré beaucoup d’entre eux pour discuter du problème. À la fois pour leur donner mon avis et pour entendre ce qu’ils en avaient eux-mêmes compris.

Malheureusement rien n’a changé en trente ans. Comme si nous ne prenions toujours pas la mesure du danger. Au lieu de nous attaquer au triptyque qui favorise la prolifération du cancer islamiste en Occident, l’idéologie, le financement et le djihadisme (les groupes armés), j’ai le sentiment que nous continuons à rendre les Occidentaux de notre époque responsables de ce qu’ont

fait de lointains ancêtres. On cherche à nous faire culpabiliser sur notre passé colonial, sur l'esclavage… Ceux ou celles qui le font réécrivent l'histoire comme cela les arrange. Pour travestir les faits qu'ils distillent dans l'esprit des jeunes générations jusqu'à ce qu'ils deviennent des vérités historiques…

Il y a presque dix ans, j'avais eu un échange avec deux sénatrices et un sénateur. J'avais répondu à leur sollicitation pour les aider à écrire un rapport sur le renseignement pénitentiaire. L'une d'elles m'avait laissé entendre que ce rapport finirait peut-être dans un tiroir, comme tant d'autres, mais qu'il fallait le faire. Après cet entretien, je n'ai jamais eu de nouvelles ni de ces sénateurs, ni du rapport.

C'est précisément ce comportement court-termiste qui me dérange chez nos dirigeants. La plupart du temps, ils se contentent de réagir au lieu d'anticiper les problèmes à quinze ou vingt ans, malgré les moyens considérables dont ils disposent et les informations auxquelles ils ont accès. Après moi le déluge, en d'autres termes… On déploie des moyens humains pour contrer les actions violentes que sont les attentats, mais jamais on ne s'attaque à la racine du mal : l'idéologie.

Ceci m'amène à ce qui est pour moi le comble des paradoxes. Était-il dans la logique d'une époque, d'un contexte, de soutenir Aristide Briand en 1905, député républicain socialiste, dans le vote de la séparation de l'Église et l'État, après un combat multidécennal de lutte sur les bancs de l'Assemblée nationale pour imposer la laïcité ? Assurément oui ! Est-ce une des raisons qui, depuis, pousse la gauche à soutenir avec véhémence un discours anticlérical ? Certainement ! Non pas qu'elle nie dans sa grande majorité l'existence de Dieu, mais ce que la gauche rejette, c'est un Dieu politique.

Or, le paradoxe qui m'assaille, c'est la propension de la gauche bien-pensante à vouloir une France plurielle dans laquelle l'islam n'a précisément pas séparé la religion de la politique ! Une religion qui, dans sa frange la plus radicale, cherche par tous les moyens à réislamiser les musulmans. À imposer une vision totalitaire et ultrarigoriste de la charia, par la force si nécessaire. Un retour à une pratique de la religion qui régit la nourriture, les vêtements, la justice, la politique et l'éducation !

Puisque l'idéologie islamiste est le carburant des djihadistes qui combattent et qui tuent, il est urgent de la réduire dans un premier temps, et à terme de la stopper, pour tarir définitivement ce phénomène. Il est important de comprendre que cette idéologie a prospéré au quotidien sur les valeurs du vivre ensemble, des droits de l'homme et de la liberté d'expression en Occident. L'idéologie islamiste s'engouffre dans toutes les failles des démocraties de façon insidieuse, sournoise et durable, depuis des dizaines d'années.

Voici quelques mesures que nous pourrions prendre de façon légale (certaines sont déjà dans la loi) ou le cas échéant en adaptant notre législation. L'objectif est de remettre le religieux dans la sphère du privé, de repousser l'islam revendicatif dans les chaumières.

Dans un premier temps, il conviendrait de refuser toutes les revendications religieuses au quotidien. Car cette action d'« infiltration » idéologique s'inscrit dans le temps. Il est temps enfin d'admettre que l'organisation des Frères musulmans a pour objectif l'installation de régimes islamiques sur toute la planète et s'oppose à la laïcité. Leur slogan est : « Allah est notre objectif, Mahomet est notre chef, le djihad est notre voie. » Tout est résumé dans cette phrase !

Pour « tarir » cette idéologie de haine, le tout sécuritaire ne suffira pas. Il nous faut un véritable projet de société à mettre en face de cet « ennemi ». Lutter contre le chômage, le racisme, l'antisémitisme, redonner du sens au patriotisme, à la solidarité et à la fierté nationale nous permettront à terme de renverser la vapeur.

L'islam politique donne l'illusion de proposer des solutions, mais lorsqu'il réussit à installer sa domination, que deviennent les libertés ?

Pour tous ces pays, aujourd'hui plus que jamais, l'objectif devrait être de donner une place et de l'espoir à sa jeunesse. De lui offrir une éducation de qualité et de l'intégrer dans le processus de développement économique et social. Quoi de plus important pour un pays que de donner la priorité à sa jeunesse ?

Que pourrait-on opposer aujourd'hui aux arguments des islamistes ou aux anciennes colonies qui reprochent à l'Occident tous les maux dont ils souffrent ?

Depuis le temps que les pays du nord de l'Afrique sont libres, des décennies donc, pourquoi n'ont-ils pas su prendre le chemin du développement ? Le continent regorge de pétrole, de gaz, de matières premières en tout genre. Il y a un nombre infini de capacités touristiques. Du soleil toute l'année. Alors où est le problème ? Le passé colonial, qu'on agite comme un « joker » chaque fois que le « système » est en difficulté, est-il le seul coupable ? N'est-ce pas là la réponse la plus simpliste pour qui refuse de remettre en cause la religion ?

Quand en Europe l'esprit scientifique et la philosophie des lumières sont apparus, il aura fallu encore quatre siècles, entre le XVI^e^ et le début du XX^e^, pour aboutir au droit au blasphème, certes enfanté dans la douleur. L'esprit scientifique et la philosophie ont permis de rationaliser le monde, sans s'en tenir aux vérités religieuses. Après avoir admis que la terre était ronde et tournait sur elle-même, après la théorie de l'évolution de Darwin, on en sait plus sur l'univers, l'homme et la nature. L'esprit scientifique et la philosophie, après des siècles de lutte contre la religion et ses soi-disant vérités révélées, ont permis l'essor technologique et de la laïcité.

La laïcité donne les mêmes droits à toutes les religions. En France, l'islam peut être critiqué et moqué, comme toutes les croyances, comme toutes les opinions. Car en démocratie, une religion est une opinion. Si on admet cela, alors on admet la démocratie ! Sinon on vit dans une société sans liberté d'expression, où on ne critique plus rien ni personne. Dans une société sans blasphème, où la religion dicte aux gens leur manière de vivre, les limites de leur comportement, de leur parole, de leur pensée.

C'était le cas de la France au Moyen Âge. C'est encore la doxa dans certains pays aujourd'hui. Combien d'innocents, de chrétiens, de musulmans chiites, de juifs, de zaydites, d'homosexuels, de femmes adultères et de blasphémateurs ont été lapidés, décapités, crucifiés au nom d'Allah par Daesh, Al-Qaïda, les Tribunaux islamiques somaliens ou les talibans ?

Le christianisme commet-il aujourd'hui des massacres et des attentats en son nom ? L'islam est aujourd'hui la seule religion au nom de laquelle on tue des innocents partout dans le monde. World Trade Center, Hyper Cacher, *Charlie Hebdo*, Bataclan, Nice, les enfants juifs tués par Mohammed Merah, la

décapitation de Samuel Paty… et combien d'autres en Europe comme aux États-Unis ont été assassinés au cri de « Allah est grand » ?

Les morts de *Charlie* sont la preuve que pour de simples caricatures, on a jugé, condamné et tué. Autant de morts et de souffrance pour des caricatures… Comment est-ce possible ?

La raison pour laquelle l'Occident se retrouve aujourd'hui débordé c'est que nous avons trop longtemps ignoré le danger du djihad, du salafisme, des Frères musulmans, de ce parti politique religieux fanatisé. Ce n'est pourtant pas la méconnaissance du dossier qui nous empêche d'agir.

Depuis 1928 et la naissance de la Confrérie des Frères musulmans, maintes occasions auraient dû nous alerter. Cette organisation est avant tout le produit de son époque. Si notre société repose essentiellement sur le code napoléonien, la charte des droits de l'homme et la séparation de l'Église et de l'État, les fréristes ont préféré mêler politique et Coran pour bâtir leurs règles sociétales.

Pour Hassan Al-Banna, le fondateur de la Confrérie, comme pour beaucoup d'Arabes et de musulmans, la disparition d'une identité multiséculaire, noyée par la modernité occidentale, doit être combattue.

Quand on parle des Frères musulmans, on ne pense pas tout de suite à celui qui a théorisé leur discours, leurs intentions et leurs dogmes. Sayyid Qutb (1906-1966) est celui-là. Les idées radicales de cet homme n'ont fait que se renforcer avec le temps. Selon plusieurs journalistes, dont Antoine Peillon, grand reporter à *La Croix*, Qutb a profondément influencé le djihadisme apocalyptique et la doctrine des Frères musulmans dans un sens antimoderniste, anti-occidental et antisémite, réclamant la création d'un État islamique fidèle au Coran. Dans ses écrits, repris par de nombreuses publications depuis sa disparition, on peut trouver des propos lourds de sens, dont la lecture ne laisse aucun doute sur les intentions :

— Remplacer les hommes à la tête du pouvoir grâce à une révolte sociale.

— L'unicité divine est dans l'autorité politique.

— Un véritable État musulman est un État qui reconnaît l'autorité de Dieu et seulement de Dieu.

— Un État bâti sur des lois humaines et progressistes, qui abolissent les lois coraniques pour les remplacer par des lois positives est un État tyrannique et mécréant.

— Il appartient à une élite dont je fais partie de s'ériger en prophète de l'islam afin de guider les pauvres masses populaires, manipulées, vers la vérité.

— Il faut réislamiser la société, afin d'apporter une solution complète à tous ses problèmes : politiques, économiques et sociaux.

— Le monde musulman a toujours dû affronter des problèmes issus des influences occidentales et des complots juifs. Ils sont dangereux et nuisibles.

— Il faut reconquérir le monde par la religion et par la force si nécessaire.

*

Ne serait-il pas temps que la voix des peuples européens soit entendue ? Est-il si difficile de demander à nos élus, et en tout premier lieu au chef de l'État, d'apposer une volonté politique sur un certain nombre de mesures de bon sens ? Avec de la patience et de l'éducation, cela est-il si irréalisable ? Mais une question fait froid dans le dos : est-il encore temps ?

Ma crainte et celle de nombreuses personnes avec lesquelles je discute, c'est que nos hommes politiques manquent de courage. J'ai le sentiment que ceux-ci passent davantage de temps à parler de la courbure des bananes que des vrais problèmes des Français. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles je ne vote plus.

Personne ne souhaite voir se reproduire l'ignominie des attentats. Outre les terroristes eux-mêmes, nos politiques, quels que soient leurs niveaux de responsabilités, seront-ils un jour jugés pour avoir minimisé le danger mortel qui plane sur la France depuis les années 1980 ?

1. Éditions du Cherche midi, 2003.

Épilogue

Comme vous avez pu le constater, je n'ai pas vraiment eu le temps de m'ennuyer au cours de ma vie. Malgré les épreuves, je peux même dire que j'ai eu beaucoup de chance à bien des égards.

Tout d'abord je suis né dans une famille aimante et attentionnée. Une famille modeste, mais soudée. Avec des vraies valeurs, des origines multiculturelles qui ont fait le ciment de nos relations. Nous nous sommes beaucoup aimés, beaucoup occupés les uns des autres. Chacun à sa manière.

Je rends grâce au ciel d'avoir eu des parents comme les miens. Une sœur comme la mienne. Un père dont je porte, outre le nom et l'ADN, l'âme en mon cœur.

J'ai su très tôt ce que je voulais faire de mon existence et mes parents m'y ont encouragé de toutes leurs forces. Jamais ils n'ont douté de moi. Jamais ils n'ont tenté de m'orienter vers un autre métier.

Ce métier je l'ai choisi, je l'ai aimé et je lui ai donné le meilleur de moi-même, sans attendre de contrepartie, sans ambition de carrière, ni intérêt financier. Je crois que je l'ai fait par romantisme, par esprit chevaleresque, sans aucun doute influencé par les récits de mes anciens et mes lectures.

Je voulais être Ivanhoé, Robin des bois, John Wayne dans *Le Jour le plus long*, le capitaine Willard dans *Apocalyse Now*. Je voulais voir du pays, me castagner, défendre un drapeau et une cause largement au-dessus de ma compréhension, et je dois dire que j'ai été exaucé.

En vingt ans, jamais je ne me suis dit que je n'étais pas à ma place. Jamais je n'ai envisagé de faire autre chose. Comme tout être humain normalement constitué, je n'aime pas la guerre. Mais j'ai aimé la faire, j'ai aimé l'adrénaline qui coulait dans mes veines. Et parfois je m'en suis un peu voulu.

À mes détracteurs, je répondrais : si la France est la France aujourd'hui, c'est parce que des gens comme moi, depuis des générations, ont fait le choix de la défendre, n'en attendant aucune reconnaissance, avec beaucoup d'altruisme.

Benghazi marque un tournant dans ma vie. Une prise de conscience. J'ai laissé une part de moi-même dans cette rue sombre. Là-bas, j'ai vraiment connu la peur et cru mon dernier jour arrivé. Aujourd'hui encore, il m'est pénible de faire remonter certains souvenirs à la surface sans ressentir de manière prégnante les émotions qui m'étreignirent alors.

J'enfouis !

Mes 20 ans d'âge et mes 20 ans de carrière commençant à s'éloigner un peu plus chaque jour, je pense autrement, je réagis autrement. Appelle-t-on cela la sagesse ? Je l'ignore.

J'ai eu la chance d'avoir traversé les épreuves du feu, des combats, 4 500 sauts en parachute… sans trop de bobos.

La chance d'avoir rencontré des hommes et des femmes avec la même envie que moi, la même foi, la même flamme, les mêmes motivations.

La chance d'avoir aimé des femmes qui me l'ont bien rendu. Parfois pour des temps courts, parfois pour des temps longs. Jusqu'à rencontrer celle qui partage ma vie et qui a vécu, elle aussi, Benghazi comme un traumatisme. Nous nous sommes mariés en 2013.

La chance d'être né en France, à qui je dois ce parcours incroyable au cours duquel, je l'ai dit plusieurs fois… qu'est-ce j'ai ri. De tout, de rien, de moi, d'un bon gueuleton, d'une bonne douche, d'une nuit sous les étoiles, ou sous les tirs de mortiers… On peut rester optimiste à la guerre parce qu'on n'y voit pas que des saloperies. Au contraire, à l'instar du coq gaulois qui continue de chanter les ergots dans la merde, c'est dans un moment de conflit qu'on trouve les gestes les plus humains, les plus désintéressés, les plus joyeux… On sait ce qu'on vit à l'instant présent, sans imaginer celui d'après.

Quand je rencontre des jeunes qui me demandent conseil pour une carrière, je réponds que l'important n'est pas la carrière mais l'engagement que tu y mets. Si tu t'engages, engage-toi pour de bon. Et la carrière te sourira.

Après cette pause forcée dans cette cellule où finalement j'aurais tout aussi bien pu céder au désespoir, mon esprit s'est forgé une lame à laquelle je ne m'attendais pas. Le goût de l'introspection. Que je pourrais aussi appeler méditation. Sagesse ?

Je me suis fait une arme de la réflexion. J'étais déjà très sportif, mais depuis que je m'entraîne tous les jours plusieurs heures pour le triathlon, quelle que soit la discipline, je suis seul face à l'effort. Pour le maîtriser, je suis seul dans ma tête, seul dans mes réflexions et je repense souvent au passé, mais sans chercher à le triturer pour lui donner une autre voix. Seulement pour qu'il m'apprenne encore sur moi et éclaire mon futur.

Et même si je suis inquiet pour ce futur, pour mon pays et au-delà pour le monde, je reste un optimiste convaincu. Même au fond du trou, on peut trouver une voix pour s'en sortir. Même les moments les plus périlleux ne durent qu'un temps.

Peut-être qu'un jour nous serons gouvernés par des sages. On peut toujours rêver. Et proposer son aide. Proposer des idées pour aller dans ce sens.

Rassurez-vous, je ne vais pas devenir moine, j'essaye simplement d'être meilleur que je ne l'ai été, et de faire rayonner cette lumière, vers la gnose, vers l'égrégore.

Et je ne perds jamais une occasion de rire !

À Pierre Marziali

Pierrot

CV

18 avril 1964 : je nais à Toulon dans le Var. Je grandis entre Pignans et la Martinique. À cette époque mon fil rouge est le sport.

Janvier 1982 : je fais ma première préparation militaire parachutiste à Nice.

2 août 1982 : je m'engage au 3e RPIMa de Carcassonne comme militaire du rang. Après ma formation initiale et mon brevet parachutiste numéro 473616, je suis affecté, avec ma section, à la 1re compagnie de combat dite « des fantômes », dont la devise est « discret et efficace ».

1983 : je deviens parachutiste de 1re classe et suis propulsé à Beyrouth au sein de la FMSB.

1984 : je deviens caporal et participe à l'opération Manta au Tchad. Je passe mon certificat militaire élémentaire.

1985 : je passe le certificat militaire du premier degré. Arrivé 3e du stage, je deviens caporal-chef et suis déployé à Bangui en République centrafricaine.

1986 : j'intègre l'École nationale des sous-officiers d'active à Saint-Maixent- l'École et suis promu sergent. De retour à Carcassonne j'intègre la compagnie d'instruction.

1987 : je suis déployé avec la 1re compagnie au Tchad, c'est l'opération « Épervier ».

1988 : je suis déployé en Nouvelle-Calédonie pendant la prise d'otages d'Ouvéa. Cette même année je deviens, à 24 ans, moniteur parachutiste numéro 3147.

1989 : je suis déployé à Bouar en République centrafricaine. Je passe également le certificat militaire du 2e degré, première et deuxième partie.

1990 : je passe le brevet de moniteur commando au centre national d'entraînement commando à Mont-Louis. Je suis affecté à la 1re compagnie de combat Arta du 5e régiment interarmes d'outre-mer stationné à Djibouti.

1991 : je suis affecté au centre national d'instruction parachutiste à Orléans-Bricy en tant que moniteur parachutiste pour gérer le largage des préparations militaires parachutistes.

1992 : je deviens instructeur des techniques commando au CNEC à Mont-Louis, numéro 526.

1995 : je passe les tests de sélection à Paris pour intégrer le Service Action de la DGSE. Je suis nommé sergent-chef.

1997 : j'intègre le centre parachutiste spécialisé à Cercottes, une composante du Service Action.

1998 : j'intègre la cellule spécialisée dans le renseignement à fin d'action.

De 1998 à 2000 : je passe le brevet supérieur de technicien de l'armée de terre (renseignement, relations internationales et guerre électronique, filière recherche humaine option moniteur de combat choc).

2000 : je passe la qualification militaire de progression accompagnée en chute à l'École des troupes aéroportées de Pau.

2002 : j'obtiens le brevet argent de moniteur combat choc numéro P106 et je quitte le service actif en faisant valoir mes droits à la retraite. J'intègre le service de lutte contre le piratage de la chaîne de télévision Canal +.

De 2007 à 2011 : je suis directeur technique chez Securitas Direct.

De 2011 à 2017 : je suis consultant, directeur des opérations et co-directeur de la société Corpguard, où j'ai notamment développé le département « Services de défense »·

2017 : je fonde et dirige Wincorp-Security-Defense.

Je suis titulaire de la croix de la Valeur militaire avec citation à l'ordre du régiment.

Je suis titulaire de la croix du combattant, de la médaille de l’aéronautique, de la médaille de la commémoration des missions Tchad et Liban, de la médaille d’or de la Défense nationale avec agrafes « mission d’assistance extérieure troupes aéroportées, troupes de marine ».

Chez Mareuil Éditions

Dans le secret de l'action, par Jean-Louis Fiamenghi, Franck Hériot, 2016.

James Bond n'existe pas. Mémoires d'un officier traitant, par François Waroux, 2017.

Patron du Raid. Face aux attentats terroristes, par Jean-Michel Fauvergue et Caroline de Juglart, 2017.

Les gorilles de la République. Une histoire du service de protection des hautes personnalités, par Gilles Furigo, 2018.

Arnaud Beltrame. L'héroïsme pour servir, par Pierre-Marie Giraud.

BRI. Histoire d'une unité d'élite, par Danielle Thierry, 2019.

Histoire du Raid ilustrée. Servir sans faillir, par Charles Diaz et Ange Mancini, 2019.

GIGN-RAID. Deux patrons face aux nouvelles menaces, par Thierry Orosco et Jean-Michel Fauvergue, 2020.

KGB-DGSE, Serguei Jirnov, François Waroux, 2021.

Carnet de bord d'un commando marine, Largo, 2021.

La nouvelle guerre secrète, Alain-Pierre Laclotte, Éric Denécé, 2021.

De Massoud à Massoud, 20 ans après, Salvatore Lombardo, 2021.

Quand s'avance l'ombre. Mission à haut risque en Syrie, Enora Chame, 2022.

Chef de guerre, VERSION AUGMENTÉE, Louis Saillans, 2022.